U d'/ of Ottawa
39003002863719

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/commentairessur00cs

21-5-69

COMMENTAIRES

DE CÉSAR

SUR LA

GUERRE DES GAULES

Juniorat du Sacré-Coeur, Ottawa.

J. CÉSAR

COMMENTAIRES

SUR LA

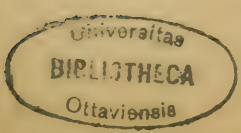
GUERRE DES GAULES

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

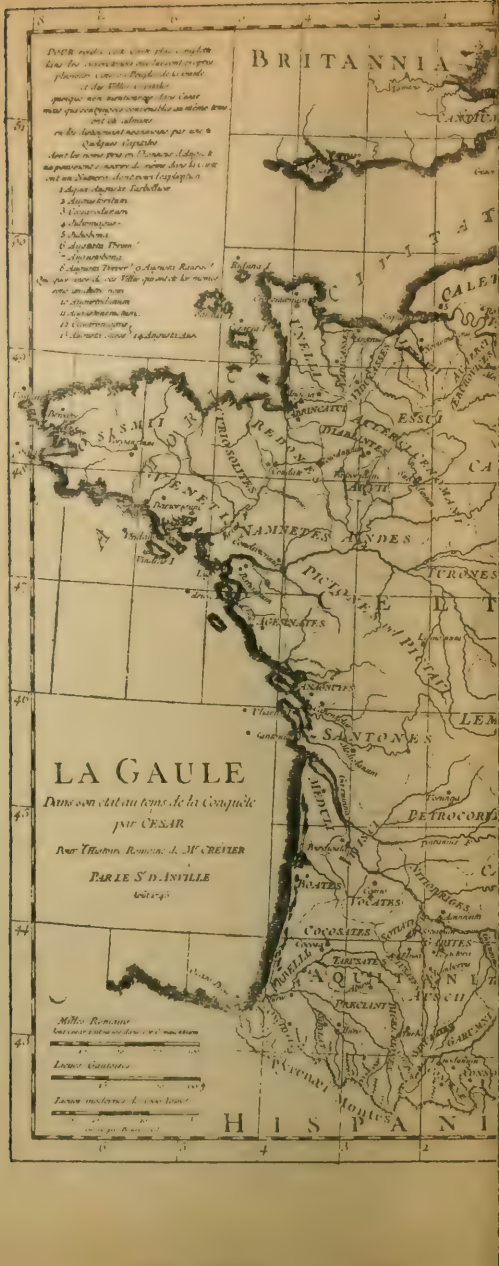
Tous Droits réservés



2112 376

f

PA
6240
.A1
F547
1913


BRITANNIA
LA GAULE
Dans son état au temps de la Conquête
par CESAR
Pour l'Histoire Romaine de M.r CREVIER
PAR LE S.r D'ANVILLE
1757
SANTONES
PETROCORII
TOSATES
COCOSATES
TARUSATES
PARTHINI
AQUITANI
HISPANI

BAT
USIPII et TENCTERI
MEN
SICAMBRI
AMBIVARITI
SUEVI
TACITERCI-EBURONES
NERVII
UBII
GERMANIA
CONDRUSI
PEMANI
TREVERI
VANGIONES
CERESI
NEMETES
MEDIOMATRICI
TRIBOCCI
LEUCI
TRICASSES
LINGONES
TULINGI
RAURACI
HELVETII
SEQUANI
Alpes
MASSI
CISALPINA
TAURINI
SENONES
MARE GRÆCUM

NOTICE SUR JULES CÉSAR

Caïus Julius César naquit l'an 101 avant J.-C., sous le consulat de M. Antonius et d'A. Posthumius Albinus. Il appartenait à la gens Julia *et prétendait descendre d'Iule, fils d'Énée et de Vénus.*

Il n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père[1], *et il reste ensuite peu de temps avec sa mère Aurélia. L'année suivante il prit la robe virile, et épousa Cornélia, fille de Cinna, qui avait été quatre fois Consul. Sylla, devenu Dictateur, voulut le forcer à se séparer par le divorce de la fille d'un homme qu'il avait proscrit; mais, commençant à montrer ce qu'il serait un jour, César résista ouvertement.*

Il fut réduit à ne plus paraître en public. Il fallut que ses parents, ses amis, que les Vestales même se réunissent pour obtenir sa grâce. Sylla la refusa longtemps à ses meilleurs amis et aux hommes les plus distingués. Enfin,

1 Il avait été Préteur et mourut subitement en se chaussant.

cédant à leurs instances, il s'écria : « Eh bien ! vous l'emportez, je lui pardonne ; mais sachez que celui dont le salut vous intéresse à ce point, sera la ruine du parti de la noblesse, que vous avez soutenu avec moi : car, dans ce jeune homme à la ceinture si lâche, il y a plus d'un Marius ». *Pendant ce temps César chercha un asile à la cour de Nicomède, roi de Bithynie, puis il fit ses premières armes en Asie sous le Préteur Minucius Thermus, et mérita la couronne civique à la prise de Mytilène.*

A la nouvelle de la mort de Sylla, César se hâta de revenir à Rome et, étant alors âgé de vingt-deux ans, il voulut se faire connaître à la tribune, après avoir en Asie donné des preuves de son aptitude au métier des armes. Pour débuter d'une manière brillante, il intenta une action de péculat contre Cn. Cornélius Dolabella, homme d'une des plus puissantes maisons de Rome, honoré du Consulat et d'un triomphe. Les deux plus célèbres orateurs d'alors, Hortensius et Cotta, défendirent l'accusé qui fut absous, en grande partie par la faveur des juges.

Après cet échec, il résolut de passer à Rhodes, tant pour se soustraire aux ennemis qu'il s'était attirés, que pour prendre à loisir des leçons d'Apollonius Molon, célèbre maître d'éloquence ; mais dans le trajet, qu'il fit en hiver, il fut enlevé par des pirates. Plutarque nous apprend que les pirates ayant fixé sa rançon à vingt talents, il se taxa lui-même à cinquante. César fut à peine libre, que, sans perdre un instant, il rassembla

des vaisseaux, poursuivit les pirates, les prit, et les fit mettre en croix, comme il leur en avait souvent fait la menace qu'ils avaient prise pour une plaisanterie.

Après cette expédition, il vint à Rhodes, où il passa deux ans, tout entier à l'étude, jusqu'au moment où l'on apprit que Mithridate ravageait l'Asie mineure. Pour qu'on ne puisse lui reprocher son inaction, dans le danger qui menaçait les alliés de Rome, César passe sur le continent, rassemble des troupes, repousse le lieutenant de Mithridate, et retient dans leur devoir les cités, dont quelques-unes, surtout dans le royaume de Pergame, inclinaient à la révolte. César revint ensuite à Rome : il était dans sa vingt-quatrième année.

La première place qu'il dut aux suffrages du peuple fut celle de Tribun des soldats.

Questeur dans sa trente-deuxième année, il fut envoyé en Espagne. En parcourant la province par ordre du Préteur, pour rendre la justice dans les diverses cités, il vint à Cadix. Ce fut là qu'apercevant, dans le temple d'Hercule, la statue d'Alexandre le Grand, il gémit, dit-on, et se reprocha son indolence, qui le laissait encore inconnu, dans l'âge où ce héros avait déjà soumis la terre. Aussitôt il sollicite un congé, pour venir au plus tôt à Rome épier les occasions de s'élever.

Après avoir été nommé Consul, César avait trente-quatre ans lorsqu'il parvint à l'Édilité : il n'oublia rien, tandis qu'il en fut revêtu, pour se rendre agréable au Peuple. Il donnait des jeux et des chasses de bêtes féroces, et à ses prodigalités publiques se joignaient des largesses

particulières, et un luxe sans bornes, dans la table, le cortège, les ameublements. Nul ne sortait de chez lui mécontent.

Il était Préteur désigné, lorsque la conjuration de Catilina fut découverte, et, fortement soupçonné d'avoir trempé dans le complot, il ne dut sa liberté qu'à la protection de Cicéron. Consul, il se conduisit en véritable dictateur, sans tenir compte de son collègue Bibulus ; mais, s'étant rapproché de Crassus et de Pompée, il forma avec eux ce que l'on appelle le premier triumvirat.

Après avoir donné sa fille Julie à Pompée, il épousa en secondes noces la fille de Calpurnius Pison, consul désigné. Soutenu ainsi à la fois par le peuple et par les patriciens, il s'occupa de s'assurer un gouvernement à son choix.

L'usage était que les Consuls, en terminant leurs fonctions, tirassent au sort leurs départements. César, appuyé du crédit de son gendre et de son beau-père, ne voulut rien mettre au hasard. Entre autres avantages, les Gaules ouvraient un vaste champ à ses talents militaires. Il gagna le peuple par de nouvelles largesses, donna des spectacles magnifiques, et fit paraître dans le cirque tant de bêtes féroces et de gladiateurs, qu'on n'y en avait jamais vu davantage. Alors le Tribun Vatinius proposa et fit passer une loi qui conférait à César le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de l'Illyrie : il demanda lui-même au sénat qu'on y joignit pour cinq ans la Gaule Transalpine, avec le commandement de

quatre légions ; et le sénat, convaincu que le peuple accorderait cette extension, préféra le faire par un décret.

Dix années, comme il l'a raconté lui-même dans ses Commentaires, *furent employées à faire la conquête de la Gaule, conquête qui devait l'élever au rang des plus grands capitaines. Il fit dans cette vaste contrée huit campagnes consécutives, parcourant le pays en tous sens, faisant deux descentes en Grande-Bretagne, et des incursions sur la rive droite du Rhin. Les exploits de César et l'autorité absolue dont il était revêtu inquiétèrent le sénat, et on parla de lui ôter un commandement devenu une menace pour la République, et Pompée fut chargé de la défense de l'État.*

A cette nouvelle, César, accompagné de quelques troupes seulement, 6.000 hommes et 300 chevaux, marcha sur Rome. Arrivé devant le Rubicon, il hésita, dit-on, un instant ; puis ayant pris un parti subit : Alea jacta est ! « *Le sort en est jeté* » *dit-il, et il franchit ce petit fleuve qui était la limite de la province (49 av. J.-C.). En moins de soixante jours, il fut maître de l'Italie, et, pendant que les consuls et Pompée fuyaient en Grèce, César entrait à Rome et repartait immédiatement faire en Espagne la guerre aux lieutenants de Pompée.*

Bientôt il poursuivit Pompée lui-même jusqu'en Grèce, et, après avoir éprouvé un échec à Dyrrachium, il remporta la célèbre et décisive victoire de Pharsale, dans les plaines de la Thessalie (48). Il se mit à la poursuite de

Pompée ; mais, en arrivant en Égypte, il apprit la mort tragique de son adversaire et versa, dit-on, des larmes sur son sort.

Retenu quelques mois à Alexandrie par les charmes de Cléopâtre, César repartit ensuite pour l'Asie, contre Pharnace, fils de Mithridate, qui avait réveillé la guerre dans le Pont, et le soumit avec une telle rapidité qu'il put écrire au sénat : Vedi, vidi, vici. « *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu* ». *Puis il passa en Afrique et abattit à la bataille de Thapsus* (*46 av. J.-C.*) *les restes du parti républicain. Il put alors rentrer en maître à Rome, où il fit subir à tous son irrésistible ascendant. Honoré du triomphe et nommé dictateur pour dix ans, il absorba tous les pouvoirs. D'ailleurs, en habile politique, il accorda une amnistie générale et s'efforça de désarmer les haines par la clémence et l'impartialité. Il embellit Rome, fit creuser un port à l'embouchure du Tibre, releva Corinthe et Carthage, réforma les lois, fit adopter un nouveau calendrier et créa un grand nombre d'établissements utiles.*

César se proposait d'aller combattre les Daces et les Parthes, lorsque les républicains, qui l'accusaient de vouloir se faire roi, ourdirent un complot contre lui. A la tête de cette conjuration se trouvaient Cassius et Marcus Brutus. Il mourut, frappé en plein sénat, de vingt-trois coups de poignard, le jour des ides de mars (*44 av. J.-C.*).

En dehors de ses qualités de guerrier et d'homme d'État, César était également orateur et écrivain distin-

gué. Il avait écrit de petits poèmes, des épigrammes, et l'Anti-Caton, *dont il ne reste que de courts fragments. Quant à ses* Commentaires, *ils sont le modèle du genre des mémoires historiques.*

INDICATIONS

SUR LES MESURES DE TEMPS

LES DISTANCES

ET LES MONNAIES ROMAINES.

L'année romaine, avant César, était lunaire : pour la ramener au cours du soleil, on intercalait tous les deux ans un mois, appelé *Merkédonius*. Cette intercalation ayant été quelquefois négligée, il en résulta que l'année romaine, lorsqu'elle fut réformée, était de quarante-cinq jours en arrière de l'année solaire, en sorte que, lorsque César établit son calendrier, au mois d'octobre de l'an Romain, le 708e, depuis la fondation de Rome, on n'était réellement qu'au mois de Sextilis (Août). C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en lisant ses Commentaires ; sans quoi l'on croirait souvent qu'il déplace les saisons.

Les Romains divisaient le mois par Calendes, Ides et Nones. Les Calendes étaient toujours le premier : les Nones étaient le sept, en Mars, Mai, Juillet et Octobre, et le cinq les autres mois : les Ides venaient régulièrement le huitième jour après les Nones et conséquemment tombaient ou le 15, ou le 13. Quant à la manière de compter les jours, un exemple éclaircira mieux la

chose que tout ce que nous pourrions dire. Supposons qu'il s'agisse du mois de Mars, dont les Nones tombaient le 7 ; on disait d'abord, *Calendes* de Mars, ou 1er Mars. Ensuite 6e jour, 5e, 4e, 3e, 2e (avant les Nones), puis *Nones ;* ensuite 8e, 7e, 6e, 5e, 4e, 3e, 2e (avant les Ides), puis *Ides*. Mais le reste du mois se comptait sous le nom du suivant : ainsi l'on disait le 16, le 15, etc., avant les Calendes d'Avril, et toujours de même. Les mois étant de 29 et de 30 jours, et les Ides tombant tantôt le 13, tantôt le 15, le nombre des jours, où l'on comptait par Calendes, variait en conséquence.

Le jour commençait au lever du soleil : il se divisait dans toutes les saisons en douze heures et la nuit en quatre veilles.

Le mille Romain valait 756 toises ou 1473m44.

La lieue, mesure gauloise, faisait un mille et demi, ou 1134 toises[1].

Le petit sesterce valait environ vingt-trois centimes, le grand sesterce mille fois autant.

1 La toise vaut 1m949.

COMMENTAIRES
DE CÉSAR

GUERRE DES GAULES

SOMMAIRE DU LIVRE I

I. Division et situation géographique de la Gaule. — II. Mouvements excités chez les Helvétiens par Orgétorix; ses desseins; sa mort. Les Helvétiens se disposent à quitter leur pays, pour s'enfoncer dans la Gaule. — III. César arrive à Genève. Les Helvétiens lui demandent le passage, cherchent en vain à le forcer, et changent de route. César va chercher son armée en Italie. — IV. Marche des Helvétiens. César défait un de leurs cantons. Conférence inutile avec les chefs des Helvétiens, qui continuent d'avancer. — V. César est au moment de manquer de vivres : on accuse de cette disette Dumnorix, Éduen. César veut le punir et finit par lui par-

donner. — VI. Occasion manquée de battre les Helvétiens. Ils attaquent César et sont complètement défaits. Ils se rendent. Leur sort et celui de leurs alliés. Leur nombre primitif, et combien il en réchappe. — VII. Assemblée des Gaulois. Plaintes contre Arioviste, roi des Germains. César lui envoie des députés; réponses d'Arioviste. César marche contre lui. — VIII. Terreur dans l'armée de César: son discours dans le conseil; les troupes se rassurent. — IX. César s'approche d'Arioviste. Entrevue. Prétentions réciproques. — X. Rupture des conférences. Perfidie d'Arioviste. Hostilités. — XI. Bataille. Déroute complète des Germains, et destruction de leur armée. César met ses troupes en quartier d'hiver et passe en Italie.

LIVRE I

I. La Gaule entière se divise en trois parties, l'une habitée par les Belges, une autre par les Aquitains, la troisième par les peuples nommés Gaulois dans notre langue, et Celtes dans la leur. Les trois nations ont une langue [1], des coutumes et des lois différentes. Les Gaulois sont séparés des Belges par la Seine et la Marne, des Aquitains par la Garonne. Les plus braves de tous sont les Belges, parce qu'ils s'écartent le plus de l'éducation et des mœurs polies de notre province, que les marchands, qui vont rarement chez eux, n'y portent rien de ce qui peut amollir le courage ; et qu'il n'y a que le Rhin entre eux et les Germains, avec lesquels ils sont sans cesse en guerre. Les Helvétiens, par la même raison, surpassent en valeur les autres Gaulois, ayant presque journellement les armes à la main, soit

1. Ceci, comme on le verra par César même, n'était vrai, tout au plus, que pour une petite partie de l'Aquitaine et de la Belgique. Il est probable qu'en général il n'y avait que quelques différences de dialecte.

pour défendre leur pays contre les Germains, soit même pour les attaquer chez eux.

Le territoire des Gaulois commence au Rhône : borné par la Garonne, l'Océan et la Belgique, il s'avance jusqu'au Rhin, par le pays des Séquaniens et des Helvétiens, et regarde le septentrion. La Belgique, exposée au septentrion et au Levant, commence où finit la Gaule, et va jusqu'au bas Rhin. L'Aquitaine s'étend depuis la Garonne jusqu'aux Pyrénées, et à la partie de l'Océan qui baigne l'Espagne ; elle est entre le septentrion et le couchant.

II. Orgétorix était, sans contredit, le plus riche et le plus distingué des Helvétiens. La passion de régner l'ayant porté, sous le consulat de M. Messala et de M. Pison, à conspirer avec la noblesse, il engagea ses concitoyens à sortir de leur pays avec tout ce qu'ils possédaient : « plus braves qu'aucun autre peuple, il leur serait très facile de s'emparer de l'empire de toute la Gaule ». Il lui fut d'autant plus facile de les séduire que la nature des lieux les resserre en tous sens. Ils sont, d'un côté, séparés de la Germanie par le Rhin, fleuve très large et très profond ; ils le sont des Séquaniens par les cimes élevées du Jura; ils le sont de notre province par le Rhône et le lac Léman, en sorte qu'ils ne pouvaient étendre leurs courses et porter, à leur gré, la guerre chez leurs voisins : sujet d'une douleur profonde pour un peuple belliqueux! Et puis, à raison de leur nombre, de leur bravoure et de la gloire de leurs exploits, qu'était un pays de deux cent quarante

milles seulement en longueur, sur une largeur de cent quatre-vingts?

Ébranlés par ces motifs, entraînés par l'influence d'Orgétorix, ils résolurent de rassembler ce qu'il fallait pour le départ, d'acheter tout ce qu'on pourrait de bêtes de somme et de chariots, d'ensemencer le plus de terre possible, pour ne point manquer de blé dans la route, de traiter et de se lier d'amitié avec les cités voisines.

Deux ans leur parurent suffisants pour ces préparatifs; une loi fixa le départ à la troisième année: Orgétorix fut élu pour veiller à l'exécution.

Il se chargea personnellement des ambassades. Dans son voyage, il engage le séquanien Casticus, fils de Catamentalès, à s'emparer du gouvernement de sa cité, sur laquelle avait régné longtemps son père, qui avait obtenu le titre d'ami du sénat et du peuple romain: il persuade la même chose et donne sa fille en mariage au frère de Divitiacus, Dumnorix, homme très aimé de la multitude et tenant alors le premier rang parmi les Éduens. Il leur fait voir combien la réussite leur sera facile, puisqu'il va devenir roi de sa cité: « Qui doute que les Helvétiens ne soient les plus puissants des Gaulois? Or, il promet d'employer son crédit et son armée, pour établir l'autorité de ses amis ». Son discours les détermine: ils se lient mutuellement par serment, se flattant que, devenus rois de trois peuples aussi braves et aussi puissants, ils se rendront bientôt maîtres de toute la Gaule.

Les Helvétiens, ayant eu vent de ce projet, forcent Orgétorix à paraître en jugement, chargé de fers, suivant l'usage : s'il était condamné, il devait être brûlé vif. Le jour fixé pour rendre compte de sa conduite, il fait venir au lieu de l'assemblée tous les siens[1], au nombre de dix mille, sans compter beaucoup de clients et de débiteurs, et s'arrache ainsi à la nécessité de se défendre. Tandis que la cité indignée songe à maintenir ses droits par la force, et que les magistrats rassemblent, en foule, les habitants des campagnes, Orgétorix meurt, et les Helvétiens sont portés à croire qu'il se donna lui-même la mort.

Ils n'en persistent pas moins dans les mesures arrêtées pour émigrer. Lorsqu'ils s'y croient assez préparés, ils incendient leurs douze villes, quatre cents bourgs, et tous les bâtiments isolés : ils livrent au feu tous les grains qu'ils ne pouvaient emmener avec eux, afin d'être plus prêts à braver tous les dangers, après s'être ôté l'espoir du retour : ils ordonnent que chacun se munisse de farine pour trois mois, persuadent aux Rauraques, aux Tulinges et aux Latobriges leurs voisins, de partir avec eux, après avoir, à leur exemple, brûlé leurs villes et leurs bourgs, et s'associent un peuple d'au delà du Rhin, les Boïens, qui s'étaient jetés dans la Noricie, où ils assiégeaient Norica.

1. Nous avons traduit par *les siens* le mot *familia* auquel ne correspond nullement notre mot *famille*: *familia* ne se composait pas seulement des parents, mais aussi des esclaves, des colons, enfin de tout ce qui dépendait de la personne.

Il n'y avait absolument que deux chemins pour sortir de l'Helvétie : l'un entre le Rhône et le Jura, par le pays des Séquaniens, difficile, étroit, où les chariots auraient peine à défiler un à un, et de plus dominé par une très haute montagne, en sorte qu'une poignée d'hommes en défendrait aisément les passages ; l'autre, par notre province, était beaucoup plus court et plus commode, parce que le Rhône, qui coule entre le pays nouvellement soumis des Allobroges et celui des Helvétiens, est guéable en plusieurs endroits. Genève est la dernière ville des premiers, et la plus voisine de l'Helvétie, avec laquelle elle communique par un pont. Les Helvétiens comptaient obtenir le passage par le pays des Allobroges, soit de gré, ce peuple ne paraissant pas encore bien porté pour les Romains, soit par la force des armes. Tout étant prêt pour le départ, les Helvétiens indiquent pour le jour du rassemblement général sur les bords du Rhône, le cinq des calendes d'avril, sous le consulat de L. Pison et d'A. Gabinius.

III. Dès que César apprend qu'ils se disposent à traverser la Province romaine, il se hâte de partir de Rome pour la Gaule ultérieure, et, faisant toute la diligence possible, il arrive à Genève, dont il fait couper le pont. Comme il n'y avait qu'une seule légion au delà des Alpes, il ordonne les plus nombreuses levées dans toute la province. Les Helvétiens, dès qu'ils sont instruits de son arrivée, lui députent les plus distingués de leur cité, ayant à leur tête Numeïus et Verodoctius qui

sont chargés de lui dire : « Que, n'ayant aucun autre chemin, ils ont le projet de traverser la province, sans y faire aucun mal, et qu'ils le prient d'y consentir ». César ne pensait pas à le leur permettre : il se rappelait la mort du consul L. Cassius, son armée battue et réduite par les Helvétiens à passer sous le joug, et ne présumait pas qu'un peuple mal intentionné s'abstînt de tout dégât et de toute violence, s'il lui accordait le passage. Cependant, pour donner aux troupes qu'il avait commandées, le temps de se rassembler, il répondit aux députés : « Qu'il prendrait jour pour délibérer sur leur demande, et qu'ils pouvaient revenir aux ides d'avril ».

Il emploie, en attendant, sa légion et les troupes venues de la Province, à tirer un mur de dix-neuf milles de longueur sur seize pieds de hauteur, avec son fossé, depuis le lac Léman, que traverse le Rhône, jusqu'au Jura qui sépare les Séquaniens des Helvétiens. L'ouvrage achevé, il y distribue des postes et y ajoute des redoutes, pour en rendre la défense plus facile, si l'on veut passer malgré lui. Lorsqu'au jour convenu les députés revinrent, il leur dit : « Que, d'après l'usage constant du peuple romain, il ne pouvait accorder à personne le passage par la Province : s'ils essayaient de le forcer, ils le voyaient en état de leur résister ». Les Helvétiens, déchus de leur espoir, firent de jour, et le plus souvent de nuit, diverses tentatives, traversant le Rhône, les uns à gué, dans les endroits les moins profonds, les autres sur des bateaux joints ensemble, ou sur

des radeaux dont ils firent un grand nombre. Mais arrêtés par les retranchements, repoussés par le choc et les traits des soldats et n'ayant pu se faire jour nulle part, ils abandonnèrent l'attaque.

Il ne leur restait que le chemin par le pays des Séquaniens, impraticable, sans leur consentement, à cause des défilés. Ne pouvant obtenir eux-mêmes cet aveu, ils envoient prier l'éduen Dumnorix de le solliciter pour eux. Dumnorix avait beaucoup de crédit chez les Séquaniens par ses manières et par ses largesses, et c'était un ami des Helvétiens, parce que son épouse, fille d'Orgétorix, était de leur cité : de plus, entraîné par la passion de régner et visant à une révolution, il voulait s'attacher par la reconnaissance le plus de cités possible. Il se charge donc de l'affaire, obtient des Séquaniens le passage pour les Helvétiens et fait donner respectivement des otages; par ceux-là, pour garantir aux derniers qu'ils ne seront pas inquiétés dans leur marche; par ceux-ci, pour assurance qu'ils ne commettront ni violence ni dégât.

On vint annoncer à César que les Helvétiens avaient dessein de se rendre par le pays des Séquaniens et des Éduens dans celui des Santons, peu éloigné des terres des Tolosates, dont la cité fait partie de notre province. On aurait, en ce cas, et il trouvait fort dangereux d'avoir pour voisin, dans un pays de plaines et très fertile en blé, un peuple belliqueux, ennemi des Romains. Laissant en conséquence à T. Labiénus, son lieutenant, le commandement de ses lignes, il se rend lui-même à

grandes journées en Italie, y lève deux légions, en prend trois qu'il avait en quartiers d'hiver près d'Aquilée et marche avec ses troupes vers la Gaule ultérieure, à travers les Alpes, par le plus court chemin. Les Centrons, les Graïocèles, les Caturiges, ayant occupé les hauteurs pour lui disputer le passage, il les culbute dans plusieurs combats et, d'Ocelum, qui est à l'extrémité de la Gaule citérieure, il arrive en sept jours dans la Gaule ultérieure, sur les terres des Vocontiens, d'où il conduit son armée chez les Allobroges et, de là, chez les Ségusiens, qui sont le premier peuple que l'on trouve hors de la Province au delà du Rhône.

Les Helvétiens, avec tous leurs bagages, avaient déjà traversé les défilés et le pays des Séquaniens et ravageaient celui des Éduens, qui, hors d'état de se défendre, députèrent vers César pour implorer son secours : « Ils s'étaient, de tout temps, conduits, à l'égard du peuple romain, de manière à ne pas mériter de voir, presque sous les yeux de notre armée, leurs champs dévastés, leurs enfants enlevés pour l'esclavage et leurs villes prises d'assaut ». En même temps, les Ambarres, amis des Éduens et du même sang, font également savoir à César « Que leurs terres ont été ravagées et qu'ils ont peine à se défendre dans leurs villes ». Enfin ceux des Allobroges, qui avaient des bourgs et des biens au delà du Rhône, se réfugient à l'armée de César et lui exposent « Qu'il ne leur reste que le sol de leurs propriétés ». Tout cela le détermine à ne point attendre

que les Helvétiens soient arrivés chez les Santons, après avoir tout détruit chez ses alliés.

La Saône, qui passe entre les terres des Éduens et celles des Séquaniens pour se jeter dans le Rhône, est un fleuve d'une si incroyable lenteur, que l'on ne peut juger à l'œil en quel sens il coule. Les Helvétiens le passaient sur des bateaux et des radeaux. Dès que César sait par ses éclaireurs que trois de leurs divisions sont au delà et qu'il ne reste en deçà que la quatrième, il part de son camp à la troisième veille, avec trois légions, atteint cette arrière-garde, l'attaque et, dans la surprise et dans le désordre, en taille en pièces une grande partie : le reste prend la fuite et se cache dans les bois voisins. Ce corps était celui des Tigurins, qui forment un des quatre cantons de la république helvétique. Ce peuple ayant quitté ses foyers sous la génération précédente, avait, seul, fait passer sous le joug l'armée du consul L. Cassius, qui fut tué. Ainsi, soit hasard, soit providence des dieux immortels, la portion de la cité helvétique dont le peuple romain avait reçu cette funeste atteinte, fut punie la première. César vengea dans ce jour, non seulement les pertes de l'État, mais encore un grief personnel; car L. Pison, aïeul de son beau-père L. Pison et lieutenant de Cassius, avait péri dans l'action. Après le combat, il jette un pont sur la Saône et la fait passer à son armée, afin de joindre le reste des Helvétiens.

Étonnés, et de son approche soudaine, et d'apprendre

qu'il avait franchi le fleuve en un jour, ce qu'ils avaient fait avec beaucoup de peine en vingt, ils lui envoient une députation dont le chef était Divicon, qui les avait commandés dans la guerre contre Cassius. Il dit à César : « Que si le peuple romain faisait la paix avec les Helvétiens, ils iraient et se fixeraient où César l'indiquerait et le voudrait; s'il continuait les hostilités, qu'il se ressouvînt de l'échec essuyé jadis par les Romains et de l'antique valeur des Helvétiens. Pour avoir surpris un de leurs cantons, quand il ne pouvait être soutenu par ce qui avait passé le fleuve, César ne devait ni les mépriser, ni trop présumer de ses forces. Ils avaient appris de leurs pères et de leurs aïeux à faire plus d'usage de la bravoure que de la ruse et de la surprise. Qu'il prît donc garde que le lieu où ils étaient ne devînt fameux par quelque nouveau désastre du peuple romain et ne rappelât un jour la destruction de son armée ».

César répondit : « Qu'il balançait d'autant moins sur le parti à prendre, qu'il avait présent ce qu'ils lui rappelaient et le ressentait d'autant plus vivement que le peuple romain l'avait moins mérité. S'il s'était reproché quelque injustice, il lui eût été facile d'être sur ses gardes; ce qui l'avait déçu, c'est qu'il ne se connaissait aucun motif de craindre et qu'il ne croyait pas devoir craindre sans motif. Mais quand on voudrait bien oublier cet ancien affront, pourrait-on aussi perdre la mémoire des insultes récentes, de leurs tentatives pour forcer le passage qu'on leur refusait, des

vexations souffertes par les Éduens, les Ambarres et les Allobroges ? L'insolence avec laquelle ils se vantaient de leur victoire et leur étonnement de ce qu'on avait toléré si longtemps leurs outrages, auraient le même résultat : car, pour rendre le changement de choses plus douloureux et plus accablant à ceux dont les crimes provoquent leur vengeance, les dieux immortels leur accordent souvent la fortune la plus prospère et une très longue impunité. Malgré cela pourtant, s'ils donnent des otages, qui répondront de l'exécution de leurs promesses, et s'ils indemnisent les Éduens leurs alliés et les Allobroges des dommages qu'ils leur ont causés, il fera la paix avec eux ». Divicon répliqua : « Que les Helvétiens tenaient de leurs ancêtres la coutume de recevoir des otages, et non celle d'en donner : les Romains en étaient la preuve ». Et sans rien ajouter, il se retira.

Le lendemain les Helvétiens lèvent le camp : César en fait de même et, pour connaître leur direction, il détache en avant toute sa cavalerie, forte de quatre mille hommes, rassemblés chez les Éduens, chez leurs alliés et dans toute la Province. Comme ils serraient de trop près l'arrière-garde des Helvétiens, ils en vinrent aux mains avec leur cavalerie, dans une mauvaise position, et perdirent quelques hommes. Les ennemis, enflés du succès d'un combat où cinq cents cavaliers en avaient mis un si grand nombre en déroute, commencèrent à faire face avec plus d'audace : leur arrière-garde attaquait même quelquefois. César con-

tenait ses soldats et croyait assez faire, pour le moment, d'empêcher l'ennemi de fourrager, de piller et de ravager. Les deux armées marchèrent ainsi quinze jours environ, l'arrière-garde ennemie n'étant, au plus, qu'à cinq ou six milles de notre avant-garde.

V. Cependant César demandait chaque jour aux Éduens le blé qu'ils avaient formellement promis : car la Gaule étant, comms on l'a dit, au septentrion, non seulement la moisson n'était pas mûre à cause du froid, mais on n'avait pas même assez de fourrage; et César, ne voulant pas perdre de vue les Helvétiens, ne pouvait faire usage du blé qu'il avait embarqué sur la Saône, dont ils s'étaient écartés. Les Éduens gagnaient un jour et puis un autre : « On rassemblait les grains; ils étaient en route; ils arrivaient ». Voyant que la chose traînait trop en longueur et qu'il fallait, sous peu de jours, distribuer la ration aux soldats, César convoque les premiers des Éduens qui suivaient en grand nombre l'armée, entre autres Divitiacus et Liscus, leur suprême magistrat, celui qu'ils nomment *Vergobret*[1]; il est élu pour un an, durant lequel il a droit de vie et de mort. César leur reproche vivement « de ne l'aider en rien dans un moment aussi décisif, lorsqu'on est si près de l'ennemi et qu'on ne peut rien

1. Servius, dans son commentaire sur Virgile, assure qu'en langue gauloise *virga* signifie *pourpre*. Alors il est facile de donner la signification véritable du mot *vergobret*; il est composé du substantif *virga* et de l'adjectif celtique *breit*, en français *peint*. VERGOT BREIT était le magistrat *Revêtu de la Pourpre*.

se procurer, ni à prix d'argent, ni dans la campagne. Il se plaint d'autant plus amèrement de cet abandon que c'est surtout à leur prière qu'il a entrepris cette guerre ».

Son discours détermine Liscus à dévoiler enfin ce qu'il avait caché jusqu'alors : « Il y avait plusieurs hommes en grand crédit auprès du peuple et qui, quoique simples particuliers, pouvaient plus que les magistrats : leurs propos séditieux et coupables détournaient la multitude d'apporter du blé, *parce que*, disaient-ils, *si l'on ne pouvait tenir le premier rang dans la Gaule, il valait mieux obéir à des Gaulois qu'aux Romains, et qu'il n'était pas douteux que les Romains, s'ils étaient vainqueurs des Helvétiens, ne ravissent la liberté aux Éduens, comme au reste de la Gaule.* Ces mêmes hommes instruisaient l'ennemi de nos projets et de ce qui se passait dans le camp. Il ne pouvait, quant à lui, les réprimer; il savait même combien il s'exposait en découvrant à César ce qu'il était forcé de lui dire : aussi avait-il gardé le silence tant qu'il avait pu le faire ».

César sentait bien que Liscus désignait Dumnorix, frère de Divitiacus : mais ne voulant point traiter l'affaire publiquement, il congédie promptement l'assemblée, retient Liscus et le remet, tête-à-tête, sur ce qu'il a dit en public. Liscus parle plus franchement et plus positivement; d'autres informations secrètes confirment les siennes : il s'agissait de Dumnorix. Cet homme très aimé du peuple pour sa libéralité, très entreprenant et

qui désirait un autre ordre de choses, avait été plusieurs années fermier, à vil prix, des droits de traite et de tous les autres revenus des Éduens, parce que, dès qu'il enchérissait, personne n'osait surenchérir : il avait, par là, grossi sa fortune et ramassé de quoi fournir à ses grandes largesses: il entretenait à ses frais un grand nombre de cavaliers qu'il avait sans cesse autour de lui. Et ce n'était pas seulement chez les Éduens, mais aussi dans les cités voisines qu'il avait une grande influence. Pour l'étendre, il avait marié sa mère à un noble très puissant chez les Bituriges, pris lui-même une Helvétienne pour femme et choisi dans d'autres cités des époux à sa sœur utérine et à des parentes. Il aimait et favorisait les Helvétiens, à raison de son alliance: il haïssait personnellement César et les Romains, parce que leur arrivée avait diminué son pouvoir et rendu à Divitiacus, son frère, son crédit et ses honneurs. Que les Romains eussent le dessous, il avait tout espoir de parvenir à la royauté par le moyen des Helvétiens; et sous l'empire des Romains nulle apparence pour lui non seulement de régner, mais de conserver même sa puissance actuelle. César découvrit encore que, dans le malheureux choc de cavalerie, qui avait eu lieu quelques jours auparavant, la déroute avait commencé par Dumnorix et ses escadrons (il commandait la cavalerie auxiliaire des Éduens) et que leur fuite avait jeté la terreur dans le reste.

D'après ces renseignements, comme des faits notoires se joignaient aux présomptions, que Dumnorix avait

fait traverser aux Helvétiens le pays des Séquaniens, que ces deux peuples s'étaient, par ses soins, donné mutuellement des otages, qu'il avait agi, dans tout cela, non seulement sans l'ordre de César et des Éduens, mais encore à leur insu, et que son premier magistrat l'accusait, César se croyait assez en droit de sévir lui-même, ou d'ordonner à la cité de sévir contre lui. Une seule chose l'arrêtait ; c'était l'extrême attachement de Divitiacus, son entier dévouement au peuple romain, sa fidélité à l'épreuve, sa modération et sa droiture. Il craignait de le blesser au cœur, en envoyant son frère au supplice. Avant de passer outre, il le fait donc appeler, renvoie ses interprètes ordinaires et, pour s'entretenir avec lui, se sert de C. Valerius Procillus, son commensal, l'un des premiers de la Gaule romaine, dans lequel il avait toute confiance. Il rappelle à Divitiacus ce que, dans l'assemblée des Éduens, on a dit, devant lui, de Dumnorix : il lui fait part des divers renseignements secrets qu'il a reçus et lui demande avec instance de ne point s'affliger, si, d'après une information régulière, il statue lui-même, ou donne ordre à la cité de statuer sur le coupable.

Divitiacus, baigné de larmes, serre César dans ses bras et le conjure « de n'être point trop sévère pour son frère. Il sait qu'on a dit vrai et personne n'en est plus désolé que lui : car c'était à sa grande influence dans sa cité comme dans le reste de la Gaule, que Dumnorix avait dû son élévation, dans un temps où, par sa jeunesse, il était sans moyens; et ce frère em-

ployait ses richesses et son pouvoir, non seulement à ruiner le crédit de son frère, mais encore à préparer sa perte. Cependant la force du sang et l'opinion publique l'emportaient. Si César sévissait, dans un temps où Divitiacus était si avant dans son amitié, personne ne croirait que ce fût malgré lui, ce qui lui attirerait l'aversion de toute la Gaule ». Il continuait, tout en pleurs, ce discours suppliant; mais César lui prend la main, le rassure, le prie de mettre fin à ses instances et lui déclare que telle est son affection pour lui, qu'il sacrifie à ses prières et le ressentiment de la République et sa propre indignation. Il fait venir Dumnorix et, son frère présent, « il lui représente ses fautes: il lui détaille et ce qu'il sait et les sujets de plainte de sa cité: il l'avertit d'éviter, à l'avenir, d'éveiller le soupçon, ajoutant qu'il doit le pardon du passé à Divitiacus ». Enfin il lui donna des gardes, pour connaître et ce qu'il ferait et quelles personnes il verrait.

VI. Le même jour, instruit par ses éclaireurs que l'ennemi s'est arrêté au pied d'une montagne, à huit milles de son camp, il envoie reconnaître la position et l'accès des hauteurs sur tous les points: on lui rapporte qu'il est facile. A la troisième veille, il ordonne au propréteur Labiénus de gagner les sommets avec deux légions et les mêmes guides qui avaient reconnu les chemins, et le met au fait de son projet. Lui-même, à la quatrième veille, il marche aux ennemis par la route qu'ils avaient suivie et détache en avant toute sa cavalerie, que précédait, à la tête des éclaireurs,

P. Considius, qui passait pour consommé dans l'art militaire et qui avait servi d'abord sous Sylla, ensuite sous Crassus. Au point du jour, Labiénus était maître des hauteurs et César n'était plus qu'à quinze cents pas du camp de l'ennemi, qui, comme on l'apprit ensuite des prisonniers, n'était instruit ni de son approche, ni de celle de Labiénus, lorsque Considius arrive ventre à terre : « La montagne, que devait occuper Labiénus, l'est, *dit-il*, par les Gaulois, dont il a reconnu les armes et les enseignes ». César se retire sur une colline voisine et s'y met en bataille. Labiénus avait ordre de n'engager le combat que lorsqu'il verrait les légions du général à portée du camp des ennemis, afin qu'on les chargeât en même temps de toutes parts : ayant donc pris sa position, il attendait le reste de l'armée et n'attaquait pas. Enfin il était grand jour quand César apprit par ses coureurs, et que les siens occupaient la montagne, et que les Gaulois avaient levé leur camp, et que Considius, frappé de terreur, avait dit avoir vu ce qu'il n'avait pas vu. On suivit ce jour-là les ennemis à la distance ordinaire et l'on campa à trois milles de leur camp.

Le lendemain, comme c'était décidément dans deux jours que le blé devait se distribuer à l'armée et que Bibracte, reconnue pour la ville la plus grande et la plus riche des Éduens, n'était qu'à dix-huit milles, César crut devoir s'occuper des vivres et, se détournant de la route des Helvétiens, il prit celle de Bibracte. Les ennemis en furent instruits par des déserteurs de la

compagnie de L. Émilius, décurion dans la cavalerie gauloise. Alors, changeant de plan et de marche, soit qu'ils attribuassent notre retraite à la crainte, d'autant mieux que, maîtres des hauteurs, nous n'avions pas attaqué la veille, soit qu'ils espérassent nous couper les vivres, ils se mirent à suivre et à harceler notre arrière-garde. Voyant cela, César porta ses troupes sur la colline la plus voisine et détacha sa cavalerie pour soutenir le premier choc. Cependant il forme à mi-côte, sur trois lignes, ses quatre légions de vétérans, plaçant en arrière, sur le sommet, les nouvelles levées de la Gaule cisalpine et tous les auxiliaires, de manière à couvrir de soldats toute l'éminence. En même temps il fait rassembler les bagages sur un seul point, qu'il ordonne aux troupes des hauteurs de retrancher. Les Helvétiens, arrivant avec tous leurs charriots, réunissent de même leurs bagages. Ils se forment en phalange, repoussent la cavalerie, et viennent, dans l'ordre le plus serré, se présenter à notre première ligne.

César fait éloigner son cheval d'abord et tous les autres ensuite, pour ôter tout espoir de fuir et rendre le péril égal : il encourage ses troupes et le combat s'engage. Nos soldats, lançant de haut en bas leurs javelots, rompent sans peine la phalange ennemie; la voyant ébranlée, ils chargent l'épée à la main. Une chose fort incommode pour les Gaulois, c'est qu'un seul javelot ayant souvent percé plusieurs de leurs boucliers, le fer, en se ployant, les avait cloués l'un à

l'autre : ils ne pouvaient donc ni les détacher, ni combattre avec aisance, n'ayant pas le bras gauche libre. Plusieurs, après l'avoir longtemps secoué, préférèrent abandonner leurs boucliers et combattre nus. Enfin, épuisés de blessures, ils commencèrent à reculer, en se dirigeant sur un tertre éloigné d'environ mille pas, et s'y postèrent. Nos gens les y suivaient, lorsqu'ils furent pris en queue et en flanc par les Boïens et les Tulinges, qui, au nombre d'environ quinze mille, fermaient l'ordre de bataille de l'ennemi et couvraient son arrière-garde. A cette vue, les Helvétiens, qui avaient gagné la hauteur, reviennent à la charge et renouvellent le combat. Les Romains font face et chargent de trois côtés : la première et la seconde lignes repoussent ceux que l'on a déjà culbutés et vaincus; la troisième soutient la nouvelle attaque. Le combat fut long, vif et douteux. Enfin, ne pouvant plus résister à nos efforts, une partie des ennemis se retire sur sa colline, l'autre se porte vers le bagage et les chariots. Pendant toute l'action, qui dura depuis la septième heure jusqu'au soir, on ne vit pas le dos d'un seul ennemi. On se battit encore fort avant dans la nuit, autour des bagages, parce que les barbares, s'étant fait un retranchement de leurs chariots, lançaient de dessus leurs traits avec avantage sur les assaillants. Ils en blessèrent aussi plusieurs avec de longues piques et des hallebardes, qu'ils glissaient entre les chariots et les roues. Après un long combat nous nous emparâmes des bagages et du camp. On y prit un des fils et la fille d'Orgétorix.

Il s'échappa de la bataille cent trente mille hommes qui, ayant marché toute cette nuit sans relâche et poursuivi leur route, sans se reposer un moment, arrivèrent le quatrième jour chez les Lingons. Notre armée ne put les suivre, parce que les soins dus aux blessés et la sépulture des morts l'arrêtèrent trois jours. César prévint les Lingons, par des lettres et par des agents, de ne fournir aux fuyards ni vivres, ni autre chose : sinon, il les traiterait comme eux. Au bout de trois jours, il se mit avec toutes ses troupes à la poursuite des Helvétiens. La disette de tout les réduisant à se rendre, ils lui envoyèrent des députés, qui, le rencontrant en chemin, se jetèrent à ses pieds et, baignés de pleurs, demandèrent la paix en termes suppliants. Il les chargea d'ordonner aux Barbares de l'attendre dans l'endroit où ils se trouvaient alors : ils obéirent. En y arrivant, César leur demande des otages, leurs armes et les esclaves, réfugiés près d'eux. La nuit survient tandis qu'on cherche et qu'on rassemble ce qu'il exige. A la première veille, six mille hommes du canton nommé *Urbigène*, soit crainte d'être envoyés au supplice, quand ils auraient livré leurs armes, soit espoir de s'échapper et persuasion qu'au milieu de la foule innombrable qui se rendait, ils pourraient dérober leur fuite, ou que même on ne s'en apercevrait pas : six mille hommes, dis-je, partent du camp, et se dirigent vers le Rhin et les frontières de la Germanie. Dès que César l'apprend, il enjoint à ceux dont ils avaient traversé les terres de les chercher et de les lui ramener

s'ils voulaient être justifiés à ses yeux. Ils furent ramenés et traités en ennemis.

César agréa la soumission du reste, après qu'ils eurent livré des otages, leurs armes et les transfuges. Il donna l'ordre aux Helvétiens, aux Tulinges et aux Latobriges de retourner dans leurs pays et de rétablir leurs villes et leurs bourgs incendiés ; et, comme ils n'avaient rien pour vivre chez eux, ayant détruit toute la récolte, il chargea les Allobroges de leur fournir du blé. Le grand motif de cette conduite était qu'il ne voulait pas que le territoire abandonné par les Helvétiens restât sans habitants, de crainte que la bonté du sol n'engagea les Germains à passer le Rhin pour s'y établir, ce qui les aurait rendus limitrophes de la Province Romaine et des Allobroges. Les Éduens désirant fixer chez eux les Boïens, à cause de leur brillante valeur, César le permit : ce peuple reçut des terres et fut admis par la suite à partager les droits et la liberté des Éduens.

On trouva dans le camp des Helvétiens et l'on remit à César des registres écrits en caractères grecs, contenant un état nominatif de tous les individus en état de porter les armes, qui avaient quitté leurs pays, et séparément celui des vieillards, des enfants et des femmes. Le total était de deux cent soixante-trois mille Helvétiens, de quatorze mille Latobriges, de vingt-deux mille Rauraques et de trente-deux mille Boïens, ensemble trois cent soixante-sept mille têtes, dont quatre-vingt douze mille hommes en état de porter les

armes [1]. Recensement fait, par ordre de César, de ceux qui retournèrent chez eux, il s'en trouva cent dix mille.

VII. La guerre des Helvétiens étant terminée, des députés de presque toute la Gaule, choisis entre les premiers des cités, vinrent féliciter César. « Quoique, dans cette guerre, le peuple romain eût vengé ses anciens outrages, l'issue n'en était pas moins avantageuse aux Gaulois qu'aux Romains ; car si, lorsque tout leur prospérait, les Helvétiens avaient abandonné leurs foyers, c'était en vue de porter la guerre dans toute la Gaule, de l'assujettir, de choisir, sur sa vaste surface, le pays le plus commode et le plus fertile pour s'y établir, et de rendre les autres cités tributaires ». Les députés sollicitèrent l'agrément de César pour convoquer, à jour fixe, une assemblée générale [2]. Il était certaines choses qu'ils voulaient lui demander d'un commun accord. César l'ayant permis, ils assignent un jour pour se réunir et chacun s'engage par serment à ne rien con-

1. Les écrivains variaient beaucoup sur le nombre des Helvétiens et de leurs alliés. Suivant Plutarque, ils étaient trois cent mille ; quatre-vingt mille, suivant Polyène ; et Strabon rapporte qu'il périt quatre cent mille Gaulois, et qu'il n'y en eut que huit mille qui retournèrent dans leur pays. Tous ces auteurs n'ayant pu tirer leurs renseignements que des Commentaires de César, puisqu'ils diffèrent si essentiellement entre eux, il en résulte, et la chose parle d'elle-même, que ces différences viennent des copistes, qui ont interverti et confondu les chiffres.

2. La suite fait voir que cette prétendue assemblée n'était guère composée que des Eduens, de leurs clients et des Séquaniens.

fier des délibérations qu'à ceux à qui l'assemblée ordonnerait de les communiquer.

L'assemblée s'étant séparée, les mêmes députés retournent vers César et demandent un entretien secret pour conférer avec lui sur le salut public et sur le leur ; l'ayant obtenu, ils se jettent tous, en pleurs, à ses pieds : « Autant ils désiraient qu'il se rendît à leurs prières, autant ils craignaient que ce qu'ils avaient à lui dire ne transpirât ; car, si cela s'ébruitait, ils seraient exposés aux plus cruels traitements ».

Divitiacus porte la parole : « Il y avait deux partis dans la Gaule : les Éduens étaient à la tête de l'un et les Arvernes de l'autre. Depuis plusieurs années, ils se disputaient vivement la prééminence, lorsque les Arvernes et les Séquaniens prirent à leur solde des Germains qui passèrent le Rhin, d'abord au nombre d'environ quinze mille. Les terres, la façon de vivre et les richesses des Gaulois ayant eu beaucoup d'attrait pour ces hommes féroces et barbares, il en était ensuite venu davantage, et l'on en comptait à présent cent vingt mille dans la Gaule. Les Éduens et leurs clients s'étaient mesurés plus d'une fois avec eux : mais une défaite désastreuse leur avait coûté toute leur noblesse, tout leur sénat, toute leur cavalerie. Abattus par ce terrible échec, eux, à qui leur valeur et l'amitié du peuple romain donnaient auparavant un grand pouvoir dans la Gaule, ils avaient été forcés de livrer leurs principaux nobles pour otages et de jurer, au nom de la cité, qu'ils ne les réclameraient pas, qu'ils n'imploreraient

pas le secours du peuple romain et qu'ils s'obligeaient pour toujours à vivre soumis et subordonnés aux Séquaniens. Lui seul, de tous les Éduens, n'avait pu être amené, ni à prêter ce serment, ni à livrer ses enfants pour otages : c'est pour cela qu'il s'était enfui de sa cité et qu'il était allé jusqu'à Rome [1] demander des secours au sénat, parce qu'il n'était lié ni par des otages, ni par sa parole. Mais il était arrivé pis aux Séquaniens vainqueurs qu'aux Éduens vaincus, parce que le roi des Germains, Arioviste, s'étant établi chez eux, s'était d'abord attribué le tiers de leurs terres qui sont les meilleures des Gaules, et leur ordonnait maintenant d'en évacuer un autre tiers, parce qu'il venait de lui arriver vingt-quatre mille Harudes, auxquels il fallait un local et du terrain. Il arriverait qu'en peu d'années les Gaulois seraient entièrement chassés de la Gaule et que tous les Germains passeraient le Rhin : car il n'y avait pas plus de comparaison à faire entre son sol et celui de la Germanie, qu'entre la manière de vivre de leurs habitants. Au reste Arioviste, depuis sa victoire de Magetobria, exerçait son pouvoir avec insolence et barbarie, exigeant pour otages les enfants de toute la première noblesse et les livrant à toute espèce de tortures si, sur le moindre signe, tout ne se faisait pas à son gré. C'était un homme colère, présomptueux, cruel ; on ne pouvait souffrir sa domination plus longtemps. La res-

1. Divitiacus fit, dans ce voyage, connaissance avec Cicéron, qui en parle très avantageusement.

source des Gaulois, si César et le peuple romain ne venaient à leur aide, ce serait d'émigrer à l'exemple des Helvétiens, de chercher d'autres demeures, d'autres terres éloignées des Germains et, quoi qu'il pût arriver, de tenter la fortune. Si Arioviste était instruit de leur démarche, nul doute que tous les otages qu'il avait ne fussent livrés aux plus cruels supplices. La réputation de César et de son armée, sa victoire récente, le nom du peuple romain, pouvaient empêcher un plus grand nombre de Germains de passer le Rhin et mettre la Gaule à couvert de la tyrannie d'Arioviste ».

Après ce discours de Divitiacus, tous les assistants, baignés de larmes, se mirent à implorer le secours de César. Il observa que les Séquaniens ne faisaient rien de semblable, mais que, tristes et la tête baissée, ils regardaient la terre. Il en est surpris et leur en demande à eux-mêmes la raison : ils ne répondent pas et persistent dans leur morne silence. Ses questions réitérées ne pouvant en tirer la moindre parole, Divitiacus reprit : « Que le sort des Séquaniens était plus misérable et plus accablant que celui des autres, en ce qu'eux seuls n'osaient ni se plaindre, même en secret, ni implorer du secours, et que, quoique absent, le cruel Arioviste les frappait de terreur, comme s'il était présent. Car enfin les autres avaient la faculté de fuir ; mais les Séquaniens, qui l'avaient reçu chez eux et dont toutes les villes étaient en son pouvoir, étaient forcés de souffrir toutes ses barbaries ». César, ainsi mis au fait, rassure les Gaulois et promet de s'occuper de leur de-

mande. « Il avait rendu des services à Arioviste et comptait beaucoup sur son influence auprès de lui, pour faire cesser ses oppressions ». Il congédia l'assemblée avec cette assurance.

D'après ce qu'il venait d'entendre, plusieurs motifs le pressaient de penser à cette affaire et d'y prendre une part directe. D'abord il voyait, dans la dépendance et la servitude des Germains, les Éduens souvent traités par le sénat de parents et de frères: il apprenait qu'ils avaient des otages chez Arioviste et chez les Séquaniens, ce qui, dans l'état de grandeur actuelle du peuple romain, lui paraissait ignominieux pour la République et pour lui-même. Il considérait encore comme dangereux pour les Romains que les Germains prissent, par degrés, l'habitude de passer le Rhin et de venir en force dans la Gaule: il pensait que, s'ils l'avaient une fois envahie toute entière, ces hommes barbares et féroces ne manqueraient pas, à l'exemple des Cimbres et des Teutons, de passer dans notre province et de marcher de là sur l'Italie, n'y ayant surtout que le Rhône entre la Gaule romaine et les Séquaniens. C'est ce qu'il croyait devoir prévenir au plus tôt. Arioviste, d'ailleurs, était devenu d'une arrogance, d'une présomption que l'on ne pouvait plus souffrir.

Il jugea donc à propos d'envoyer vers ce prince et de l'inviter à choisir, entre les deux armées, un lieu pour une conférence: « Il avait à traiter avec lui de choses de la plus haute importance pour l'un et l'autre et pour la République ». Arioviste répondit: « Que, s'il

avait eu besoin de César, il serait allé le trouver et que, si César voulait de lui quelque chose, il devait faire le voyage : de plus il n'oserait, lui, sans une armée, aller dans la partie des Gaules occupée par César et, pour assembler une armée, il fallait beaucoup de vivres et d'argent. Au reste, il lui paraissait étonnant que, dans le canton de la Gaule qu'il avait soumis, César ou le peuple romain eût la moindre chose à voir ».

César, sur cette réponse, fit retourner vers lui ses envoyés et les chargea de lui dire : « Qu'après avoir reçu du peuple romain et de César, alors consul, le bienfait éclatant d'être traité par le sénat de roi et d'ami, telle était donc sa reconnaissance envers César et le peuple romain, qu'il trouvait gênante une entrevue à laquelle on l'invitait et qu'il ne jugeait pas à propos de discuter et de régler des objets d'un intérêt commun. Au reste, voici ce qu'on lui demandait : d'abord, qu'il ne fît point venir dans la Gaule de nouvelles bandes de Germains ; ensuite, qu'il rendît aux Éduens leurs otages, qu'il permît aux Séquaniens d'en faire autant, qu'il ne molestât plus les Éduens, et qu'il ne les attaquât ni eux, ni leurs alliés. Il s'assurerait, en agissant ainsi, la constante amitié de César et des Romains : sinon, comme le sénat avait arrêté, sous le consulat de M. Messala et de M. Pison, que quiconque serait nommé gouverneur de la Gaule, protégerait, autant que le permettrait le bien de l'État, les Éduens et les autres amis du peuple romain, César ne serait pas indifférent au mal qu'on leur ferait ».

Arioviste répliqua : « Que suivant le droit de la guerre, le vainqueur imposait les lois qu'il voulait aux vaincus ; que le peuple romain avait aussi coutume de suivre, en pareil cas, non les ordres d'autrui, mais sa propre volonté : que, s'il ne prescrivait pas aux Romains l'usage qu'ils devaient faire de leurs droits, les Romains ne devaient pas le gêner dans l'exercice des siens. Les Éduens étaient devenus ses tributaires, parce qu'ayant tenté le sort des armes, ils avaient été battus, et César lui faisait beaucoup de tort, en ce que son arrivée avait diminué ses revenus. Il ne rendrait pas les otages des Éduens : il ne les attaquerait ni eux ni leurs alliés, s'ils s'en tenaient aux conventions et payaient le tribut exactement ; sinon, la fraternité du peuple romain ne leur servirait guère. Quand à ce que lui déclarait César, qu'il ne serait pas indifférent au mal que l'on ferait aux Éduens, personne ne s'était encore mesuré avec lui que pour son malheur : ils combattraient, quand César le voudrait, et il lui ferait voir ce que pouvait la valeur invincible des Germains, exercés comme ils l'étaient, et n'étant pas entrés sous un toit depuis quatorze ans ».

En même temps que César reçut cette réponse, il lui vint des députés des Éduens et des Tréviriens ; ceux-là, pour se plaindre des ravages que commettaient chez eux les Harudes nouvellement arrivés dans la Gaule. « Les otages mêmes, donnés à Arioviste, ne pouvaient leur assurer la paix ». Les Tréviriens annonçaient : « Que les Suèves de cent bourgades, commandés par deux frères, Cimberius et Nassua, campaient sur les

bords du Rhin et tentaient de le passer ». Vivement affecté de ces nouvelles, César crut devoir se hâter; car, si ce nouvel essaim de Suèves se joignait aux anciennes troupes d'Arioviste, il serait difficile de lui tenir tête.

S'étant donc procuré des vivres en toute diligence, il se porte, à marches forcées, contre Arioviste. Le troisième jour, il apprend que celui-ci se dirige, avec toutes ses forces, sur Besançon, la plus grande ville des Séquaniens, dont il veut s'emparer, et qu'il est en marche déjà depuis trois jours. César crut devoir ne rien négliger pour le prévenir. La ville était amplement fournie de tout ce qui sert pour la guerre, et si forte par son assiette qu'elle aurait donné beaucoup de facilité pour traîner la guerre en longueur : car le lit du Doubs, tracé comme au compas, l'entoure presque en entier et l'isthme qu'il laisse, et qui n'a pas plus de six cents pieds de largeur, est couvert d'un mont très élevé, dont le fleuve baigne des deux côtés la base : un mur, qui l'enferme, en fait une forteresse et le réunit à la ville. César s'y achemine à marches forcées, de jour et de nuit, s'empare de la ville, y met garnison et s'arrête quelques jours dans les environs, à raison des vivres et des convois.

VIII. Nos soldats cependant questionnent les Gaulois et les marchands, qui leur racontent : « Que les Germains sont d'une énorme stature, d'une valeur incroyable, très aguerris et d'un aspect si farouche, qu'ils n'avaient pas seulement pu soutenir le feu de

leurs regards, dans plusieurs combats qu'ils leur avaient livrés ». Aussitôt l'armée est saisie d'une telle frayeur que toutes les têtes, tous les cœurs en sont vivement frappés. Elle saisit d'abord les tribuns des soldats, les préfets et les volontaires, qui avaient suivi César par amitié et qui connaissaient peu la guerre. Celui-ci demandait la permission de se retirer pour une raison ; celui-là, pour une autre qu'il jugeait impérieuse : plusieurs restaient par honneur et pour n'être pas soupçonnés de lâcheté : mais ils ne pouvaient ni composer leur visage, ni quelquefois retenir leurs larmes. Cachés dans leurs tentes, ils déploraient leur destinée, ou gémissaient, avec leurs amis, sur le péril commun. Dans tout le camp, on ne faisait que sceller des testaments. Ces propos, cette terreur, firent effet aussi peu à peu sur les soldats, les centurions, les officiers de cavalerie les plus aguerris. Ceux qui voulaient passer pour plus braves, « ne redoutaient pas, *disaient-ils*, les Germains ; mais ils craignaient les défilés, l'étendue des forêts qui les séparaient d'Arioviste, la difficulté du transport des vivres ». Plusieurs prévenaient même César, que lorsqu'il ordonnerait de lever le camp et de porter en avant les enseignes, la terreur empêcherait les soldats d'obéir.

César, instruit de tout, assemble le conseil, où il appelle tous les centurions[1] et leur adresse de vifs

1. Il n'y avait que trois centurions par légion, le premier des Triaires, le premier des Princes et le premier des Hastates, qui eussent le droit d'assister régulièrement au conseil.

reproches : « D'abord, sur ce qu'ils se croyaient en droit de demander où on les conduisait et d'en discuter les motifs. Arioviste, sous le consulat de César, avait avidement recherché l'amitié du peuple romain : sur quoi jugeait-on qu'il s'écarterait si imprudemment de son devoir ? Il était, lui, persuadé que, dès qu'Arioviste connaîtrait ses demandes et l'équité de ses propositions, il ne renoncerait pas à sa bienveillance ni à celle du peuple romain. Mais, si la démence et la fureur le poussaient à la guerre, qu'en avaient-ils à craindre à la fin ? Pourquoi désespéreraient-ils de leur courage et de sa prévoyance ? Déjà, du temps de nos pères, dans la bataille contre les Cimbres et les Teutons, bataille non moins glorieuse pour l'armée, que pour Marius même qui la commandait, ne s'était-on pas mesuré avec cet ennemi ? Ne venait-on pas encore d'éprouver ce qu'il était, lors du soulèvement des esclaves d'Italie, qui même avaient pour eux quelque discipline, quelques manœuvres empruntées de nous. On put juger de tous les avantages de la fermeté quand, des hommes que, sans motif, on avait quelque temps redoutés presque nus, on les défit armés et vainqueurs. Enfin, c'étaient ces mêmes hommes qu'avaient souvent combattus et presque toujours vaincus non seulement dans l'Helvétie, mais dans la Germanie même, les Helvétiens, qui n'avaient pu cependant résister à notre armée. S'il était des gens sur qui fissent impression la défaite et la déroute des Gaulois, ils pourraient apprendre, s'ils s'en informaient,

que, las de la durée de la campagne, les Éduens, désespéraient déjà d'en venir aux mains, quand Arioviste, qui s'était tenu plusieurs mois renfermé dans son camp, au milieu des marais, sans donner sur lui aucune prise, les attaqua brusquement dispersés et les vainquit plutôt par adresse et par ruse que par bravoure : manière bonne avec des barbares sans expérience, mais à laquelle ce prince n'espérait pas lui-même que les Romains se laisseraient prendre. Ceux qui rejetaient leur frayeur sur de prétendues inquiétudes relatives aux vivres et à la difficulté des chemins, étaient des présomptueux, qui avaient l'air de douter des talents de leur général, ou de lui dicter son devoir. Il s'occupait de ces objets : les Séquaniens, les Leuques, les Lingons fournissaient des blés, et déjà, dans les champs, la moisson était mûre : quant aux chemins, ils en jugeraient bientôt par eux-mêmes. Pour ce que l'on disait qu'on n'obéirait pas et que les enseignes resteraient immobiles, il n'en faisait pas le moindre cas. Il savait que si des armées avaient méconnu la voix de leur général, c'était, soit après une défaite, parce que la fortune l'avait abandonné, soit lorsqu'il y avait des preuves convaincantes de son avarice. Pour lui, sa vie entière était pure et son bonheur prouvé par la guerre des Helvétiens. En conséquence, il rapprocherait ce qu'il comptait différer de quelques jours et lèverait le camp la nuit suivante, à la quatrième veille, pour savoir au plus tôt ce qui l'emporterait chez les soldats, de l'honneur et du devoir, ou de la peur. Si

nulle autre légion ne le suivait, il n'en marcherait pas moins, suivi seulement de la dixième dont il était sûr, et qui deviendrait sa cohorte prétorienne ». C'était son corps de prédilection, celui sur la valeur duquel il comptait le plus.

Ce discours fit une révolution étonnante dans les esprits; il y produisit une ardeur, une impatience extrêmes de combattre. Et d'abord la dixième légion fit remercier le général par ses tribuns de l'excellente opinion qu'il avait d'elle, et l'assura qu'elle était toute prête à marcher. Ensuite les autres légions chargèrent leurs tribuns et leurs premiers centurions de les justifier auprès de César. « Elles n'avaient jamais eu ni incertitude ni crainte, et n'avaient jamais cru qu'il leur appartînt d'avoir une opinion sur les opérations militaires qui ne concernaient que le général ». Il reçut leurs excuses et partit, comme il l'avait dit, à la quatrième veille. Sur les renseignements pris par Divitiacus, celui des Gaulois auquel il se fiait le plus, il fit un détour de plus de quarante milles, pour que l'armée ne trouvât qu'un pays découvert. Au bout de sept jours de marche continue, ses coureurs lui apprirent qu'Arioviste était à vingt-quatre milles.

IX. Le Germain, instruit de son approche, lui envoie des ambassadeurs : « L'entrevue demandée précédemment pouvait avoir lieu : dès que César s'était rapproché, Arioviste n'y voyait plus d'inconvénient ». César ne rejeta point la proposition; il croyait déjà ce prince revenu à des idées saines, puisqu'il offrait, de lui-même,

ce qu'il avait refusé d'accorder. Il avait de si grandes obligations à César et au peuple romain, qu'on devait espérer qu'il renoncerait à son obstination quand il saurait ce qu'on voulait de lui. L'entrevue fut fixée au cinquième jour suivant. De part et d'autre cependant il allait et venait de fréquents envoyés. Arioviste demanda : « Que César n'amenât pas d'infanterie : il craignait qu'on ne lui dressât une embuscade : ils n'auraient tous deux que de la cavalerie, autrement il ne viendrait pas ». César ne voulant pas que cela fît manquer la conférence, et n'osant confier sa personne à la cavalerie gauloise, crut que le mieux était d'en prendre tous les chevaux pour monter les légionnaires de la dixième, sur laquelle il comptait le plus, afin d'avoir, au besoin, une escorte absolument dévouée. Tandis qu'on y procédait, un soldat de cette légion dit assez agréablement : « Que César tenait plus qu'il n'avait promis ; ils ne devaient être que sa cohorte prétorienne, et il en faisait des chevaliers[1] ».

Dans une vaste plaine, à distance presque égale des deux camps, était un tertre assez grand où, suivant leur convention, se rendirent Arioviste et César ; celui-ci fit arrêter à deux cents pas en arrière sa légion montée ; la cavalerie d'Arioviste se tint à pareille distance.

1. Le latin forme un jeu de mots qui ne peut se rendre en français ; il roule sur le mot *scribere*. *Scribere ad pedites*, c'était enrôler pour l'infanterie qui ne se composait que de plébéiens : *scribere ad equum*, comme dit ici le légionnaire, c'était créer *Chevalier* un simple citoyen, en le portant sur le contrôle de la cavalerie.

Il demanda que l'on s'entretînt à cheval, et que chacun eût avec soi dix cavaliers. Quand on fut en présence, César commença : « Par lui rappeller ses bienfaits et ceux du sénat, qui lui avait donné le titre de roi, le titre d'ami, et fait passer de magnifiques présents; il apprenait que peu de princes obtenaient ces distinctions que les Romains n'avaient coutume d'accorder que pour des services éminents, tandis que lui, qui n'avait ni facilités ni justes raisons pour les solliciter, il ne les avait dues qu'à la bienveillance de César et à la libéralité du sénat. Il lui apprenait encore combien étaient anciens et légitimes les motifs de l'amitié des Romains pour les Éduens, combien étaient honorables et nombreux les sénatus-consultes rendus en leur faveur. De tout temps, même avant de rechercher notre amitié, les Éduens avaient eu la prééminence dans la Gaule. L'usage du peuple romain n'était pas seulement de ne laisser rien perdre de leurs droits à ses alliés et à ses amis; il voulait les voir encore s'accroître en influence, en considération, en dignité. Qui pourrait donc souffrir qu'on leur arrachât ce qu'ils avaient apporté dans notre alliance »? César fit ensuite les mêmes demandes dont il avait chargé ses envoyés : « Qu'Arioviste ne fît la guerre ni aux Éduens, ni à leurs alliés; qu'il rendît les otages ; et, s'il ne pouvait renvoyer chez eux aucun de ses Germains, que, du moins, il ne permit plus à d'autres de passer le Rhin ».

Arioviste répondit en peu de mots : il parla beaucoup de ses vertus : « Il n'avait point passé le Rhin de

lui-même, mais sur l'invitation et les instances des Gaulois. Il avait fallu de grands avantages et de grandes espérances pour lui faire quitter son pays et ses proches. Ses domaines, dans la Gaule, il les tenait des Gaulois; ils avaient consenti à lui donner des otages; il percevait, par le droit de la guerre, les tributs que le vainqueur a coutume d'imposer aux vaincus. Il n'avait point attaqué les Gaulois; ils l'avaient attaqué : toutes les cités de la Gaule, réunies pour l'écraser, avaient campé vis-à-vis de lui; toutes leurs troupes, il les avait culbutées et vaincues dans une seule bataille. Voulaient-elles prendre leur revanche? Il était prêt à combattre. Si elles préféraient la paix? il serait injuste à elles de lui refuser un tribut payé volontairement jusqu'alors. Il avait désiré l'amitié du peuple romain, dans l'espoir qu'elle lui serait utile et honorable : si le peuple romain lui faisait perdre ses revenus et lui retirait ses sujets, il renoncerait à son amitié tout aussi volontiers qu'il l'avait demandée. S'il faisait venir beaucoup de Germains dans la Gaule, c'était pour sa propre sûreté, non pour attaquer personne : la preuve, c'est qu'il n'était venu que parce qu'on l'en avait prié; qu'il n'avait pas été l'agresseur et qu'il s'était simplement défendu. Il était dans la Gaule avant les Romains : aucune de leurs armées n'avait, jusque-là, franchi les limites de la Gaule romaine. Que lui voulait César? Pourquoi venait-il sur son territoire? Cette partie de la Gaule était sa province, comme une autre portion était la nôtre. De même qu'on ne devrait avoir pour lui nul égard, s'il se

jetait sur nos possessions, de même nous étions injustes de le troubler dans ses droits. Quant au sénatus-consulte qui avait donné le titre d'amis aux Éduens, il n'était ni assez barbare, ni assez étranger aux événements pour ignorer que les Éduens n'avaient point fourni des secours aux Romains dans la dernière guerre des Allobroges, et n'en avaient point reçu d'eux, lors de leurs querelles avec lui et les Séquaniens. Il devait soupçonner que, sous le prétexte de cette amitié, César n'avait une armée dans la Gaule que pour sa ruine. Si donc il ne quittait ce pays et n'en retirait ses troupes, il verrait en lui non plus un ami, mais un ennemi dont la mort lui vaudrait la reconnaissance d'un grand nombre des premiers et des plus illustres de Rome : ils l'en avaient fait assurer par leurs agents et mettaient, à ce prix, leur bienveillance et leur amitié. Mais si César se retirait et lui laissait la libre possession de la Gaule, il reconnaîtrait généreusement ce service et prendrait sur lui la fatigue et les dangers de toutes les guerres dont il voudrait le charger ».

César lui déduisit au long les motifs qui l'empêchaient de se désister de ses demandes : « Il n'était ni dans ses habitudes, ni dans celles du peuple romain, d'abandonner des alliés qui avaient très bien mérité d'eux, et ne jugeait pas que la Gaule appartînt à Arioviste plus qu'au peuple romain. Q. Fabius Maximus ayant battu les Arvernes et les Rutènes, le peuple romain leur avait pardonné sans les réduire en Province et sans exiger de tribut. Fallait-il avoir égard à

l'antériorité de date? Le droit des Romains à l'empire de la Gaule était le meilleur. Fallait-il s'en tenir à la décision du sénat? Il avait voulu que la Gaule vaincue conservât ses lois : la Gaule devait donc être libre.

X. Pendant ce pourparler, on annonce à César que la cavalerie d'Arioviste s'approche du tertre, caracole autour de nos gens et leur lance des pierres et des traits. César rompt la conférence, rejoint son escorte et lui défend de riposter en aucune façon ; car, quoique l'issue d'un combat entre une légion d'élite et de la cavalerie ne lui parût pas douteux, il ne voulait pas qu'après la déroute des ennemis, on pût dire qu'il avait abusé de l'entrevue pour les surprendre. La nouvelle répandue dans les rangs de l'arrogance avec laquelle Arioviste avait, dans son discours, interdit aux Romains l'entrée de la Gaule, l'attaque faite par ses cavaliers, et la rupture des conférences qui en avait résulté, inspirèrent à l'armée une ardeur, un désir encore plus vifs de combattre.

Deux jours après, Arioviste envoie vers César : « Il voulait reprendre avec lui, sur les objets en discussion, la conférence interrompue : que César fixât le jour d'une nouvelle entrevue, ou, s'il ne voulait pas y venir, qu'il envoyât un de ses lieutenants ». César ne voyait rien qui motivât une conférence, d'autant plus que les Germains n'avaient pu s'empêcher la veille de lancer des traits à nos soldats. Envoyer un de ses lieutenants, ce serait l'exposer à de grands dangers de la part de ces

hommes féroces. Il crut que le mieux était de leur dépêcher C. Valerius Procillus, fils de C. Valerius Caburus, qui avait reçu de C. Valerius Flaccus le titre de Citoyen Romain; il connaissait la loyauté de ce jeune homme, plein de courage et de douceur, qui, de plus, parlait la langue Gauloise, devenue familière à Arioviste par une longue habitude, et qu'enfin les Germains n'avaient aucune raison de maltraiter: avec lui partit M. Mettius que l'hospitalité liait avec Arioviste. Ils étaient chargés d'écouter ses propositions pour en rendre compte. Dès qu'il les vit près de lui, il leur demande à haute voix: « Pourquoi ils viennent? Si c'est pour espionner »? Ils veulent parler, il les en empêche et les fait mettre aux fers. Le même jour, il lève le camp et vient se poster au pied d'une montagne, à six milles de notre armée.

Le lendemain, il dépasse le camp de César et prend position deux milles au delà, dans l'intention de lui couper les vivres et les convois qui venaient du pays des Séquaniens et des Éduens. Ce jour et les quatre suivants, César fit sortir ses troupes et les mit en bataille en avant de son camp, afin qu'Arioviste eût l'occasion de combattre, s'il en avait le désir: mais il tint pendant tout ce temps son armée renfermée, se contentant de faire chaque jour escarmoucher sa cavalerie: c'était le genre de combat auquel les Germains étaient le mieux exercés. Ils avaient six mille cavaliers avec autant de fantassins des plus agiles et des plus braves, choisis un à un dans toute l'armée par chacun des ca-

Internat du Sacré-Coeur Amiens

valiers, dont ils faisaient la sûreté et avec qui ils combattaient. En cas de désavantage, la cavalerie se repliait sur cette infanterie, qui soutenait le choc : elle couvrait ceux qu'une blessure dangereuse renversait de cheval, et, s'il fallait avancer ou se retirer rapidement, telle était son agilité, qu'elle suivait les chevaux dans leur course, en se tenant aux crins.

Voyant qu'Arioviste ne sortait pas de son camp et ne voulant pas être privé plus longtemps de ses convois, César choisit une position avantageuse, six cents pas au delà de celle des Germains, y marche avec son armée formée sur trois lignes, et, gardant sous les armes les deux premières, il ordonne à la troisième de fortifier un camp, qui se trouvait, comme on l'a dit, à six cents pas environ des ennemis. Arioviste envoie à peu près seize mille hommes de troupes légères avec toute sa cavalerie pour nous inquiéter et pour interrompre notre travail : César, suivant ses dispositions, fait face avec deux lignes, tandis que l'autre achève les retranchements. Quand ils sont finis, il y laisse une partie des auxiliaires avec deux légions, et ramène le reste dans le grand camp.

Le lendemain il fait, suivant sa coutume, sortir ses troupes des deux camps, les met en bataille à quelque distance du premier, et offre le combat à l'ennemi. Voyant qu'il ne se présente pas même alors, il fait, vers midi, rentrer son armée. Alors enfin Arioviste fit attaquer le petit camp par une partie de ses troupes. On se battit vivement jusqu'au soir, et de part et

d'autre on eut beaucoup de blessés. Arioviste ramena ses troupes dans son camp au coucher du soleil. César ayant demandé aux prisonniers pourquoi leur roi n'acceptait pas la bataille ? Il apprit « Que, dans les mœurs des Germains, il fallait que les matrones décidassent, d'après les sorts et les présages, s'il était à propos ou non de livrer bataille : or, elles disaient : Que les Germains ne pouvaient être vainqueurs s'ils combattaient avant la nouvelle lune ».

XI. Le lendemain, laissant dans les deux camps la garde qu'il jugea suffisante, César mit tous ses auxiliaires en bataille, à la vue de l'ennemi, en avant du petit camp ; la disproportion de nombre entre ses légionnaires et les Germains, l'engageait à faire parade de ses troupes. Il marche lui-même au camp des ennemis, avec son armée en trois divisions. Forcés enfin alors à sortir de leur camp, tous, Harudes, Marcomans, Suèves, Tribocces, Vangions, Némètes, Sédusiens, ils se rangent par nations à d'égales distances et, pour s'ôter tout espoir de fuir, ils s'entourent entièrement par derrière de leurs voitures : sur les chariots sont placées leurs femmes, qui, échevelées et tout en pleurs, conjurent les guerriers marchant au combat de ne pas les livrer pour esclaves aux Romains. César donne une légion à son questeur et met à la tête de chacune des autres un lieutenant, pour être témoin de la bravoure individuelle : lui-même il engage le combat avec son aile droite, ayant observé que la gauche de l'ennemi était son côté faible.

Au signal qui se donne, nos troupes fondent si vivement sur les Germains, et ceux-ci s'avancent si brusquement et si rapidement qu'on n'a pas le temps de lancer le javelot : on l'abandonne donc et l'on se bat de près avec l'épée. Mais les Germains s'étant promptement formés en phalange, suivant leur coutume, opposent leurs boucliers aux épées. On vit plusieurs de nos soldats s'élancer sur cette masse, saisir les boucliers, les arracher aux ennemis, ou les blesser par-dessus. Tandis que l'on rompait et que l'on mettait en fuite la gauche d'Arioviste, sa droite nous pressait vivement à raison de son nombre. Le jeune Crassus, qui commandait la cavalerie, s'en aperçut et se trouvant plus libre que les officiers engagés dans la mêlée, il envoya la troisième division au secours de celle qui était malmenée.

Alors le combat se rétablit. Toute l'armée ennemie tourna le dos et s'enfuit, sans s'arrêter, jusqu'au Rhin, éloigné d'environ cinquante milles. Quelques hommes, se fiant à leur vigueur, se hasardèrent à le passer à la nage, ou durent leur salut à des bateaux qu'ils rencontrèrent : de ce nombre fut Arioviste ; il se sauva dans une nacelle qui se trouvait attachée au rivage. Notre cavalerie tomba sur le reste et l'extermina. Arioviste avait deux femmes, l'une Suève de nation, venue de la Germanie avec lui ; l'autre Noricienne, qu'il avait épousée dans la Gaule, où le roi Vocion, son frère, la lui avait envoyée : toutes deux périrent dans la déroute avec une de ses filles ; une autre fille y fut prise.

C. Valerius Procillus que, dans leur fuite, ses gardes

entraînaient chargé de trois chaînes, fut rencontré par César lui-même, qui poursuivait la cavalerie ennemie, et à qui cela ne fit pas moins de plaisir que la victoire : car il retrouvait l'homme le plus estimable de toute la Province, son commensal, son hôte, qu'il arrachait des mains des ennemis; et la fortune, en le lui rendant, lui permettait de jouir pleinement d'un aussi grand succès. Procillus disait « Que trois fois on avait jeté les sorts pour savoir s'il serait brûlé sur l'heure ou si son supplice serait différé : c'était aux sorts qu'il devait son salut ». On trouva et on ramena de même M. Mettius.

La nouvelle du combat s'étant répandue au delà du Rhin, les Suèves, qui étaient sur ses bords, songèrent à retourner chez eux; les Ubiens, qui demeurent près de ce fleuve, poursuivirent leurs bandes consternées et leur tuèrent beaucoup de monde.

César ayant, dans une campagne, terminé deux guerres si importantes, mit son armée en quartiers d'hiver, chez les Séquaniens, un peu plus tôt que la saison ne l'exigeait, et, la laissant sous les ordres de Labiénus, il partit pour aller tenir les assemblées dans la Gaule cisalpine.

SOMMAIRE DU LIVRE II

I. Coalition des Belges. César marche contre eux. — II. Les Rémois se soumettent. Origine des Belges ; leurs forces. César prend position sur l'Aisne. — III. Marche des Belges. Ils campent vis-à-vis de César. Projet des Belges contre un cantonnement romain ; il échoue. Ils veulent se retirer et sont mis en déroute. — IV. Soumission des Suessions, des Bellovaques et des Ambiens. — V. Mœurs des Nerviens. César marche contre eux. Ruse des Nerviens. Ils attaquent César. — VI. Bataille. Succès à l'aile gauche et au centre des Romains. Position critique de la droite. César se jette dans la mêlée. Défaite des Nerviens. Ils se soumettent. — VII. César marche contre les Aduatiques. Leur origine. Siège de leur ville. Ils se rendent, puis cherchent en vain à s'évader. Ils sont vendus comme esclaves. — VIII. Expédition de P. Crassus dans l'Armorique. César va en Italie.

LIVRE II

I. Tandis que César passait, comme on l'a dit, l'hiver dans la Gaule cisalpine, des bruits réitérés se répandirent, et Labiénus lui confirma par ses dépêches, que tous les peuples belges (on a vu qu'ils occupaient une des trois parties de la Gaule), se liguaient contre le peuple romain, et se donnaient mutuellement des otages. Les motifs de cette coalition étaient, d'abord la crainte qu'après avoir soumis le reste de la Gaule, notre armée ne se portât chez eux : de plus, les sollicitations de beaucoup de Gaulois, les uns qui, ayant impatiemment souffert le séjour des Germains dans la Gaule, y voyaient de même, avec peine, les Romains hiverner et prendre pied ; les autres qui, par inconstance et par légèreté, désiraient un nouvel ordre de choses ; d'autres aussi qui voyaient, sous notre empire, moins de jour à s'emparer du gouvernement, qui, jusqu'alors, avait été d'ordinaire aux mains des plus puissants et des hommes assez riches pour avoir des troupes à leur solde.

Ces avis et ces lettres déterminèrent César à lever dans la Gaule cisalpine deux nouvelles légions qu'il fit, au commencement de l'été[1], passer dans la Gaule transalpine, sous les ordres de Q. Pédius, son lieutenant. Il se rendit lui-même à l'armée, dès que le fourrage devint abondant, et chargea les Sénonais et les autres peuples limitrophes de la Belgique de s'informer et de l'instruire de ce qui s'y passait. Ils s'accordèrent tous à lui mander qu'on levait des troupes et qu'elles s'assemblaient sur un point. Alors il ne balança plus et résolut d'y marcher (dans douze jours). S'étant pourvu de vivres, il leve le camp et, dans quinze jours environ, il arrive sur la frontière de la Belgique.

II. Sa marche ayant été subite et plus rapide qu'on ne l'eût pu croire, les Rémois, qui sont le peuple belge le plus voisin de la Gaule, députent Iccius et Antébrogius, les premiers de la cité, pour lui dire : « Qu'ils se rangeaient, corps et biens, sous la puissance et la domination des Romains. Ils ne s'étaient point entendus avec les autres Belges, et ne s'étaient nullement ligués contre les Romains: ils étaient prêts à donner des otages, à exécuter ses ordres, à lui ouvrir leurs villes, et à lui fournir du blé ou toute autre chose. Le reste des Belges était en armes : les Germains d'en deçà du Rhin s'étaient joints à eux : et telle était l'effervescence générale, qu'ils n'avaient pu même obte-

1. L'année des Romains n'avait que deux saisons : l'une était l'hiver et l'autre l'été, qui commençait pour eux, dès qu'on pouvait *commodément* se mettre en campagne.

nir des Suessions, leurs frères, leurs parents, avec lesquels ils étaient en communauté de droits et de lois, de gouvernement et de magistrats, de ne point s'unir aux autres peuples belges ».

César les questionna sur les cités qui avaient pris les armes, sur leur importance et leurs forces; il apprit: « Que la plupart des Belges descendaient des Germains[1] qui, à une époque reculée, passèrent le Rhin, chassèrent les Gaulois, anciens habitants du pays, et s'y fixèrent, à cause de sa fertilité. Eux seuls avaient, sous la génération précédente, défendu l'entrée de leur territoire contre les Cimbres et les Teutons, fléaux de la Gaule. Le souvenir de ces exploits leur inspirait une haute opinion de leur valeur et de leur habileté dans l'art militaire. Les Rémois ajoutaient qu'ils étaient bien informés du nombre des combattants, leurs liaisons de voisinage et de parenté les ayant mis à portée de connaître le contingent que, dans l'assemblée générale des Belges, chaque cité s'était engagée à fournir.

1. Ceci ne paraît pas exact, à moins qu'on ne veuille dire que les prétendus Germains n'étaient originairement que des Gaulois passés très anciennement en Germanie et revenus au berceau de leurs ancêtres, dont ils avaient conservé la langue. En effet les noms de *Morins* et d'*Armoricains*, ont la même origine : *Mor* signifie *mer* en Celtique, ceux de *Samarobriva*, de *Nemetocenna*, de *Noviodunum*, de *Durocortorum*, villes des Ambiens, des Atrébates, des Suessions, des Rémois, sont de même évidemment gaulois : Trèves parlait encore le Celte au quatrième siècle. On peut donc avec vraisemblance resserrer, à l'époque de César, les vrais Germains entre les Tréviriens, les Médiomatrices, les Rémois, les Nerviens, les Ménapiens et le Rhin.

« Les Bellovaques étaient les premiers pour l'influence, la population et la bravoure: ils pouvaient mettre sur pied cent mille hommes; ils en promettaient soixante mille d'élite, et demandaient le commandement général. Les Suessions, leurs voisins, possédaient un territoire vaste et très fertile. Presque de nos jours ils avaient eu pour roi Divitiacus, le plus puissant prince de toute la Gaule, dont l'empire s'étendait sur une grande partie de ces contrées et jusque dans la Bretagne. Leur roi actuel était Galba, à qui sa prudence et son équité avaient fait unanimement déférer la direction absolue de la guerre : ils avaient douze villes, et promettaient cinquante mille hommes. Les plus farouches des Belges, les Nerviens, dont le pays est très éloigné, devaient en fournir autant; les Atrébates, quinze mille ; les Ambiens, dix mille ; les Morins, vingt-cinq mille ; les Ménapiens, neuf mille ; les Calètes, dix mille ; les Vélocasses et les Véromanduens, autant ; les Aduatiques, vingt-neuf mille : on estimait à quarante mille hommes le contingent des Condruses, des Éburons, des Céresès et des Pémans, compris en général sous le nom de Germains ».

César rassure les Rémois, leur parle avec bienveillance, ordonne que le sénat entier vienne le trouver et qu'on lui amène, pour otages, les enfants des premiers de la ville : tout cela fut ponctuellement exécuté. Il stimule ensuite vivement le zèle de l'éduen Divitiacus et lui montre « Combien il importe à la République et à la sûreté commune de diviser les forces de l'ennemi,

pour n'avoir pas tout à la fois en tête une pareille multitude : c'est ce qu'on évitera, si les Éduens envoient des troupes ravager le pays des Bellovaques ». Il congédie Divitiacus avec ces instructions. Bientôt apprenant par les Rémois et par les gens qu'il avait envoyés à la découverte, que toutes les forces des Belges marchent à lui réunies et qu'elles ne sont déjà pas éloignées, il se hâte de passer avec son armée l'Aisne, où finit le pays des Rémois, et campe sur ses bords, un de ses flancs appuyé à la rivière : position qui, couvrant ses derrières, assurerait la marche des vivres qu'il tirerait du pays rémois et d'autres cités. Sur l'Aisne était un pont où il plaça un détachement ; il posta sur un autre point le lieutenant L. Titurius Sabinus avec six cohortes, et fit fortifier le camp d'un rempart haut de douze pieds et d'un fossé large de dix-huit.

III. A huit milles du camp était une ville rémoise, nommée Bibrax. Les Belges, chemin faisant, lui livrèrent un violent assaut, qu'elle eut peine à soutenir. L'attaque des places est la même chez les Belges et chez les Gaulois. Toute l'armée se répand autour de la ville et, quand les pierres qu'on y fait pleuvoir de toutes parts ont dégarni le rempart, on forme la tortue, on s'approche des portes et l'on sape le mur. Cela fut alors facile aux Belges ; car tel était le nombre de ceux qui lançaient des pierres et des traits que personne ne pouvait rester sur le rempart. La nuit ayant suspendu l'attaque, Iccius, qui commandait dans la ville, homme des plus nobles et des plus en crédit chez les Rémois

et l'un des deux qu'ils avaient députés pour demander la paix à César, lui envoie dire que, s'il ne reçoit du secours, il ne peut tenir plus longtemps.

César fait partir, au milieu de la nuit, les Numides, les archers crétois et les frondeurs baléares, guidés par les exprès d'Iccius. Leur arrivée rendit le courage aux Rémois avec l'espoir de se défendre, et les ennemis, par la même raison, perdirent celui de prendre la ville. S'étant donc arrêtés quelque temps dans les environs pour dévaster les terres des Rémois et brûler tous les bourgs et toutes les habitations à leur portée, ils marchèrent avec toutes leurs forces vers le camp de César et campèrent à moins de deux milles de lui, sur un front de plus de huit milles, à en juger par la fumée et les feux.

Attendu leur nombre et leur haute réputation de bravoure, César résolut de ne pas d'abord en venir aux mains : chaque jour cependant, par des combats de cavalerie, il éprouvait et la valeur des Belges et celle de ses troupes. Quand il vit qu'elles ne le cédaient en rien aux ennemis, il choisit, en avant de son camp, un lieu propre à se mettre en bataille. La position était avantageuse, en ce que le terrain, où nous campions, et qui dominait un peu la plaine, avait, de largeur, l'espace que pouvait occuper notre armée en ligne : les deux côtés étaient en pente et le front, légèrement bombé, s'abaissait insensiblement jusqu'à la plaine. Sur les deux flancs de la colline, on tira un fossé d'environ quatre cents pas de long, aux extrémités duquel

on éleva des redoutes où l'on plaça des machines, afin que, dans le combat, l'ennemi ne pût nous tourner, ce que son grand nombre lui eût rendu facile. Laissant ensuite dans le camp les deux légions de nouvelle levée, pour servir au besoin de réserve, César mit les six autres en bataille en avant de son camp. L'ennemi sortit du sien et forma pareillement sa ligne.

Entre les deux armées était un petit marais : l'ennemi attendait que nous le passions; de notre côté nous étions sous les armes, prêts à l'attaquer au sortir de ce mauvais pas, s'il s'y hasardait le premier. La cavalerie se battait cependant entre les deux armées ; et la nôtre ayant eu l'avantage, comme ni de part ni d'autre on n'essayait de franchir le marais, César fit rentrer les légions.

Les Belges aussitôt se portèrent vers l'Aisne, qui, comme on l'a dit, coulait derrière notre camp, et tâchèrent de faire passer une partie de leurs troupes à des gués qu'ils trouvèrent, dans l'intention d'enlever, s'il se pouvait, le poste du lieutenant Q. Titurius et de couper le pont, ou du moins de ravager le pays rémois, qui nous était fort utile en nous fournissant des vivres. César, averti par Titurius, fait défiler sur le pont toute sa cavalerie, les Numides armés à la légère, les frondeurs, les archers, et marche aux ennemis. Le choc fut vif. On les attaqua dans l'eau qui gênait leurs mouvements, et l'on en fit un grand carnage. Une grêle de traits repoussa les derniers qui s'avançaient intrépidement par-dessus les cadavres. Ceux qui avaient passé

furent enveloppés par la cavalerie et massacrés

Déçus dans leur espoir d'emporter Bibrax et de passer la rivière, voyant que nous ne quittions pas notre excellente position pour leur livrer bataille et commençant à manquer de vivres, les Belges tinrent conseil et décidèrent que le mieux était de retourner chacun dans ses foyers, sauf à se rassembler de toutes parts pour défendre les premiers dont le pays serait envahi par les Romains, afin de combattre ainsi chez soi plutôt que dans une terre étrangère, où l'on n'avait pas ses greniers à portée. Ce qui concourut encore à leur faire prendre ce parti, ce fut qu'on apprit que Divitiacus et les Éduens s'approchaient du pays des Bellovaques : on ne put obtenir de ceux-ci qu'ils perdissent un instant pour aller au secours de leur cité.

La chose résolue, les Belges partirent à la seconde veille, avec grand bruit et grand tumulte, sans ordre, sans commandement fixe, chacun voulant gagner les devants et se hâtant d'arriver chez lui, en sorte que le départ avait l'air d'une fuite. César en fut instruit sur-le-champ par ses espions ; mais craignant quelque piège, parce qu'il ne connaissait pas encore les motifs de cette retraite, il ne fit sortir ni cavalerie ni infanterie. Au point du jour, ses coureurs lui ayant confirmé le fait, il fit partir, avec toute sa cavalerie, Q. Pédius et L. Arunculéius Cotta, ses lieutenants, pour retarder la marche de l'arrière-garde, et les fit suivre par le lieutenant T. Labiénus avec trois légions. Elles tombèrent sur les derniers corps, les poursuivirent plu-

sieurs milles et tuèrent beaucoup de fuyards. Les troupes, qu'elles atteignirent d'abord, avaient fait face et soutenu vaillamment notre choc : mais les premiers partis, qui se croyaient à l'abri du péril et que ne retenaient ni la voix de leurs chefs, ni la nécessité, rompirent leurs rangs et cherchèrent tous leur salut dans la fuite ; en sorte que, sans courir le moindre danger, nos soldats en égorgèrent autant que le permit la durée du jour. Au coucher du soleil, ils abandonnèrent la poursuite, et revinrent au camp comme ils en avaient l'ordre.

IV. Le lendemain, avant que l'ennemi fût remis de sa terreur et de sa fuite, César conduisit l'armée dans le pays des Suessions, limitrophe des Rémois, et, faisant une grande journée, vint à Noviodunum. Il tenta d'enlever la ville d'emblée, parce qu'on la disait sans troupes, et, quoiqu'elle en eût fort peu, il ne réussit pas, à cause de la hauteur des murs et de la largeur du fossé. Il se retrancha donc et fit avancer des mantelets et rassembler tout ce qu'il faut pour un siège. Cependant, la nuit suivante, tous les fuyards Suessions se jetèrent dans la ville. Les mantelets s'approchaient rapidement du rempart, on avait élevé une terrasse et construit des tours, quand les Gaulois, étonnés de la grandeur de ces ouvrages, dont ils n'avaient pas même entendu parler, et de la célérité de l'exécution, députèrent à César pour se rendre. Il leur fit grâce, à la prière des Rémois, après s'être fait livrer toutes les armes de la ville et donner pour otages les principaux

citoyens, et même les deux fils du roi Galba. De là il conduisit l'armée dans le pays des Bellovaques.

Ils s'étaient enfermés, avec tout ce qu'ils avaient, dans la ville de Bratuspantium, à cinq milles environ de laquelle César rencontra tous les vieillards qui en étaient sortis et qui se mirent à lui tendre les mains, en disant dans leur langue : « Qu'ils se soumettaient et qu'ils ne prétendaient pas résister au peuple romain ». Et, quand il fut campé sous les murs, les femmes et les enfants, tendant aussi les mains du haut des remparts, lui demandaient la paix à leur manière.

Divitiacus intercéda pour eux : ayant aussitôt après la retraite des Belges, licencié les Éduens, il était revenu près de César. « De tout temps, *dit-il*, les Bellovaques avaient été les alliés et les amis des Éduens : ils ne s'en étaient détachés et n'avaient fait la guerre au peuple romain qu'à l'instigation de leurs chefs, qui disaient *que César avait réduit les Éduens en esclavage et les accablait d'outrages et d'indignités*. Les auteurs de cette intrigue, voyant les maux qu'ils avaient attirés sur la cité, s'étaient enfuis en Bretagne. Ce n'était pas les Bellovaques seuls, c'était aussi les Éduens qui invoquaient pour eux la clémence et l'humanité de César. Il augmenterait ainsi l'influence des Éduens dans toute la Belgique, où, de tout temps, ils avaient, en cas de guerre, trouvé des secours et des ressources ». César dit qu'à la considération de Divitiacus et des Éduens, il agréait la soumission des Bellovaques et leur faisait grâce. Mais, vu l'étendue de la cité qui, par sa popula-

tion et sa puissance, tenait le premier rang parmi les Belges, il exigea six cents otages qui lui furent livrés avec toutes les armes de la ville. Il passa de là chez les Ambiens, qui se rendirent aussitôt corps et biens.

V. Ils touchaient aux Nerviens et répondirent aux questions que fit César sur le caractère et les mœurs de ces peuples : « Que les marchands n'étaient point reçus chez eux : qu'ils n'y laissaient entrer ni vin, ni rien de ce qui flatte la sensualité, parce qu'ils croyaient que cela pouvait énerver et amollir le courage. Ils étaient féroces et très braves. Ils s'emportaient en invectives contre les autres Belges, qui, dégénérant de l'énergie de leurs ancêtres, s'étaient rendus à César. Ils déclaraient qu'ils ne lui enverraient point de députés et qu'ils n'accepteraient la paix à aucunes conditions ».

Après trois jours de marche à travers leur pays, César apprit par des prisonniers, qu'il n'était pas à plus de dix milles de la Sambre au delà de laquelle les Nerviens s'étaient postés pour l'attendre, avec les Véromanduens et les Atrébates leurs voisins, qu'ils avaient déterminés à courir avec eux les chances de la guerre. Ils attendaient aussi les Aduatiques, qui étaient en marche pour se joindre à eux ; et ils avaient réuni, dans un endroit que des marais rendaient inaccessible à une armée, leurs femmes et ceux que l'âge rendait inutiles un jour de bataille. Instruit de ces faits, César envoie en avant des éclaireurs et des centurions pour tracer un campement convenable.

Comme il avait à sa suite les otages belges et beaucoup d'autres Gaulois, plusieurs d'entre eux, comme on le sut ensuite des prisonniers, ayant les jours précédents, observé l'ordre de marche ordinaire de l'armée, passèrent de nuit chez les Nerviens et leur apprirent . « Que les légions étaient séparées par beaucoup de bagages et que, la première devant arriver au campement longtemps avant les autres, ce ne serait rien que de l'attaquer, ayant encore le sac sur le dos[1]. De sa déroute et du pillage des bagages, il résulterait que les autres n'oseraient tenir ferme ». Ce qui venait à l'appui de ce conseil, c'est que les Nerviens n'ayant pas anciennement de cavalerie, (à présent même ils ne s'en occupent guère, et l'infanterie fait toute leur force), pour arrêter plus aisément la cavalerie de leurs voisins qui auraient voulu les piller, ils entaillaient et courbaient en espalier de jeunes arbres, puis entrelaçant de ronces et d'épines leurs rameaux nombreux, ils se faisaient de ces haies une fortification et comme un mur impénétrable, même à la vue. Comme cela embarrassait notre marche, les Nerviens ne crurent pas devoir mépriser l'avis.

La position choisie pour notre camp était une colline qui, depuis la crête, s'abaissait par une pente égale jusqu'à la Sambre : en face, à deux cents pas environ

1. Nous avons traduit *sub sarcinis*, par *le sac sur le dos*, qui est l'expression française la plus analogue au texte latin : dans le fait, les Romains ne portaient point de sac, mais une fourche entre les doigts de laquelle était attaché leur menu bagage.

de l'autre côté du fleuve, s'élevait une colline inclinée de même, nue dans le bas, mais si fourrée au sommet qu'il était difficile d'y découvrir quelque chose. C'était là que les ennemis se tenaient cachés. On voyait quelques postes de cavalerie au pied, le long de la rivière, qui pouvait avoir trois pieds d'eau. César avait en avant sa cavalerie, qu'il suivait avec toutes ses troupes; mais elles n'étaient pas disposées dans l'ordre dont les Belges avaient fait part aux Nerviens : car, suivant sa coutume en approchant de l'ennemi, il avait avec lui six légions prêtes à combattre : venaient ensuite tous les bagages de l'armée, escortés par les deux nouvelles légions, qui formaient l'arrière-garde.

Notre cavalerie, ayant passé la Sambre avec les frondeurs et les archers, attaqua celle des ennemis. Tantôt celle-ci se repliait dans le bois sur les siens, tantôt elle en sortait pour charger à son tour la nôtre, qui, si l'ennemi cédait, n'osait le pousser au delà du terrain découvert et connu. Cependant les six légions de la tête, s'étant partagé l'ouvrage, commencèrent à retrancher le camp. A peine les Barbares, cachés dans le bois où ils s'étaient formés en bataille, aperçurent-ils nos premiers bagages, (moment convenu entre eux pour attaquer), que, s'animant l'un l'autre, ils s'élancent brusquement avec toutes leurs forces, fondent sur notre cavalerie, la culbutent sans peine et se précipitent vers le fleuve avec une si incroyable rapidité que, presque au même instant, nous les vîmes au bord du

bois, dans le fleuve et déjà sur nos bras. Montant la colline avec la même vitesse, ils se portent sur le camp et sur les travailleurs.

VI. César avait tout à faire à la fois : il fallait élever le drapeau qui donnait le signal de courir aux armes, faire sonner le rappel du travail, rallier ce qui s'était un peu écarté pour couper du bois, ranger l'armée en bataille, encourager les soldats, donner *le mot;* choses dont il omit une grande partie, vu la brièveté du temps, l'approche et l'attaque des ennemis. Deux ressources dans cet embarras, c'étaient d'abord l'expérience et l'habileté du soldat, qui, formé par les affaires précédentes, savait se prescrire à lui-même ce qu'il devait faire, aussi bien que si on le lui avait commandé; c'était ensuite la défense faite par César à ses lieutenants de quitter chacun sa légion et l'ouvrage, avant que le camp fût retranché. Or, attendu l'impétuosité et la proximité des Barbares, chaque lieutenant, sans demander les ordres du général, faisait, de lui-même, ses dispositions pour le mieux.

Ayant pourvu au plus nécessaire, César court encourager ses troupes, comme le hasard les lui présente. Rencontrant la dixième légion, il l'exhorte, pour toute harangue, « à se rappeler son ancienne valeur, à ne point s'étonner et à soutenir vaillamment le choc des ennemis » : et, ceux-ci n'étant plus qu'à portée du javelot, il donne le signal du combat. Arrivé sur un autre point, pour dire quelques mots aux troupes, il les trouva déjà aux mains. L'ennemi fut si empressé de combat-

tre et nous laissa si peu de temps, que l'on n'eut pas celui de se parer de ses marques d'honneur [1], ni même de lacer les casques et d'ôter l'enveloppe des boucliers. L'endroit où chacun se trouva par hasard en abandonnant le travail, la première enseigne qu'il vit, ce fut là qu'il se rallia, afin de ne pas perdre, en cherchant son rang, le moment de combattre.

L'armée était disposée bien plus d'après l'urgence des circonstances, la pente du terrain et la localité, que d'après les règles de la tactique. Comme les légions faisaient face à l'ennemi sur différents points, l'une ici, l'autre là, et sans se voir, étant séparées par les haies épaisses dont on a parlé, il était impossible et de bien placer des réserves, et de prendre partout les mesures nécessaires, et que l'ensemble fût dirigé par un seul. Aussi dans un désordre si grand, les succès furent-ils variés.

Les Atrébates avaient en tête notre gauche, formée de la neuvième et de la dixième légions. Mais épuisés de leur course, hors d'haleine, en butte à nos javelots qui les plongeaient, ils furent bientôt couverts de blessures et rejetés dans le fleuve. Ils voulurent le repasser; nos soldats les suivirent l'épée à la main et, dans la confusion, leur tuèrent beaucoup de monde. Ils n'hé-

1. Ce que César appelle *insignia*, que nous rendons par marques d'honneur, étaient-ce les pennes qui s'élevaient au-dessus du casque du légionnaire et qu'il portait en route dans un fourreau? ou plutôt n'étaient-ce pas les colliers, les bracelets ou autres dons militaires, prix de la bravoure, dont, sans doute, le soldat ne manquait pas de se parer pour le combat.

sitèrent pas à franchir eux-mêmes la Sambre, et s'engagèrent dans une mauvaise position ; l'ennemi revenant alors sur ses pas voulut faire face, rengagea le combat et fut encore mis en fuite. D'un autre côté, la onzième et la huitième ayant culbuté les Véromanduens, qui les attaquaient, avaient transporté le combat de la hauteur sur la rive même du fleuve.

Mais le front et la gauche du camp étant presque entièrement dégarnis, tous les Nerviens, commandés par Boduognat, généralissime de l'armée, se portent dans l'ordre le plus serré sur notre droite, où étaient la douzième légion et non loin d'elle la septième : les uns nous prennent en flanc, tandis que les autres gagnent le point le plus élevé du camp. Cependant nos troupes légères et notre cavalerie, que l'ennemi avait, comme on l'a vu, culbutées de son premier choc, le retrouvant en face à leur rentrée au camp, s'enfuyaient d'un autre côté. Les valets ayant vu, du haut de la colline, deux légions victorieuses passer la rivière, étaient sortis par la porte Décumane pour piller : mais, regardant en arrière et apercevant l'ennemi dans le camp, ils prenaient précipitamment la fuite. On entendait en même temps le tumulte et les cris des charretiers du bagage que la terreur faisait courir çà et là. Au milieu de cette confusion (voyant le camp plein d'ennemis, les légions pressées vivement et presque cernées, les valets, la cavalerie, les frondeurs, les Numides, fuyant en tous sens à la débandade), les escadrons tréviriens, qui ont dans la Gaule une haute réputation de bravoure et que

leur cité avait envoyés comme auxiliaires à César, crurent l'affaire désespérée et reprirent le chemin de leur pays, où ils annoncèrent que les Romains avaient été complètement battus et que l'ennemi s'était emparé de leur camp et de leurs bagages.

Après sa courte harangue à la dixième légion, César avait passé à l'aile droite : il y trouva les siens vivement pressés par l'ennemi. Les légionnaires de la douzième, serrés autour de leurs enseignes réunies, se nuisaient à eux-mêmes dans le combat. La quatrième cohorte avait perdu son enseigne, son porte-enseigne et tous ses centurions : presque tous ceux des autres cohortes étaient mort ou blessés et le brave primipile, P. Sextus Baculus, percé de plusieurs coups dangereux, ne pouvait déjà plus se soutenir. Le reste se ralentissait : plusieurs soldats, abandonnés par les derniers des files, se retiraient de même et se dérobaient aux coups. L'ennemi cependant ne se relâchait point : il montait de front, il s'acharnait sur les flancs ; le moment était critique et l'on n'avait pas de réserve qu'on pût faire marcher. César, qui était venu sans bouclier, saisit celui d'un soldat des derniers rangs, s'avance au premier, appelle les centurions par leur nom, encourage les soldats et ordonne de charger et de se déployer pour qu'on puisse manier plus aisément l'épée. Son arrivée rend l'espoir au soldat et ranime son courage. Chacun, sous les yeux de son général, veut, jusqu'à la dernière extrémité, faire son devoir, et l'impétuosité de l'ennemi fut un peu ralentie. Comme il pressait également la sep-

tième, qui était près de là, César fit dire aux tribuns d'opérer peu à peu la jonction des légions, de manière à présenter deux fronts : le mouvement fut exécuté et, les deux corps s'appuyant ainsi, comme on ne craignit plus d'être pris à dos, la résistance devint plus vive et l'on se battit plus hardiment.

Cependant, sur la nouvelle du combat, les deux légions d'arrière-garde, qui escortaient le bagage, accouraient à toutes jambes et se montrèrent sur la crête de la colline ; et Labiénus, qui s'était emparé du camp ennemi, voyant de cette hauteur ce qui se passait dans le nôtre, fit marcher à notre secours la dixième légion, qui, apprenant des valets et des cavaliers qu fuyaient, sur quel point on se battait et le danger que couraient le camp, les légions et le général, fit toute la diligence possible. Son arrivée changea tellement l'état des choses, que même ceux des soldats qui gisaient couverts de blessures se soulevaient sur leurs boucliers pour prendre encore part à l'action ; que les valets, voyant la terreur de l'ennemi, osaient se jeter sans armes sur les hommes armés et que la cavalerie, pour effacer par sa bravoure la honte de sa fuite, se battait partout à l'envi des légionnaires.

Mais, dans cette extrémité même, les ennemis montrèrent tant de courage, que, là où tombaient les guerriers du premier rang, ceux du second les remplaçaient, montés sur leurs cadavres; ceux-ci périssant encore et les corps morts s'amoncelant, ce qui restait nous lançait ses traits, comme d'un tertre, et nous renvoyait nos

javelots : en sorte que l'on put juger que ce n'était point par une folle présomption que des gens si braves avaient osé passer une très large rivière, franchir ses rives très élevées et gravir une pente très rapide, choses très difficiles qu'avait rendu faciles la grandeur de leur courage.

A la nouvelle de ce combat, où furent presque détruits le peuple et même le nom des Nerviens, les vieillards, qui, comme on l'a dit, avaient, ainsi que les femmes et les enfants, été mis à couvert derrière des lacs et des marais, persuadés que rien ne pourrait arrêter les vainqueurs, ni leur dérober les vaincus, envoyèrent, du consentement de tout ce qui restait, des députés à César pour se soumettre. Ils lui dirent, pour lui donner une idée de leur désastre, « Qu'il ne leur restait que trois sénateurs de six cents, et cinq cents hommes à peine de soixante mille en état de porter les armes[1] ». César, voulant montrer sa compassion pour ces malheureux suppliants, en prit le plus grand soin et leur laissa leurs terres et leurs villes, ordonnant aux peuples voisins de s'abstenir, eux et les leurs, de tout pillage et de toute violence à leur égard.

VII. Les Aduatiques, qui, comme on l'a dit, marchaient avec toutes leurs forces au secours des Nerviens,

1. Ou les Nerviens exagéraient leur perte pour exciter plus de compassion, ce qui est assez probable, ou César l'a exagérée au delà de toute mesure. En effet on verra les Nerviens au cinquième livre mettre une forte armée sur pied.

apprenant leur défaite, retournèrent chez eux et, désertant leurs villes et leurs forts, transportèrent tous leurs effets dans une seule place, très forte d'assiette; car les rochers prodigieux et les précipices qui l'entouraient ne laissaient d'accès que par une avenue en pente douce, large de deux cents pieds au plus, et défendue par un double mur très élevé, sur lequel on avait placé des quartiers de roche énormes et des poutres très pointues. Ce peuple descendait des Cimbres et des Teutons, qui, marchant sur notre Province et sur l'Italie, avaient déposé en deçà du Rhin les bagages qu'ils ne pouvaient emmener ou porter avec eux, et les avaient laissés sous la garde d'un corps de six mille hommes. Ceux-ci, tantôt agresseurs et tantôt attaqués, furent longtemps harcelés par les peuples voisins : ils firent enfin la paix et, de l'aveu général, s'établirent dans ce pays.

A l'arrivée de notre armée, ils firent de fréquentes sorties et livrèrent de petits combats : mais on les resserra dans leur ville par une ligne de circonvallation de douze pieds de haut, de quinze milles de circuit et garnie de nombreuses redoutes. Quand, après que l'on eut poussé des mantelets et élevé une terrasse, ils virent construire une tour dans l'éloignement, ils en plaisantaient d'abord et demandaient avec dérision du haut de leurs remparts : « A quoi bon bâtir au loin une si grande machine? Par quelles mains, par quelles forces comptait-on faire approcher de la ville une tour si pesante? surtout avec des hommes de si mince stature ». Car

leur taille avantageuse fait, en général, mépriser aux Gaulois la petitesse de la nôtre.

Mais quand ils virent la tour se mouvoir et s'avancer vers la ville, frappés de ce spectacle étrange et nouveau, ils envoyèrent demander la paix à César par des députés qui lui dirent : « Qu'ils ne doutaient pas que les Romains dans la guerre ne fussent assistés par les Dieux, puisque, pour combattre de près, ils pouvaient faire mouvoir si rapidement d'aussi hautes machines. Ils se livraient donc à lui, corps et biens : seulement si dans sa clémence et dans sa bonté, qu'ils avaient entendu vanter, il avait résolu de leur faire grâce, ils le priaient, ils le conjuraient d'une chose, c'était de ne pas les dépouiller de leurs armes. Les Aduatiques n'avaient guère pour voisins que des ennemis jaloux de leur courage, et dont ils ne pourraient se défendre, après avoir rendu leurs armes. Il leur valait mieux, s'ils en étaient réduits là, souffrir tout des Romains, que de recevoir une mort cruelle de ceux auxquels ils avaient l'habitude de commander ».

César leur répondit : « Que, s'ils se rendaient avant que le bélier eût frappé le mur, il épargnerait leur cité, non qu'ils le méritassent, mais parce que c'était son usage. Au reste, il ne pouvait être question de composition s'ils ne livraient leurs armes : il ferait alors ce qu'il avait fait pour les Nerviens ; il ordonnerait à leurs voisins de respecter les sujets du peuple romain ». Cette réponse fut portée aux assiégés qui promirent d'obéir. Ils jetèrent dans les fossés une telle quantité d'armes

que les tas s'en élevaient presque au niveau de leurs murs et de notre terrasse : cependant on vit par la suite qu'ils en avaient retenu et caché un tiers environ. Ils ouvrirent après cela leurs portes et jouirent d'un jour de paix.

Sur le soir, César fit sortir les soldats de la ville et fermer les portes, de peur qu'on ne fît, de nuit, quelque violence aux habitants. Ils s'étaient, comme on l'apprit, concertés d'avance, croyant qu'après la reddition on retirerait les postes, ou que, du moins, le service ne se ferait pas aussi exactement. S'armant donc, les uns de ce qu'ils avaient caché, les autres de boucliers d'écorce ou d'un tissu d'osier qu'ils revêtirent de peaux au moment, aussi bien que la brièveté du temps le permit, ils firent, à la troisième veille, une sortie brusque et générale vers la partie des lignes qui leur parut de moins difficile accès. Des feux allumés, suivant l'ordre de César, en ayant donné promptement avis, on y courut des redoutes les plus voisines. Les ennemis se battirent avec l'opiniâtreté qu'on devait attendre de braves gens, réduits à leur dernière ressource et n'ayant d'espoir que dans leur courage ; mais, exposés dans un fond aux traits lancés du rempart et des tours, ils furent rejetés dans la ville, avec perte de quatre mille hommes. Le lendemain on brisa les portes, sans éprouver de résistance, et nous entrâmes dans la ville. César fit vendre tout ce qui s'y trouva. Les acheteurs lui disent avoir compté soixante-trois mille têtes.

VIII. Dans le même temps, P. Crassus, détaché avec

une légion chez les Vénètes, les Unelles, les Ossismiens, les Curiosolites, les Sésuviens, les Aulerces et les Rhédons, cités maritimes sur l'Océan, fit savoir à César qu'il les avait toutes réduites sous l'empire et la puissance du peuple romain.

Ainsi, toute la Gaule était soumise, et cette guerre donna une si haute opinion de nous aux barbares, que des nations d'au delà du Rhin députèrent vers César, offrant de donner des otages et d'exécuter ses ordres. Comme il avait hâte de se rendre en Italie et en Illyrie, il leur ordonna de revenir au commencement de l'été suivant; puis, ayant mis ses légions en quartier d'hiver chez les Carnutes, les Andes et les Turons, il partit pour l'Italie. D'après ses lettres on ordonna, pour le succès de cette campagne, quinze jours de supplications, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'alors[1].

1. C'étaient des actions de grâces aux Dieux, accompagnées de cérémonies extraordinaires et très brillantes.

SOMMAIRE DU LIVRE III

I. Succès de Galba dans les Alpes. Les Séduniens et les Véragres l'attaquent et sont défaits. — II. Des ambassadeurs romains sont arrêtés chez divers peuples armoricains, qui se coalisent. César arrive dans la Gaule. Préparatifs de guerre des Vénètes. — III. Plan de campagne de César. Il attaque les Vénètes. — Leurs villes. Construction de leurs vaisseaux. Combat naval. Défaite des Vénètes. Sévérité de César. — IV. Conduite de Sabinus chez les Unelles. Les ennemis l'attaquent dans son camp, sont défaits et se soumettent. — V. En Aquitaine, Crassus défait les Sotiates ; il assiège leur ville ; ils se rendent. Trait d'Adcantuannus. — VI. Crassus marche contre les Vocates : il attaque et force leur camp. Soumission de l'Aquitaine. — VII. César va chez les Morins et ravage le pays.

LIVRE III

I. En partant pour l'Italie, César avait envoyé Ser. Galba, avec une partie de sa cavalerie et la douzième légion chez les Nantuates, les Véragres et les Séduniens qui, des frontières des Allobroges, du lac Léman et du Rhône, s'étendent jusqu'au sommet des Alpes. Il voulait faire élargir le chemin qui traverse les montagnes, où les marchands ne pouvaient passer qu'avec beaucoup de risque et en payant d'énormes droits. Galba, s'il le jugeait nécessaire, pouvait y cantonner la légion pendant l'hiver. Après quelques combats heureux et la prise de quelques châteaux, comme, de toutes parts, on lui avait envoyé des députés et donné des otages, Galba, voyant tout tranquille, prit le parti de placer deux cohortes chez les Nantuates et d'hiverner lui-même avec le reste dans Octodurus. Ce bourg des Véragres, assis dans une petite plaine au fond d'un vallon, est entièrement entouré de montagnes très élevées. Comme une rivière le divise en deux parties, Galba en laissa une aux Gaulois et leur fit évacuer

l'autre, où il mit ses troupes en quartier d'hiver et qu'il fortifia d'un rempart et d'un fossé.

Une partie de l'hiver s'était écoulée et il avait ordonné qu'on lui apportât du blé, quand tout à coup ses patrouilles lui apprirent que tous les Gaulois avaient, de nuit, abandonné leur côté du bourg et que les Véragres et les Séduniens occupaient en grand nombre les montagnes qui le dominaient. Plusieurs motifs leur avaient fait prendre la résolution soudaine de recommencer la guerre et d'écraser la légion. D'abord ils méprisaient, comme une poignée d'hommes, une légion unique et de plus incomplète, puisqu'il lui manquait deux cohortes, outre plusieurs petits détachements envoyés pour demander des vivres; ensuite ils ne croyaient pas que, dans sa mauvaise position, elle pût résister même à leur premier effort, lorsqu'ils lanceraient leurs traits et se précipiteraient des hauteurs ; enfin ils étaient aigris de ce qu'on leur avait pris leurs enfants pour otages et se persuadaient que les Romains voulaient s'emparer de la cime des Alpes, non pas seulement à raison du passage, mais pour s'établir à demeure dans le pays et l'annexer à la Province dont il était limitrophe.

A cette nouvelle, Galba se hâte d'assembler le conseil. Les travaux des quartiers et les retranchements n'étaient pas achevés et l'on était mal approvisionné de blé et d'autres vivres, parce que, depuis la soumission du pays et les otages reçus, on ne croyait avoir à craindre aucune hostilité. Le péril imminent

où l'on se trouvait si inopinément, l'aspect de la multitude armée qui couvrait déjà presque toutes les hauteurs, l'impossibilité de recevoir des secours et des vivres, les routes étant interceptées, tout avait inspiré une sorte de désespoir, en sorte que, dans le conseil, il y eut des avis, pour abandonner le bagage et chercher à se sauver, en faisant une sortie et en reprenant le chemin par où l'on était venu. La majorité décida cependant de ne prendre ce parti qu'à l'extrémité, de courir d'abord la chance de l'événement et de défendre le camp.

A peine avait-on eu le temps de prendre les mesures et de faire les dispositions résolues, que les ennemis, à un signal, fondent de toutes parts et lancent dans les retranchements des pierres et leurs pesantes javelines [1]. D'abord nos soldats tous frais résistent avec vigueur : il n'est pas un trait lancé de haut en bas qui ne porte : si quelque point du rempart se trouve dégarni et menacé, on accourt le défendre. Mais un désavantage, c'était que l'ennemi remplaçait par des hommes frais ceux qui se retiraient épuisés par la durée du combat : nous ne pouvions faire de même, à cause de notre petit nombre, et, loin qu'on pût s'éloigner pour lassitude, les blessés n'avaient pas même la faculté de quitter leur poste et de se mettre à l'abri.

1. Le latin porte *gæsa* ; c'était une arme de jet très pesante qui donna son nom aux *Gésates*, espèce de milice mercenaire, qui, dit-on, habitait sur les bords du Rhône.

L'affaire avait déjà duré plus de six heures sans relâche : les forces et même les javelots nous manquaient et l'ennemi redoublait d'ardeur. Voyant nos troupes mollir, il commençait à combler les fossés, il entamait le rempart, enfin l'on était réduit à la dernière extrémité, quand le primipile C. Sexius Baculus, qui avait été, comme on sait, criblé de coups dans l'affaire avec les Nerviens, et C. Volusénus, tribun des soldats, homme de tête et de cœur, vont trouver Galba et lui déclarent : « Qu'il n'y a plus qu'un moyen de salut, et que la dernière ressource est de tenter une sortie ». Il assemble donc les centurions et fait prévenir les soldats, « De suspendre un instant le combat, de reprendre haleine, en se bornant à parer les traits des ennemis, et de s'élancer du camp au premier signal, pour trouver dans leur courage l'unique moyen de salut ».

Ils obéissent et, tout à coup, ils fondent par toutes les portes sur les Gaulois sans leur donner le temps ni de voir de quoi il s'agit, ni de se reconnaître. La fortune change ; on enveloppe, on taille en pièces ceux qui prétendaient s'emparer du camp. On était certain d'avoir eu au moins trente mille Barbares en tête ; il en fut tué plus d'un tiers : le reste prit la fuite, frappé d'épouvante, sans qu'on lui permît de se rallier, même sur les hauteurs. Ayant mis ainsi tous les ennemis en déroute et dépouillé les morts de leurs armes, nos troupes rentrent dans les retranchements.

Après ce combat, Galba ne voulut pas tenter une

seconde fois la fortune : voyant qu'étant venu dans ce pays pour une chose, il en avait rencontré une autre, déterminé surtout par le manque de blé et d'autres vivres, il met le feu le lendemain à toutes les maisons du bourg, reprend le chemin de la Province et, sans qu'aucun ennemi l'arrête ou retarde sa marche, il ramène sa légion saine et sauve chez les Nantuates et de là chez les Allobroges, où elle hiverna.

II. Ayant tout lieu de croire la Gaule tranquille par l'expulsion des Germains, par la défaite des Belges et par la déroute des Séduniens dans les Alpes, César, au commencement de l'hiver, était parti pour l'Illyrie, voulant aussi visiter ces peuples et connaître le pays, lorsqu'il s'éleva tout à coup, dans la Gaule, une guerre dont voici l'occasion. Le jeune C. Crassus hivernait avec la septième légion chez les Andes, tout près de l'Océan : le blé manquant dans ce canton, il envoya plusieurs préfets ou tribuns demander des vivres aux cités voisines. T. Terrasidius fut, entre autres, député chez les Unelles, M. Trébius chez les Curiosolites et Q. Vélanius avec T. Silius chez les Vénètes.

Ce peuple est, sans contredit, le plus puissant de toute cette côte : car, avec plus de théorie et de pratique de la navigation que les autres, il a beaucoup de vaisseaux qui trafiquent habituellement dans la Bretagne et, maître du petit nombre de ports semés le long de cette mer ouverte et très orageuse, il a pour tributaires tous ceux qui la fréquentent. Ce fut lui qui arrêta d'abord Silius et Vélanius, espérant recouvrer ainsi les otages

qu'il avait donnés à Crassus. Comme les résolutions des Gaulois sont brusques et subites, ses voisins, entraînés par son exemple, arrêtent par le même motif Trébius et Terrasidius et, s'envoyant promptement des députés, ils s'engagent entre eux par l'organe de leurs chefs, « A n'agir que de concert et à courir en commun les chances de l'événement ». Ils pressent les autres cités de préférer à l'esclavage des Romains la liberté qu'ils ont reçue de leurs aïeux et, toute la côte ayant bientôt adopté ce sentiment, on députe vers Crassus pour lui déclarer « Que, s'il veut recouvrer ses officiers, il doit rendre les otages ».

Trop éloigné, quand Crassus lui transmit ces détails, César ordonne, en attendant, de construire des galères sur la Loire qui se jette dans l'Océan, de lever des rameurs dans la Province et de s'assurer de matelots et de pilotes; ce qui s'exécuta promptement. Dès que la saison le permit, il se rendit à l'armée. Sentant quel forfait ils avaient commis, en arrêtant et jetant dans les fers des ambassadeurs, dont le caractère fut toujours inviolable et sacré chez toutes les nations, les Vénètes et leurs alliés, à la nouvelle de l'arrivée de César, se préparent à la guerre, en raison de la grandeur du péril, et s'occupent surtout de pourvoir à l'équipement d'une flotte, avec d'autant plus d'espoir que la localité les rassurait beaucoup. Ils savaient que les chemins par terre étaient entrecoupés de grèves, que la navigation nous serait difficile dans ces parages inconnus, où les ports étaient rares, et se persuadaient que le manque de

blé empêcherait notre armée de séjourner longtemps chez eux. Enfin si tout allait contre leur attente, ils se voyaient du moins très puissants sur mer : or les Romains n'avaient pas de vaisseaux ; ils ne connaissaient ni les sondes, ni les ports, ni les îles de la côte où ils feraient la guerre, et il était bien différent de naviguer dans une mer renfermée, ou sur un Océan tout ouvert et sans bornes. Leur parti pris, ils fortifient les villes, y transportent le blé des campagnes et, rassemblant tout ce qu'ils peuvent de vaisseaux dans la Vénétie, que César à coup sûr attaquerait d'abord, ils mettent dans leur parti les Ossismiens, les Lexobiens, les Nannètes, les Ambiliates, les Morins, les Diablintes, les Ménapiens, et tirent des secours de la Bretagne qu'ils ont en face.

III. On a fait voir plus haut les difficultés qu'offrait cette guerre, cependant plusieurs motifs y excitaient César : la détention outrageante de chevaliers romains, la rébellion de cités qui s'étaient soumises, leur soulèvement après avoir donné des otages, la coalition de tant de cités et la crainte surtout que, si l'on tolérait cette insulte, les autres peuples ne se crussent permis d'en faire autant. Sachant donc que presque tous les Gaulois désiraient un changement, qu'on les fait courir aux armes avec autant de légèreté que de précipitation, et que tous les hommes, naturellement épris de la liberté, détestent l'état de servitude, il crut devoir diviser son armée et l'étendre davantage, avant que d'autres cités se liguassent.

Il envoie, en conséquence, le lieutenant T. Labiénus, avec de la cavalerie, chez les Tréviriens, qui avoisinent le Rhin, lui ordonnant de visiter et de maintenir dans le devoir les Rémois et les autres Belges et de défendre le passage du Rhin, si les Germains, dont les Belges avaient, disait-on, réclamé le secours, voulaient, malgré lui, le franchir en bateaux. Il fait partir P. Crassus avec douze cohortes légionnaires et beaucoup de cavalerie pour l'Aquitaine, afin que les Gaulois n'en tirassent pas de secours et que des peuples aussi puissants ne vinssent pas à se réunir. Il détache son lieutenant Q. Titurius avec trois légions pour tenir en échec les Unelles, les Curiosolites et les Lexobiens et donne au jeune D. Brutus[1] le commandement de la flotte et des navires rassemblés chez les Pictons, les Santons et les autres peuples amis, avec ordre de partir au plus tôt pour la Vénétie, où il s'achemine lui-même avec son armée.

Les villes bâties, en général, à l'extrémité de quelque langue de terre ou promontoire, y sont situées de manière qu'on ne peut en approcher, ni par terre à marée haute, or elle l'est régulièrement deux fois en vingt-quatre heures, ni sur des vaisseaux qui échouent quand la mer se retire. Ces deux choses nous nuisaient donc pour les sièges et si, vaincue quelquefois à force de travaux, la mer était arrêtée par nos digues, lorsque la terrasse était au niveau du rempart, l'ennemi, n'espé-

1. Ce fut un de ceux qui conspirèrent contre César.

rant plus se maintenir, faisait à son aise aborder un grand nombre de vaisseaux, s'embarquait avec tous ses effets et se retirait dans la ville voisine, où il recommençait à se défendre, à la faveur des mêmes localités. C'est ce qu'il fit pendant une grande partie de l'été, d'autant plus facilement que les gros temps retenaient notre flotte et qu'il était très périlleux de naviguer sur cette mer vaste et sans abri, avec ses grandes marées et peu ou presque point de ports.

Voici quels étaient la construction et le gréement des vaisseaux ennemis. Ils avaient la carène un peu plus plate que les nôtres, pour moins souffrir sur les bas-fonds et à marée basse; la proue, très élevée, était, comme la poupe, adaptée à la violence des vents. Ils étaient en entier de chêne, afin de résister à quelque secousse, à quelque choc que ce fût, et leurs baux d'un pied de diamètre[1], étaient attachés avec des chevilles de fer grosses comme le pouce; leurs ancres avaient, au lieu de câbles, des chaînes de fer, et leurs voiles étaient de peaux minces passées en mégie, soit à défaut de lin, soit qu'ils en ignorassent l'usage, soit, ce qui est le plus probable, qu'ils jugeassent que des voiles ordinaires ne pourraient faire aisément mouvoir des navires aussi pesants ni soutenir les orages et les coups de vent de l'Océan. Nos vaisseaux, dans un engagement, n'avaient qu'un avantage, l'action des rames et la légèreté; les leurs, dans tout le reste, étaient plus propres,

1. Ce sont les poutres qui tiennent écartées les courbes d'un vaisseau.

mieux adaptés à la nature des lieux et à la grosse mer : car ils étaient si hauts de bord qu'on avait peine à y lancer un javelot, et si solides que l'éperon[1] des nôtres ne pouvait leur nuire : par la même raison, ils risquaient moins à s'engager entre les écueils. Ajoutons que, le vent devenant violent, s'ils s'y abandonnaient, ils souffriraient moins de la tourmente, qu'ils étaient moins en danger sur les bas-fonds et que, la mer se retirant, ils ne craignaient ni les brisants, ni les rochers ; or, nous avions à redouter tous ces accidents.

César s'était emparé de plusieurs villes : mais, voyant qu'il prenait tant de peine en vain et qu'en se rendant maître d'une place, on ne pouvait nuire à l'ennemi ni l'empêcher de fuir, il résolut d'attendre la flotte. Dès qu'elle parut et que l'ennemi la découvrit, environ deux cent vingt de ses vaisseaux bien équipés et munis de toute espèce d'armes, sortirent du port et se présentèrent devant elle. Ni Brutus, qui en était amiral, ni les tribuns des soldats et les centurions, qui commandaient chaque navire, ne savaient trop que faire et quel plan adopter pour le combat; car ils n'ignoraient pas que leurs éperons ne pouvaient faire de mal, et leurs tours étant encore dominées par les poupes des Barbares, ils ne pouvaient lancer leurs traits avec

1. Avant l'invention de la poudre à canon, il n'y avait que deux manières de combattre sur mer : ou l'on abordait le vaisseau ennemi, ou l'on essayait de le couler bas en le heurtant en flanc avec un éperon ou bec d'airain, *rostrum*, adapté à la proue des bâtiments de guerre seulement.

avantage, et ceux des Gaulois tombaient avec plus de raideur. Une chose que nous avions préparée fut d'une grande utilité : c'étaient des faux bien tranchantes, emmanchées et fixées à de longues perches, à peu près comme des faux de rempart : on s'en servait pour accrocher les cordes qui suspendent la vergue au mât, on tirait à soi, les rameurs poussaient en avant le navire, la corde se coupait, la vergue tombait nécessairement ; et, comme les vaisseaux Gaulois n'avaient pour eux que leurs voiles et leurs agrès, les en priver c'étaient leur ôter en même temps le mouvement. Dès lors le succès dépendait de la valeur et, de ce côté, nos soldats avaient tout l'avantage ; d'autant plus que l'action se passait à la vue de César et de toute l'armée, qui couvrait les falaises et les hauteurs qui regardaient la mer, en sorte qu'aucun trait de bravoure un peu saillant ne pouvait rester ignoré.

Les vergues étant à bas, comme on a dit, deux ou trois de nos vaisseaux entouraient un navire gaulois et nos soldats faisaient les plus grands efforts pour y pénétrer. Les ennemis voyant cette manœuvre et n'y trouvant aucun remède, voulurent, après avoir perdu plusieurs vaisseaux, chercher leur salut dans la fuite : ils avaient déjà pris le vent, quand il se fit tout à coup une bonace, un calme tels qu'ils ne purent remuer de la place ; ce qui vint fort à propos pour terminer l'affaire : car nos gens les joignirent et les prirent un à un, en sorte qu'il n'y en eut que fort peu qui purent gagner la terre à la faveur de la nuit. On s'était battu

depuis la quatrième heure jusqu'au coucher du soleil.

Cette action mit fin à la guerre avec les Vénètes et les autres peuples de la côte. Car, comme là s'étaient rendus toute la jeunesse et même tous les vieillards de quelque considération et de quelque expérience, que sur ce seul point s'étaient réunis les vaisseaux de tous les ports, il ne restait aux ennemis, après les avoir perdus, ni retraite, ni moyens de défendre leurs villes. Ils se livrèrent donc, corps et biens, à César qui résolut d'en tirer une vengeance éclatante, pour rendre à l'avenir les Barbares plus attentifs à respecter les droits des ambassadeurs. Tout le sénat fut mis à mort et le reste vendu à l'encan.

IV. Tandis que cela se passait en Vénétie, Q. Titurius Sabinus était, avec son corps d'armée, arrivé chez les Unelles. Leur chef, Viridovix, généralissime de toutes les cités rebelles, en avait tiré des troupes nombreuses; et, depuis quelques jours, les Aulerces Éburovices et les Lexobiens, ayant égorgé leur sénat parce qu'il ne voulait pas déclarer la guerre, avaient fermé leurs portes et s'étaient joints à Viridovix. Il avait aussi rassemblé de toutes les parties de la Gaule une foule de voleurs et de bandits que l'espoir du pillage et leur humeur belliqueuse détournaient de l'agriculture et de leurs travaux journaliers. Sabinus se tenait dans un camp avantageux de toute manière, tandis que Viridovix, ayant assis le sien à deux milles de là, déployait chaque jour ses troupes et présentait la bataille, en sorte que non seulement l'ennemi vint à mépriser Sabinus, mais

que ses soldats mêmes ne l'épargnaient pas dans leurs propos : telle fut enfin l'idée qu'il donna de sa timidité, que les Gaulois osaient déjà s'avancer jusqu'à nos lignes. Il en agissait ainsi parce qu'il ne croyait pas que, éloigné de son général en chef, un lieutenant dût livrer bataille à un ennemi si nombreux sans avoir l'avantage du terrain, ou sans que l'occasion fût favorable.

Ayant bien établi l'opinion de sa peur, il choisit dans les auxiliaires un certain Gaulois adroit et rusé, qu'il engage, à force de présents et de promesses, à passer à l'ennemi : cet homme, bien instruit de ce qu'il doit faire, arrive chez les Gaulois comme déserteur. Il les entretient aussitôt de la terreur des Romains et leur parle de la position critique de César pressé par les Vénètes : « Pas plus tard que la nuit suivante, Sabinus décampera sans bruit, pour aller à son secours ». Tous s'écrient, à cette nouvelle, « Qu'on ne doit pas manquer une si belle occasion, et qu'il faut, sur-le-champ, marcher sur le camp ». Plusieurs choses les portaient à cette résolution, la circonspection de Sabinus les jours précédents, le rapport du transfuge, le défaut de vivres dont ils avaient négligé de se pourvoir, l'espoir que leur donnait la guerre de Vénétie et le penchant général de l'homme à croire ce qu'il désire. Entraînés par ces motifs, ils ne laissèrent point sortir de l'assemblée Viridovix et les autres chefs qu'ils n'eussent consenti à ce que l'on prît les armes et que l'on marchât au camp. Aussi joyeux alors que si la victoire avait été

certaine, ils rassemblent des branches et des broussailles pour combler les fossés des Romains et marchent à leur camp.

Il occupait environ mille pas sur une éminence qui s'abaissait doucement vers la plaine. Voulant donner aux Romains le moins de temps possible pour se reconnaître et pour s'armer, les Barbares y courent à toutes jambes et arrivent hors d'haleine. Sabinus anime ses soldats impatients de combattre, donne le signal, et fait faire, par deux portes, une brusque sortie sur les ennemis, embarrassés de leurs fardeaux. L'avantage du lieu, l'ineptie et l'épuisement des Gaulois, la valeur de nos troupes, leur expérience acquise dans les combats précédents, tout cela fit que les ennemis ne soutinrent pas même le premier choc et que d'abord ils tournèrent le dos. Embarrassés comme ils étaient, nos soldats, tout frais, les atteignirent et en tuèrent un grand nombre; la cavalerie poursuivit le reste et il ne s'échappa que fort peu de fuyards.

En même temps que Sabinus reçut la nouvelle du combat naval, César apprit la victoire de Sabinus, auquel toutes les cités se rendirent aussitôt. Car, comme, par caractère, le Gaulois est ardent et prêt à courir aux armes, de même son âme est sans vigueur et sans fermeté pour se raidir contre le malheur.

V. Presque dans le même temps, P. Crassus arriva dans l'Aquitaine, qui, par sa population et son étendue, peut, comme on l'a dit, passer pour le tiers de la Gaule. Sachant qu'il allait faire la guerre dans un pays où,

peu d'années auparavant, le lieutenant L. Valérius Préconinus avait été tué, dans la déroute de son armée, et d'où s'était enfui le proconsul L. Manilius, avec perte de ses bagages, il sentait qu'il ne devait pas être médiocrement sur ses gardes. Il se pourvut donc de vivres, rassembla des auxiliaires et de la cavalerie, y joignit en outre beaucoup de braves qu'il manda nominativement de Toulouse, de Carcassonne et de Narbonne, villes frontières de notre Province, et fit entrer l'armée sur les terres des Sotiates.

Les ennemis s'étant réunis en force, à la nouvelle de son approche, attaquèrent nos troupes dans leur marche, d'abord avec leur nombreuse cavalerie : la nôtre la repoussa et la poursuivait, quant tout à coup leur infanterie, postée en embuscade dans un vallon, se fit voir, chargea nos gens dispersés et rétablit le combat : il fut long et opiniâtre. Animés par leurs anciens succès, les Sotiates croyaient que de leur valeur dépendait le salut de toute l'Aquitaine, et nos troupes voulaient montrer ce qu'elles pouvaient faire, loin du général et des autres légions, sous un chef encore dans l'adolescence. Enfin cependant les ennemis, couverts de blessures, tournèrent le dos ; on en fit un grand carnage. Crassus tenta d'enlever leur ville d'emblée ; mais trouvant une forte résistance, il eut recours aux mantelets et aux tours. L'ennemi se défendit, soit par des sorties, soit en minant sous les galeries et la terrasse, travail qu'entendent parfaitement les Aquitains, parce qu'ils ont beaucoup de mines de cuivre : mais,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

voyant que notre activité rendait leurs efforts inutiles, ils députèrent à Crassus pour demander d'être reçus à composition. Il y consentit, en leur ordonnant de livrer leurs armes; ce qu'ils firent.

Tandis que toute notre attention était d'un côté, leur général, Adcantuannus avait réuni d'un autre six cents de ces affidés qu'ils appellent *Soldures*[1]. Leur sort est de partager tous les agréments de la vie avec l'homme au service duquel ils se consacrent: s'il périt, ils périssent avec lui, ou se tuent eux-mêmes et, de temps immémorial, il ne s'en est pas trouvé un qui, voyant tomber celui à qui il s'était dévoué, pensât à lui survivre. Ce fut avec eux qu'Adcantuannus essaya de forcer un endroit de nos lignes; mais, au cri qui en partit, les troupes ayant couru aux armes, il fut rejeté dans la ville, après un rude combat. Crassus lui accorda cependant encore les mêmes conditions.

Ayant reçu les armes et les otages, Crassus partit pour le pays des Vocates et des Tarusates. Les Barbares, étonnés d'apprendre qu'en quelques jours de siège, il avait pris une ville forte par l'art et par son assiette, députent de tous côtés, se liguent, se donnent entre eux des otages, s'occupent de lever des troupes; ils envoient même vers les cités de l'Espagne citérieure, limitrophes de l'Aquitaine, et en tirent des secours et des officiers. A leur arrivée, ils se mettent en devoir de

1. De ce mot ou de sa racine sont probablement venus ceux de *solde* et de *soldat*.

pousser vigoureusement la guerre, avec une armée nombreuse, et se nomment des généraux, qui avaient fait plusieurs campagnes sous Q. Sertorius et qui passaient pour consommés dans l'art militaire. Ceux-ci choisissent des positions, à la manière des Romains, fortifient leur camp et se proposent de nous couper les vivres. Voyant qu'il ne pouvait guère s'étendre, vu le petit nombre de ses troupes, que l'ennemi se renforçait chaque jour, que déjà, sans dégarnir son camp, il assiégeait les chemins et tenait la campagne, ce qui gênait beaucoup nos convois, Crassus crut urgent de livrer bataille : il exposa la chose au conseil, et le trouvant tout entier de son avis, il fixa le combat au lendemain.

Ayant fait, au point du jour, sortir toutes ses troupes, qu'il forma sur deux lignes avec les auxiliaires au centre, il attendait quel parti prendraient les ennemis. Quoique, à raison de leur nombre, de leurs anciens exploits et du peu que nous étions, ils se crussent certains du succès, ils jugeaient plus sûr néanmoins de fermer les passages, de nous couper les vivres et d'obtenir la victoire sans coup férir. Si, par le manque de provisions, nous songions à la retraite, ils pensaient à nous attaquer en marche, le sac sur le dos, embarrassés de nos bagages et découragés. Les chefs, goûtant cette idée, se tinrent dans leur camp et nous laissèrent en bataille : mais ce plan de temporisation ayant refroidi les Barbares et redoublé l'ardeur de nos soldats, qui s'écriaient tous « Qu'il fallait marcher au camp sans

tarder davantage », Crassus les harangue et, cédant au vœu général, les conduit à l'ennemi.

Tandis que les uns comblent le fossé, que les autres, par une grêle de traits chassent l'ennemi de ses terrasses, et que les auxiliaires, sur lesquels Crassus ne comptait pas beaucoup pour l'action, portent des pierres, des traits, du gazon et semblent faire partie des combattants ; tandis que, de son côté, l'ennemi se présente vaillamment et de pied ferme sur son rempart d'où ses traits ne tombent pas en vain, la cavalerie, ayant fait le tour du camp des Barbares, vient dire à Crassus qu'il n'est pas retranché partout avec le même soin, et qu'il est de facile accès vers la porte Décumane.

Crassus engage les préfets à n'épargner ni récompenses ni promesses pour animer leurs cavaliers, et leur donne ses instructions. Ils prennent par son ordre quatre cohortes fraîches, laissées à la garde du camp, les conduisent par des détours, afin que l'ennemi ne puisse les apercevoir, et tandis que le combat occupe tous les yeux et tous les esprits, ils se hâtent d'arriver à l'endroit des lignes dont on a parlé, y font brèche et se trouvent dans le camp, avant que l'ennemi puisse bien voir ou connaître ce qui se passe. Les cris poussés de ce côté, donnant aux nôtres une force nouvelle, effet ordinaire de l'espoir de la victoire, ils attaquent avec plus d'ardeur. Les ennemis enveloppés et voyant tout désespéré, s'élancent hors des retranchements et cherchent leur salut dans la fuite. De cinquante mille Aquitains ou Cantabres que l'on savait s'être réunis, à

peine en échappa-t-il un quart à la cavalerie, qui les poursuivit dans une plaine très découverte et qui ne revint au camp que fort avant dans la nuit.

Au bruit de cette victoire, la plus grande partie de l'Aquitaine se soumit et envoya d'elle-même des otages à Crassus. Parmi ces peuples on compta les Vocates, les Tarusates, les Tarbelliens, les Bigerrions, les Préciens, les Élusates, les Garites, les Ausciens, les Garumniens, les Sibutzates et les Cocosates : quelques peuples plus reculés négligèrent de les imiter, vu la saison et l'approche de l'hiver.

V. Dans le même temps à peu près, quoique l'été fût presque fini, comme, toute la Gaule étant soumise, les Morins et les Ménapiens, qui n'avaient jamais envoyé de députés à César, restaient cependant en armes, il marcha contre eux avec son armée, comptant terminer en peu de temps cette guerre. Mais ils adoptèrent un plan bien différent de celui des autres Gaulois : car, sachant que les peuples les plus puissants, qui s'étaient mesurés avec nous, avaient été défaits et vaincus, ils se retirèrent avec tous leurs effets, dans leurs forêts entrecoupées de marais. Arrivé au commencement des bois, sans avoir vu les ennemis, César avait ordonné de se retrancher, quand ils s'élancent tout à coup de toutes les parties de la forêt, et tombent sur nos soldats dispersés pour le travail. Ceux-ci prennent promptement les armes, les rejettent dans le bois et en tuent beaucoup ; mais les ayant suivis dans des lieux trop fourrés, ils perdirent quelques hommes.

Dès lors, pendant le reste de la campagne, César s'occupa de faire abattre les bois et, pour prévenir toute attaque en flanc contre nos soldats, qu'on pourrait surprendre désarmés, l'on entassa tous les arbres coupés, la cime tournée vers l'ennemi; ce qui des deux côtés servait de retranchement. En peu de jours, on avait rasé un grand espace avec une incroyable rapidité : nous avions déjà pris du bétail et les derniers bagages, et l'ennemi gagnait des bois plus épais lorsqu'il survint des orages si violents qu'on fut forcé d'interrompre le travail et les pluies continuelles ne permirent pas de tenir plus longtemps le soldat sous la tente[1]. Après avoir donc ravagé tout le pays et brûlé les bourgs et les habitations, César ramena l'armée en quartiers d'hiver chez les Aulerces, les Lexobiens et les autres peuples avec lesquels on venait d'être en guerre.

1. Le latin porte *sub pellibus*, parce que les tentes des Romains étaient de peaux.

SOMMAIRE DU LIVRE IV

I. Les Usipètes et les Tenchthères passent le Rhin. Mœurs des Suèves. — II. César arrive à l'armée. Il marche contre les Germains. Ils lui envoient des députés. Sa réponse. De la Meuse et du Rhin. — III. César continue sa marche. Déroute de sa cavalerie. Il surprend les ennemis dans leur camp et les défait complètement. — IV. Ses motifs pour passer le Rhin. Construction d'un pont. César entre en Germanie et revient dans la Gaule. — V. Il songe à passer dans la Bretagne. Il s'embarque. Combat au débarquement. Les Bretons sont repoussés et donnent des otages. — VI. La flotte de César est surprise par la marée de la pleine lune et fracassée. Soulèvement des Bretons. Ils attaquent les fourrageurs. Leurs chariots de guerre. Défaite des Bretons. César se rembarque. — VII. Perfidie des Morins. Ils sont punis. Quartiers d'hiver. Supplications à Rome.

LIVRE IV

I. L'hiver suivant, sous le consulat de Cn. Pompéius et de M. Crassus, deux peuples germains, les Usipètes et les Tenchthères passèrent en très grand nombre le Rhin, non loin de la mer où il se jette, parce que les Suèves, qui les harcelaient depuis plusieurs années, leur faisaient une plus rude guerre et les empêchaient de cultiver leurs terres.

Les Suèves[1] sont, sans contredit, les plus puissants et les plus belliqueux des Germains. Ils ont, dit-on, cent cantons qui, chaque année, fournissent chacun mille combattants pour faire la guerre au dehors. Les autres restent dans le pays, cultivent les terres pour toute la nation et portent à leur tour les armes l'année suivante, que les premiers passent chez eux. Ainsi l'agriculture s'accorde avec la pratique habituelle de la guerre. Au reste, il n'y a chez les Suèves ni propriété, ni division de champs, et il n'est point permis de cultiver

1. César prend constamment les Cattes pour les Suèves, qui habitaient une contrée bien plus reculée de la Germanie.

un terrain deux ans de suite. Ils mangent peu de blé, mais principalement de la viande et du lait et s'adonnent beaucoup à la chasse. Le genre de leur nourriture, un exercice journalier et leur indépendance (car, affranchis dès l'enfance de tout devoir, de toute subordination, ils ne font absolument que ce qui leur plaît), tout cela développe leur force et leur donne une énorme stature. Malgré la rigueur du climat, ils ont l'habitude de se baigner dans les fleuves et de n'avoir pour vêtement que des peaux si étroites, qu'une grande partie du corps reste à découvert.

Ils reçoivent les marchands, plutôt pour trouver à qui vendre leur butin, qu'en vue de se procurer quelque chose du dehors. Les chevaux même, que les Gaulois aiment de passion et payent fort cher, les Suèves n'en tirent point de l'étranger : ils se servent de ceux du pays, tout chétifs et difformes qu'ils sont, et les forment aux plus grandes fatigues, par un exercice continuel. Dans les rencontres de cavalerie, ils sautent souvent à terre pour combattre à pied : ils ont accoutumé leurs chevaux à ne pas bouger de la place et les reprennent lestement au besoin. Rien, dans leurs mœurs, n'est honteux et ne sent la mollesse comme de se servir de selles[1] ; aussi une poignée d'entre eux ose-t-elle affronter un ennemi très nombreux, s'il en fait usage. Ils ne tolèrent point du tout l'importation du vin, persuadés

1. Nous avons employé le mot *selle*, quoiqu'il ne rende pas exactement celui d'*ephippia*, parce que nous n'en connaissons pas de plus analogue. L'*ephippium* paraît n'avoir été qu'une sorte de couverture, assujettie par une sangle.

qu'il amollit, énerve et rend peu propre à la fatigue.

Ils regardent comme une très grande gloire pour la nation de n'avoir autour d'elle que des déserts ; c'est la preuve que plusieurs peuples n'ont pu résister à leurs attaques : aussi dit-on que, d'un côté de leur pays, un espace de six cents milles reste inhabité. Du côté opposé sont les Ubiens, cité jadis illustre et florissante autant que peut l'être une cité de Germains. Quoique sortis de la même tige, ils sont plus civilisés que les autres, parce que, bordant le Rhin, ils sont fréquemment visités par les marchands et que le voisinage des Gaulois leur en a fait goûter les mœurs. Les Suèves s'étaient souvent mesurés avec eux et, quoiqu'ils n'eussent pu les expulser de leur territoire, à cause de l'étendue et des forces de la cité, ils les avaient pourtant affaiblis, humiliés et rendus tributaires.

Les Usipètes et les Tenchthères dont nous avons parlé, furent de même en butte et résistèrent plusieurs années aux Suèves, qui les chassèrent enfin de leur pays. Après avoir erré çà et là dans la Germanie, ils arrivèrent sur le Rhin, chez les Ménapiens qui avaient, sur les deux rives, des terres, des maisons et des bourgs. Effrayés à l'approche d'une si grande multitude, ils désertèrent leurs habitations d'au delà du Rhin et, postés en deçà, empêchèrent les Germains de le passer. Ayant mis pour cela tout en œuvre et voyant qu'ils ne pouvaient réussir ni par la force, vu qu'ils étaient sans vaisseaux, ni par la surprise, attendu la vigilance des Ménapiens, les Germains feignirent de retourner chez

eux, revinrent sur leurs pas après trois jours de marche, et, leur cavalerie ayant fait dans une nuit le chemin de ces trois jours, ils tombèrent à l'improviste sur les Ménapiens, qui, informés de leur départ par des espions, étaient revenus en sécurité dans leurs bourgades au delà du Rhin. Les Germains les égorgèrent, prirent leurs bateaux, passèrent le fleuve avant que les Ménapiens d'en deçà fussent avertis et, s'emparant de leurs habitations, y vécurent de leurs provisions le reste de l'hiver.

II. Instruit de cet événement et craignant le caractère facile des Gaulois, qui, en général, aiment le changement et se déterminent légèrement, César ne crut pas devoir compter sur eux ; car ils ont l'habitude d'arrêter, bon gré mal gré, les voyageurs, pour s'informer de ce qu'ils ont vu ou ouï dire, et le peuple des villes entoure les marchands et les oblige à lui conter d'où ils viennent et ce qu'ils y ont appris. Souvent, d'après ces bruits et ces rapports, ils tranchent sur les affaires les plus importantes : aussi ne peuvent-ils tarder à se repentir de s'être fiés à de vagues ouï-dire, que le plus souvent on assortit à leur fantaisie.

Afin de prévenir une guerre plus sérieuse, César, qui les connaissait bien, partit pour l'armée plus tôt que de coutume. En y arrivant, il apprit que ses soupçons s'étaient réalisés ; plusieurs cités avaient député aux Germains pour les inviter à quitter les bords du Rhin : « On leur tiendrait prêt tout ce qu'ils demanderaient ». Attirés par cet espoir, les Germains étendaient leurs

courses et déjà s'étaient avancés jusque chez les Éburons et les Condruses, clients des Tréviriens. César convoqua les principaux de la Gaule et, croyant devoir dissimuler ce qu'il savait, il les caressa, les raffermit dans le devoir et, leur ayant demandé de la cavalerie, résolut de faire la guerre aux Germains.

Ayant rassemblé des vivres et fait un choix de cavalerie, il se dirigea vers les lieux où ils devaient être ; il n'en était plus qu'à quelques journées, lorsqu'il en reçut des envoyés qui lui dirent : « Que les Germains n'attaquaient pas les Romains ; cependant, si on les inquiétait, ils ne refuseraient pas la bataille. Ils tenaient de leurs aïeux la coutume de faire face à un ennemi, quel qu'il fût, et non celle de conjurer l'orage par des prières : qu'il observât pourtant que, chassés de leur pays, ils étaient venus malgré eux dans la Gaule. Les Romains, s'ils le voulaient, auraient en eux d'utiles amis : que César leur assignât des terres, ou les laissât en possession de ce qu'ils avaient conquis. Ils ne le cédaient qu'aux Suèves auxquels les dieux immortels ne pourraient eux-mêmes tenir tête, et, dans tout l'univers, il n'était aucun autre peuple qu'ils ne pussent vaincre ».

César répondit ce qu'il jugea convenable ; sa conclusion fut : « Qu'il ne pouvait exister entre eux et lui d'amitié, s'ils restaient dans la Gaule : quand on n'avait pu défendre ses propriétés, il n'était pas juste de s'emparer de celles d'autrui. On n'avait point dans la Gaule de terres vagues qu'on pût leur donner sans nuire à personne, nombreux surtout comme ils étaient.

Mais les Ubiens avaient près de lui des envoyés pour se plaindre des Suèves et solliciter son secours, et les Germains étaient libres de s'établir chez ce peuple, dont il obtiendrait le consentement ».

Les députés répliquèrent : « Qu'ils allaient en référer à leurs commettants et qu'ils rapporteraient, sous trois jours, le résultat de la délibération. Ils le priaient, en attendant, de ne pas avancer plus loin ». César refusa de leur accorder même ce point ; car, sachant qu'ils avaient détaché, quelques jours auparavant, une grande partie de leur cavalerie pour piller et chercher des vivres chez les Ambivarites, au delà de la Meuse, il jugea qu'ils attendaient son retour et que tel était le motif du délai demandé.

La Meuse sort des Vosges, montagnes du pays des Lingons, reçoit un bras du Rhin, nommé le Vahal, qui forme avec elle l'île des Bataves et se jette dans l'Océan à quatre-vingts milles du Rhin tout au plus. Quant à celui-ci, sa source est dans les Alpes, chez les Lépontiens. Dans son cours long et rapide, il baigne le pays des Sarunètes, des Helvétiens, des Séquaniens, des Médiomatrices, des Tribocces, des Tréviriens, et, se divisant en plusieurs branches quand il approche de la mer, il forme plusieurs grandes îles habitées, la plupart, par des peuples féroces et barbares dont quelques-uns ne vivent, dit-on, que de poisson et d'œufs d'oiseaux ; enfin, il se jette dans l'Océan par plusieurs embouchures.

III. César n'était plus qu'à douze milles de l'ennemi,

quand les députés revinrent, comme on en était convenu : trouvant l'armée en marche, ils demandèrent qu'elle ne passât pas outre, et, n'ayant pu l'obtenir, ils prièrent César « De faire défendre à sa cavalerie, qui était en avant, d'engager une action, et de leur donner le temps d'envoyer une ambassade aux Ubiens. Si le sénat et les chefs de cette cité leur juraient amitié, ils étaient prêts à en passer par ce que César réglerait ; il leur fallait pour cela trois jours ». César voyait bien qu'ils tendaient toujours au même but, à gagner un délai pendant lequel leur cavalerie détachée rejoindrait. Il leur dit cependant « Qu'il ne ferait plus ce jour-là que quatre milles, pour être à portée de l'eau ; qu'ils vinssent le trouver le lendemain dans le plus grand nombre possible, afin qu'il statuât sur leur demande ». Là-dessus il envoya prévenir les préfets de la cavalerie, qui le précédait, de ne pas attaquer et, si on les attaquait, de tenir ferme, jusqu'à ce qu'il arrivât avec l'infanterie.

Mais dès que les Barbares aperçurent notre cavalerie, forte de cinq mille hommes, ils la chargèrent, quoiqu'ils n'eussent pas plus de huit cents chevaux, ce qui avait passé la Meuse n'étant pas encore de retour, et mirent bientôt en désordre un corps qui ne se méfiait de rien, parce que les envoyés germains ne venaient que de quitter César, après avoir obtenu ce jour de trêve. Les nôtres s'étant ralliés, les ennemis, suivant leur coutume, s'élancent à terre, éventrent les chevaux, renversent nombre de cavaliers, culbutent et pour-

suivent le reste qui, dans sa terreur, ne s'arrêta qu'à la vue du gros de l'armée. Nous perdîmes soixante-quatorze hommes, entre autres Pison, aquitain fort brave et de haute naissance, dont le père, roi de sa cité, avait obtenu du sénat le titre d'ami : il eut son cheval blessé, en secourant son frère que les ennemis entouraient et qu'il dégagea : quoique démonté, il se battit tant qu'il put avec la dernière valeur; enfin il fut percé de coups. Son frère, déjà hors de la mêlée, le voyant de loin tomber au milieu des Barbares, poussa son cheval, se jeta dans les rangs et y fut tué.

Après ce combat, César ne crut plus devoir ni écouter les propositions, ni recevoir les envoyés de gens qui, après avoir demandé la paix, venaient, de gaîté de cœur, de commencer les hostilités par une trahison. D'attendre qu'ils se fussent renforcés et que leur cavalerie eût rejoint, c'est ce qu'il jugeait le comble de la démence. Connaissant le faible des Gaulois, et sentant combien cette seule affaire donnait à l'ennemi d'influence sur eux, il trouvait nécessaire de ne pas leur laisser le temps d'ourdir quelque trame. Comme il eut pris sa résolution et prévenu ses lieutenants et son questeur qu'il ne perdrait pas un instant pour livrer la bataille, le bonheur voulut que les Barbares, continuant d'user de dissimulation et de perfidie, vinssent, en grand nombre, le trouver dans son camp le lendemain matin, avec tous leurs chefs et leurs vieillards. « D'abord, *disaient-ils*, pour se justifier de l'attaque faite la veille, malgré ce dont on était convenu sur leur propre demande » ;

ensuite pour surprendre une trêve, s'il était possible. César, charmé qu'ils vinssent se livrer, ordonna de les arrêter : il fit alors sortir les troupes de son camp, mettant à l'arrière-garde la cavalerie, qu'il ne croyait pas encore bien remise de sa terreur si récente.

Ayant formé son armée sur trois lignes et fait rapidement huit milles, il arrive au camp des Germains, avant qu'ils puissent se douter de ce qui se passe. Surpris, intimidés de toute manière, et de la promptitude de notre marche, et de l'absence de leurs chefs, n'ayant le temps ni de tenir conseil, n'y même de s'armer, le trouble s'en empare : « Valait-il mieux sortir au-devant de l'ennemi, que de défendre le camp, ou fallait-il chercher son salut dans la fuite » ? Au milieu du tumulte et de l'agitation qui annonçaient la terreur de l'ennemi, nos soldats, animés par la perfidie de la veille, se jetèrent dans le camp. Ce qui put s'armer promptement fit quelque résistance et se battit parmi les bagages et les chariots ; mais les femmes et les enfants (car la nation entière avait passé le Rhin) s'enfuirent de tous côtés ; César mit sa cavalerie à leur poursuite.

Entendant derrière eux des cris et voyant égorger leurs parents, les Germains abandonnent armes et drapeaux et se jettent hors du camp. On en fit un grand carnage, au confluent du Rhin et de la Meuse, qui leur ôtaient tout moyen de fuir ; ce qui se précipita dans le fleuve y périt, succombant à l'épouvante, à l'épuisement et à la force du courant. Nos troupes revinrent au camp, sans perte d'un seul homme et n'ayant eu que

très peu de blessés dans une guerre si menaçante, où le nombre des ennemis était de quatre cent trente mille. César permit à ceux qu'il avait fait arrêter de se retirer ; mais, redoutant les tortures et la mort de la part des Gaulois, dont ils avaient ravagé les terres, ils demandèrent à rester près de lui, et il y consentit.

IV. Ayant terminé cette guerre, César crut devoir passer le Rhin pour plusieurs raisons. La plus forte était que, voyant les Germains se déterminer si facilement à venir dans la Gaule, il voulait les faire, à leur tour, craindre pour leur pays, en leur montrant que notre armée pouvait et oserait aussi franchir le Rhin. Un autre motif fut que le corps de cavalerie Usipète, qui étant allé, comme on l'a dit, piller et chercher des vivres au delà de la Meuse, n'avait point pris part au combat, s'était, depuis, retiré chez les Sicambres, auxquels il s'était réuni. César ayant fait demander qu'on lui livrât des hommes qui avaient attaqué la Gaule et les Romains, on lui répondit : « Que l'empire des Romains finissait au Rhin ; s'il trouvait injuste que les Germains passassent dans la Gaule sans son aveu, pourquoi voulait-il étendre au delà du Rhin son pouvoir et son autorité » ? Enfin les Ubiens, qui, seuls d'au delà du Rhin, lui avaient envoyé des députés et donné des otages, en s'alliant avec lui, le priaient instamment « D'aller à leur secours, parce que les Suèves les pressaient vivement ; si le bien de la République ne le lui permettait pas, qu'il fît seulement voir son armée sur l'autre rive : cela suffirait pour les tirer d'embarras et pour les ras-

surer sur l'avenir. Telle était la réputation des armées romaines et l'idée qu'en avaient les nations même les plus reculées de la Germanie, depuis la défaite d'Arioviste et celle des Tenchthères, que l'amitié du peuple romain et sa renommée leur serviraient de sauvegarde ». Ils offraient, en même temps, beaucoup de barques pour le transport de l'armée.

D'après tout cela, César résolut de passer le Rhin : mais, le passer en bateau, c'est ce qu'il ne jugeait ni bien sûr, ni digne de lui et du peuple romain. Ainsi, quoique la largeur, la profondeur et la rapidité du fleuve offrissent les plus grandes difficultés pour établir un pont, il pensa qu'il fallait en venir à bout, sinon rester dans la Gaule. Voici le mode qu'il adopta. — On assujettissait l'une à l'autre, à deux pieds et demi de distance, des poutres d'un pied et demi de diamètre, un peu pointues par le bas et d'une longueur proportionnée à la profondeur du fleuve : quand, avec des machines, on les avait descendues et fixées au fond, on les y enfonçait avec le mouton, non pas comme des pilotis, perpendiculairement, mais de biais et inclinées suivant le fil de l'eau. Deux autres poutres, jointes de la même manière, se plaçaient en arc-boutants contre le courant, en face des premières dont elles s'écartaient de quarante pieds par l'extrémité inférieure. A chaque paire de pieux, s'adaptait une traverse de deux pieds carrés, portant de l'une à l'autre et arrêtée à chaque bout par deux fortes chevilles. Ouvertes ainsi dans un sens et fortement rapprochées dans un autre, les poutres, par

leur disposition, donnaient tant de force à l'ouvrage que l'impétuosité des eaux ne faisait que le resserrer et le consolider. Chaque partie était ensuite liée sur la longueur avec des madriers et le tout se recouvrait de solives et de claies. En outre, dans le lit du fleuve, au-dessous du pont, on enfonça obliquement des pilotis qui, servant de contreforts et faisant corps avec tout l'ouvrage, soutenaient l'effort du courant : enfin on en planta un peu au-dessus de pareils, qui, si les Barbares lâchaient au fil de l'eau des barques et des troncs d'arbres pour rompre le pont, devaient prévenir ce malheur, en brisant la violence du choc.

Le pont étant achevé, l'armée y passa, dix jours après que l'on eut commencé à transporter les matériaux. César laissa sur chaque rive un fort détachement et s'avança vers le pays des Sicambres. Cependant il vint des députés de plusieurs cités lui demander la paix et son amitié : il les reçut avec bienveillance et leur ordonna de lui amener des otages. Dès qu'on avait commencé le pont, les Sicambres, à la persuasion des Tenchthères et des Usipètes, qu'ils avaient avec eux, s'étaient préparés à fuir : ils avaient enlevé tous leurs effets, abandonné le pays et s'étaient cachés dans les déserts et les forêts.

César s'arrêta chez eux quelques jours, brûla tous les bourgs et les habitations, coupa les blés et revint chez les Ubiens. Il leur promit son secours, si les Suèves les attaquaient, et ils lui apprirent : « Que ce peuple, informé par des espions qu'il construisait un pont,

avait tenu conseil, suivant leur usage, puis dépêché de tous côtés des exprès pour qu'on abandonnât les villes et qu'on fît entrer dans les forêts les effets, les femmes et les enfants : tous les hommes en état de porter les armes avaient eu ordre de se trouver à un lieu désigné, presque au centre de l'État, où ils avaient résolu d'attendre les Romains et de combattre ». César, sur ce rapport, voyant qu'il avait effectué ce qu'il avait eu en vue en passant le Rhin, de châtier les Sicambres, d'intimider les Germains et de tirer les Ubiens de l'oppression, crut avoir assez fait pour son avantage et pour sa gloire. Il rentra donc dans la Gaule et coupa le pont, après être resté dix-huit jours en tout au delà du Rhin.

V. Quoique l'hiver vienne de bonne heure pour la Gaule, exposée en entier au Septentrion, comme il restait cependant quelques jours d'été, César voulut passer dans la Bretagne, sachant que, dans presque toutes les guerres de la Gaule, nos ennemis en avaient tiré des secours. Si la saison ne permettait pas d'y faire la guerre, il devait toujours être très utile, ne fût-ce que de prendre terre dans l'île, d'en observer les habitants, et de reconnaître les lieux, les ports et les plages, toutes choses presque inconnues aux Gaulois : car personne, excepté les marchands, ne se hasarde dans ce pays, et ils n'en connaissent eux-mêmes que les côtes et les contrées en face de la Gaule; aussi ceux que César manda de tous côtés, ne purent lui rien dire ni sur la grandeur de l'île, ni sur les peuples qui l'ha-

bitaient, ni sur leurs forces, leurs usages et leur manière de faire la guerre, ni sur les ports en état de recevoir un grand nombre de gros vaisseaux.

Avant de rien tenter, il crut à propos d'envoyer à la découverte sur une galère C. Volusénus, avec ordre de tout examiner et de revenir au plus tôt. Il se rendit lui-même avec l'armée chez les Morins, parce que c'est de là que le trajet en Bretagne est le plus court. On y rassembla, par ses ordres, les vaisseaux de tous les pays voisins et la flotte construite l'été précédent pour la guerre des Vénètes. Les Bretons ayant eu cependant connaissance de son projet par des marchands, plusieurs cités lui offrirent, par leurs envoyés, de donner des otages et de se soumettre au peuple romain. Il écouta les députés, les assura de sa bienveillance, les exhorta à persister dans ces sentiments et les renvoya chez eux accompagnés de Comius qu'il avait fait roi des Atrébates, après les avoir vaincus : ce prince, qu'il croyait fidèle et dont il connaissait l'intelligence et le courage, passait pour avoir un grand crédit dans l'île. Il fut chargé de parcourir le plus de cités qu'il pourrait, de les engager à se soumettre au peuple romain et d'annoncer l'arrivée prochaine de César. Volusénus revint le cinquième jour rendre compte de ses observations, après avoir reconnu le pays aussi bien que le pouvait un homme qui n'osait sortir de sa galère et se fier aux Barbares.

Tandis que César était sur les lieux pour faire équiper sa flotte, une grande partie des Morins lui envoya

des députés pour justifier leur conduite passée : « C'est parce qu'ils étaient des barbares et qu'ils ignoraient nos coutumes qu'ils nous avaient fait la guerre ; ils s'engageaient, pour l'avenir, à exécuter les ordres de César ». Il regarda cet événement comme assez heureux ; car il ne se souciait pas de laisser d'ennemi derrière lui ; la saison ne laissait pas le temps de leur faire la guerre et il ne jugeait pas que cette minutie dût l'occuper de préférence à la Bretagne. Il exigea d'eux un grand nombre d'otages qu'ils lui amenèrent et reçut leur soumission. Ayant réuni près de quatre-vingts bâtiments de charge, qu'il crut suffisants pour faire passer deux légions, il distribua ce qu'il avait de galères à ses lieutenants, à son questeur et aux préfets. Il avait encore, à huit milles de là, dix-huit vaisseaux de transport que le vent empêchait de rejoindre le reste : ils furent donnés à de la cavalerie. Il remit le surplus de l'armée aux lieutenants Q. Titurius Sabinus et L. Arunculéius Cotta, pour marcher contre les Ménapiens et contre ceux des Morins qui ne lui avaient pas encore envoyé de députés. Le lieutenant P. Sulpitius Rufus eut ordre de garder le port, avec un détachement suffisant.

Ces dispositions faites et le temps se trouvant favorable, César partit vers la troisième veille, en ordonnant à la cavalerie de gagner l'autre port, de s'embarquer et de le suivre. Mais comme elle y mit un peu de lenteur, il n'avait avec lui que les premiers vaisseaux lorsque, vers la quatrième heure, il vint en vue de la

Bretagne, dont il aperçut toutes les collines occupées par les ennemis en bon ordre. La mer était, en cet endroit, si resserrée entre les montagnes, qu'un trait aurait porté des hauteurs jusqu'au rivage. Le lieu ne lui paraissant nullement propre à un débarquement, il attendit cinq heures à l'ancre que les autres vaisseaux le rejoignissent. Il convoqua dans l'intervalle ses lieutenants et les tribuns des soldats, leur communiqua ce qu'il tenait de Volusénus et ce qu'il voulait faire, et les prévint qu'ils auraient à prendre d'eux-mêmes et suivant les circonstances toutes les mesures qu'exigeraient le service et surtout l'état de la mer, si brusque et si inconstante dans ses mouvements. Les ayant congédiés et voyant à la fois la marée et le vent favorables, il donna le signal : on leva l'ancre, on fit environ huit milles et l'on mouilla sur une plage unie et découverte.

Mais les Barbares, prévoyant son dessein, avaient détaché de ce côté leur cavalerie et les chariots dont ils font généralement usage dans les combats : ils les suivirent avec le reste de leurs forces et s'opposèrent au débarquement. Il devint par là des plus difficiles : car la grandeur de nos vaisseaux les empêchait d'approcher du rivage et nos soldats, les mains embarrassées, et chargés de leur pesante armure, devaient, tout à la fois, s'élancer des vaisseaux sur une plage inconnue, prendre pied dans la mer et combattre; tandis que l'ennemi sur le sec, ou fort peu avancé dans l'eau et libre de tous ses mouvements, lançait ses traits avec assurance et poussait contre nous, sur une grève bien

connue, ses chevaux familiarisés avec la mer. Tout cela intimidait nos soldats, qui, totalement étrangers à cette manière de combattre, n'avaient pas tous l'ardeur, la vivacité qui leur sont ordinaires dans les affaires d'infanterie où l'on se bat de pied ferme.

César, dès qu'il s'en aperçoit, ordonne aux galères, dont la manœuvre était plus facile et la forme moins familière aux Barbares, de s'écarter un peu des transports, de forcer de rames et d'aller se placer sur le flanc des ennemis, pour les repousser et les éloigner avec les frondes, les flèches et les machines : cela fut très utile, car les ennemis, étonnés et de la forme des vaisseaux et du jeu des rames et de l'espèce inconnue de nos machines, s'arrêtèrent et firent quelques pas en arrière. Comme les soldats hésitaient encore, surtout à cause de la profondeur de l'eau, le porte-aigle de la dixième légion, ayant invoqué les dieux pour que l'événement fût glorieux à son corps, « *En avant, camarades*, s'écria-t-il, *si vous ne voulez livrer cette aigle aux ennemis : pour moi, certes, j'aurai rempli mon devoir envers la République et mon général* ». A ces mots, il se jette dans la mer avec l'aigle et marche aux ennemis. Alors, s'animant l'un l'autre à ne pas souffrir un pareil déshonneur, les légionnaires s'élancent tous du navire : ceux des vaisseaux voisins le voient, les imitent et marchent à l'ennemi.

On se battit avec ardeur de part et d'autre : cependant comme nos soldats ne pouvaient ni garder leurs rangs ni bien appuyer le pied, ni suivre leurs propres en-

seignes, chacun, au sortir d'un navire et d'un autre, se ralliant à celle qu'il rencontrait, le désordre était extrême ; tandis que les Barbares, bien au fait de la plage, s'ils voyaient des hommes sortir isolément des navires, poussaient leurs chevaux et les attaquaient avant qu'ils fussent en mesure : un grand nombre en enveloppait un petit ; d'autres prenaient le gros en flanc et l'accablaient de traits. César, qui l'observa, remplit de soldats des avisos et les canots des galères, par lesquels il fit soutenir ceux qu'il voyait serrés de trop près. Dès que nos soldats eurent le pied sur le sec, ils chargèrent ensemble les Barbares qui prirent la fuite : on ne les poursuivit pas loin, la cavalerie n'ayant pu suivre sa route et prendre terre dans l'île. Cela manqua seul au bonheur ordinaire de César.

Sitôt que les ennemis se furent ralliés après cette défaite, leurs députés vinrent demander la paix, offrant de donner des otages et d'obéir aux ordres de César. Avec ces envoyés revint Comius, cet Atrébate, qui, comme on l'a dit, avait devancé César en Bretagne, chargé d'une mission, et qui avait été arrêté et jeté dans les fers au sortir de son vaisseau. Les Bretons le relâchèrent après ce combat et, dans leurs soumissions, rejetèrent cette violence sur la populace, priant César de lui pardonner à cause de son ignorance. César se plaignit « De ce qu'après lui avoir, d'eux-mêmes, fait demander la paix sur le continent, ils l'avaient attaqué sans motif : il ajouta qu'il pardonnait à l'ignorance et demanda des otages ». Une partie fut livrée sur-le-

champ et l'on promit de donner sous peu de jours ceux qui devaient venir de loin. Cependant après avoir renvoyé leurs soldats à leurs travaux, les chefs des cités vinrent de tous côtés solliciter pour elles et pour eux-mêmes la bienveillance de César.

VI. Ainsi la paix fut faite, le quatrième jour de son arrivée dans l'île. Cependant les dix-huit vaisseaux qui, comme on l'a vu, portaient de la cavalerie, avaient mis en mer avec un joli vent : ils approchaient de la terre et on les découvrait déjà du camp, quand il s'éleva un si violent orage qu'aucun ne put suivre sa route. Les uns furent repoussés au point de leur départ, les autres furent emportés à l'Occident, vers le bas de l'île, et coururent de grands dangers : ils jetèrent l'ancre et, comme ils faisaient malgré cela beaucoup d'eau, ils furent forcés de reprendre le large par une nuit affreuse, et regagnèrent le continent.

Cette nuit était celle de la pleine lune, époque des plus hautes marées dans l'Océan, et les Romains l'ignoraient. Le flot remplissait donc les galères qui avaient amené César et que l'on avait mises à sec ; et la tempête tourmentait en même temps les transports qui étaient à l'ancre, sans que nos gens eussent aucun moyen de les manœuvrer ou de leur porter secours. Plusieurs vaisseaux furent brisés et, le reste étant hors d'état de tenir la mer par la perte des ancres, des cordages et des autres agrès, la consternation fut générale dans l'armée, comme cela devait être : car on n'avait ni d'autres navires pour le retour, ni rien absolument

pour réparer ce qu'il en restait et, comme tout le monde avait cru hiverner dans la Gaule, on n'avait pas fait provision de blé pour l'hiver.

A cette nouvelle, les chefs bretons qui étaient venus après le combat prendre les ordres de César, s'abouchèrent. Ils voyaient les Romains sans cavalerie, sans vaisseaux, sans vivres et, jugeant de leur nombre par le peu d'étendue du camp, d'autant plus resserré que les légions étaient parties sans bagage, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de se soulever, de nous couper les vivres et de traîner les choses jusqu'à l'hiver. S'ils pouvaient nous écraser ou nous fermer le retour, ils espéraient que, dans la suite, nul ne viendrait porter la guerre dans leur île. Ils se liguent donc de nouveau, disparaissent peu à peu du camp et commencent en secret à rassembler des troupes.

Quoique César ne connût pas encore leurs projets, cependant, comme sa flotte avait souffert et comme on avait cessé de livrer des otages, il se méfiait de ce qui arriva; il se préparait donc des ressources à tout événement. Car, tandis que chaque jour on amenait du blé de la campagne dans le camp, l'airain et les matériaux des vaisseaux les plus maltraités servaient à réparer les autres et il donnait ordre d'envoyer du continent ce qui manquait pour cela. Aussi, les soldats s'y étant employés avec le plus grand zèle, on mit tous les vaisseaux, excepté douze, en état de tenir la mer.

Cependant une légion, la septième, était allée chercher du blé, comme de coutume; l'on s'attendait si peu

à des hostilités qu'une partie des soldats restait dans les champs et que le reste allait et venait du camp aux moissonneurs, quand les hommes de garde aux portes vinrent dire à César qu'on voyait plus de poussière qu'à l'ordinaire, vers l'endroit où s'était portée la légion. César, soupçonnant ce qui était réel, un changement dans les dispositions des barbares, ordonne aux troupes de garde de venir avec lui de ce côté, à deux cohortes de les remplacer, aux autres de s'armer pour le suivre aussitôt. A quelque distance du camp, il découvre ses gens pressés par les Bretons et leur résistant à peine : la légion entassée était en butte aux traits qu'on lui lançait de toutes parts. Comme tous les blés étaient moissonnés, excepté dans ce canton, l'ennemi, soupçonnant que nous y viendrions, s'était embusqué la nuit dans les bois et, quand la légion éparse eut quitté ses armes pour moissonner, il l'avait brusquement attaquée, avait tué quelques hommes et mis en désordre le reste, qui n'avait pu former ses rangs et qu'enveloppait la cavalerie et les chariots des Bretons.

Voici comme ils combattent sur ces chariots. D'abord ils voltigent de tous côtés en lançant des traits : la peur des chevaux et le bruit des roues suffisent, d'ordinaire, pour jeter le trouble dans les rangs ennemis. Quand ils se sont fait jour dans un escadron, ils sautent de leur char et combattent à pied. Alors le cocher s'écarte un peu de la mêlée et se place de manière que son maître ait sa retraite toute prête, si l'ennemi trop nombreux le serre de trop près. Ainsi, dans l'action,

ils réunissent la vitesse de la cavalerie et la consistance de l'infanterie : et par une pratique et un exercice journaliers, ils parviennent à être maîtres de leurs chevaux poussés à toute bride, à les arrêter sur une pente rapide, à tourner court, à voltiger sur le timon, à se tenir debout sur le joug, à se rejeter de là dans le char, avec la dernière agilité. La nouveauté de l'attaque avait mis nos gens en désordre et César vint fort à propos à leur secours ; car, à son approche, ils se remirent de leur terreur et les ennemis s'arrêtèrent. Comme il ne crut pas que ce fût le moment d'engager une affaire, il se tint dans sa position et ramena bientôt les légions au camp, sans perte. Cependant ce qui restait d'ennemis dans les champs se retira.

Plusieurs orages successifs tinrent, les jours suivants, nos troupes renfermées dans le camp et les ennemis éloignés. Durant ce temps, ils dépêchèrent des messagers de tous côtés pour faire connaître notre petit nombre, et la facilité de faire du butin et de recouvrer la liberté pour toujours, en s'emparant du camp des Romains. Ayant ainsi bientôt rassemblé beaucoup de cavalerie et d'infanterie, ils se portèrent sur le camp. César voyait bien qu'il en serait comme les jours précédents et que, s'il battait les ennemis, leur agilité les déroberait au péril : cependant comme il avait environ trente chevaux qu'avait amenés de la Gaule l'Atrébate Comius, il mit ses légions en bataille, en avant du camp ; l'action s'étant engagée, les Bretons ne purent soutenir longtemps notre choc et tournèrent

le dos. Nos soldats les poursuivirent à la course autant que leurs forces le leur permirent, en tuèrent beaucoup, et ne rentrèrent au camp qu'après avoir brûlé toutes les habitations fort loin à la ronde.

Le même jour, des députés de l'ennemi vinrent demander la paix. César exigea le double d'otages et leur ordonna de les lui amener sur le continent, parce que, l'équinoxe s'approchant, il ne croyait pas devoir, avec ses vaisseaux délabrés, courir en hiver les risques de la mer. Le temps se trouvant favorable, il leva l'ancre un peu après minuit, et toute la flotte atteignit heureusement le continent : deux transports seulement ne purent atterrir aux mêmes ports que les autres et furent portés un peu plus bas.

VII. Trois cents soldats environ qui en descendirent s'étant mis en route pour le camp, les Morins, qui s'étaient soumis avant le départ de César pour la Bretagne, poussés par l'espoir du butin, les entourèrent, d'abord en assez petit nombre, et leur ordonnèrent, s'ils ne voulaient se faire tuer, de mettre bas les armes : comme ils formèrent le cercle pour se défendre, à l'instant, au cris des ennemis il parut environ six mille hommes. César, en ayant avis, envoya toute sa cavalerie au secours. Nos gens cependant soutinrent le choc, se battirent plus de quatre heures avec la dernière bravoure, tuèrent beaucoup de monde et n'eurent que quelques blessés. Dès que notre cavalerie fut en vue, les ennemis jetèrent leurs armes et tournèrent le dos : on en fit un grand carnage.

Le lendemain César envoya son lieutenant T. Labiénus avec les légions revenues de la Bretagne, chez ceux des Morins qui s'étaient révoltés. La sécheresse les empêchant de trouver un asile dans leurs marais, comme l'année précédente, ils tombèrent presque tous au pouvoir de Labiénus. Quant aux lieutenants Q. Titurius et L. Cotta, qui avaient conduit les autres légions chez les Ménapiens, ils rejoignirent César, après avoir ravagé les terres, coupé les blés, et brûlé les habitations de ces peuples, qui s'étaient retirés dans de très épaisses forêts.

César mit toutes ses légions en quartier d'hiver dans la Belgique, où deux uniques cités de la Bretagne lui envoyèrent des otages ; le reste ne s'en mit pas en peine. A raison de ces succès, le sénat, d'après les lettres de César, ordonna vingt jours de supplications.

SOMMAIRE DU LIVRE V

I. Préparatifs pour une nouvelle campagne. César passe en Illyrie, revient dans la Gaule, va chez les Tréviriens. — II. César chez les Morins. Conduite et mort de l'éduen Dumnorix. César s'embarque pour la Bretagne. — III. Il y débarque sans obstacle. Il rencontre et bat l'ennemi. Désastre de la flotte. Il la met à sec. — IV. Origine des Bretons. Étendue et forme de l'île. Mœurs des habitants. — V. Déroute des Bretons. César passe la Tamise. Conduite de Cassivellaunus, général en chef des Bretons. Soumission de plusieurs peuples. Prise de la ville de Cassivellaunus; il se soumet. César repasse dans la Gaule. — VI. Il met son armée en quartiers d'hiver. Soulèvement des Éburons. Ils attaquent le camp romain. Les Romains abandonnent leur cantonnement et sont attaqués par Ambiorix, roi des Éburons; leur destruction totale. — VII. Ambiorix soulève les Aduatiques et les Nerviens. Ils attaquent le camp de Q. Cicéron, qui se défend avec vigueur. Siège du camp. Trait de deux centurions, Pullius et Varenus. Position critique de Cicéron. — VIII. César marche à son secours; les Nerviens viennent au-devant de lui; ils l'attaquent dans son camp; ils sont défaits. César arrive au camp de Cicéron. — IX. Mouvements dans toute la Gaule, et d'abord chez les Sénonais. Projets des Tréviriens. Leur chef Indutiomarus est tué.

LIVRE V

Sous le consulat de L. Domitius et d'Ap. Claudius, César, suivant son usage, alla passer l'hiver en Italie, laissant l'ordre aux lieutenants, qui commandaient les légions, de faire réparer, pour le printemps, les vieux vaisseaux et d'en construire le plus possible, de l'espèce et de la forme qu'il leur prescrivit. Pour la facilité de les charger et de les tirer à sec, on les fit un peu moins élevés que ceux dont on se sert dans nos mers, d'autant plus qu'il avait observé que l'alternative fréquente des marées rendait les vagues moins grosses dans l'Océan; mais ils furent un peu plus larges, afin qu'ils portassent plus de charge et de chevaux. Il voulut aussi qu'ils allassent à voiles et à rames, et leur peu d'élévation les y rendait très propres. Enfin il fit venir d'Espagne tout ce qu'il fallait pour les équiper.

Après avoir tenu les assemblées de la Gaule cisalpine, il partit pour l'Illyrie dont il avait appris que les Pirustes dévastaient les frontières. En arrivant, il ordonne des levées dans les cités et désigne le lieu du

rassemblement. A cette nouvelle, les Pirustes lui envoient des députés pour le prévenir que le corps de la nation n'a pris aucune part à ce qui s'est fait et l'assurer qu'ils sont prêts à donner toute espèce de satisfaction. Il agrée leurs excuses, exige des otages, ordonne de les lui amener à jour fixe; sinon il leur déclare qu'il agira hostilement. Ils obéirent ponctuellement et César nomma des arbitres respectifs pour estimer le dégât et fixer l'indemnité. Après avoir terminé cette affaire et tenu les assemblées, il revint dans la Gaule cisalpine, d'où il repartit pour l'armée.

Ayant, en arrivant, inspecté tous les quartiers d'hiver, il vit que, grâce au zèle singulier des soldats on avait, quoique l'on manquât de tout, construit environ six cents vaisseaux tels que l'on a dit, avec vingt-huit galères, et que, sous peu de jours, ils seraient presque en état d'être mis à l'eau : il en témoigna sa satisfaction aux soldats et aux directeurs des travaux, fit connaître ses intentions et donna l'ordre à toute la flotte de se réunir au port Itius, qui n'est éloigné que de trente milles de la Bretagne, et d'où il savait que le trajet était le plus facile. Laissant pour cela le nombre de troupes qu'il crut suffisant, il partit lui-même avec quatre légions sans bagage et huit cents chevaux pour le pays des Tréviriens, qui ne paraissaient pas aux assemblées des Gaulois, qui n'exécutaient pas ses ordres, et qui, disait-on, intriguaient près des Germains, au delà du Rhin. Ce peuple qui, comme on l'a dit, borde le fleuve, outre qu'il a une infanterie nombreuse,

est sans contredit le plus puissant de la Gaule en cavalerie.

Deux hommes s'y disputaient le premier rang, Indutiomarus et Cingétorix. Celui-ci, dès qu'il sut que César arrivait, vint le trouver et lui dit ce qui se passait dans la cité, l'assurant qu'il resterait dans le devoir avec tous les siens et ne se détacherait pas de l'alliance des Romains. Indutiomarus, au contraire, rassemble de la cavalerie et de l'infanterie : ceux à qui l'âge ne permet pas de porter les armes, il les cache dans les Ardennes, forêt immense qui s'étend depuis le Rhin jusqu'au pays des Rémois, à travers celui des Tréviriens ; enfin il se prépare à la guerre. Mais, sachant que, soit par suite de leurs liaisons avec Cingétorix, soit par la terreur qu'inspirait notre approche, plusieurs des principaux Tréviriens, qui voyaient ne pouvoir être utiles à la cité, commençaient à traiter séparément pour eux-mêmes, et craignant d'être abandonné de tout le monde, il envoya des députés à César : « Il n'avait point voulu quitter ses concitoyens et se rendre près de lui, pour mieux maintenir sa cité dans son devoir et de peur qu'en l'absence de toute la noblesse, la populace ne s'égarât par ignorance : il était ainsi resté le maître, et, si César le permettait, il viendrait dans son camp remettre en ses mains son sort et celui de la cité ».

César voyait bien et les motifs du message et pourquoi Indutiomarus renonçait à ses projets. Cependant, pour n'être pas obligé de perdre son été chez les

Tréviriens, quand tout était prêt pour l'expédition de Bretagne, il ordonne à Indutiomarus de venir le trouver avec deux cents otages, désignant entre autres son fils et tous ses parents nominativement. Indutiomarus les ayant amenés, il le rassure et l'exhorte à ne pas s'écarter de son devoir. Il fait néanmoins venir séparément les principaux Tréviriens, qu'il met dans les intérêts de Cingétorix : César savait qu'il le méritait; mais il croyait très important en outre d'augmenter dans la cité l'influence d'un homme qui lui avait montré tant de dévouement. Indutiomarus vit avec douleur diminuer son crédit, et la haine qu'il nous portait déjà en devint encore plus ardente.

II. César, ayant pris ces arrangements, ramena ses légions au port Itius. Il y apprit que quarante vaisseaux construits chez les Meldiens n'avaient pu continuer leur route, la tempête les ayant repoussés et reportés au lieu de leur départ : le surplus était pourvu de tout et prêt à mettre en mer. Au même port se rassemblèrent de toute la Gaule quatre mille hommes de cavalerie avec les premiers de chaque cité. Craignant un mouvement en son absence, César avait résolu de ne laisser derrière lui qu'un petit nombre de grands, dont il connaissait l'attachement, et d'emmener les autres pour otages.

De ce nombre était l'éduen Dumnorix, dont on a déjà parlé : il était un des premiers que César voulait avoir avec lui, parce qu'il le savait très porté pour un changement, passionné pour le pouvoir, fort entrepre-

nant et très considéré des Gaulois. De plus, il avait déjà dit, dans l'assemblée des Éduens : « Que César lui offrait l'empire de sa cité ». Ce propos avait affligé les Éduens qui n'osaient envoyer de députés à César ni pour s'y opposer, ni pour l'en détourner : César tenait cela de ses hôtes. D'abord Dumnorix essaye, à force de prières, d'obtenir qu'on le laisse dans la Gaule : « Étranger à la navigation il craignait la mer; il était d'ailleurs retenu, *disait-il*, par des motifs religieux ». Voyant qu'on persiste à le refuser et qu'il a, de ce côté, perdu toute espérance, il se met à intriguer auprès des principaux Gaulois ; il les tire à part et les exhorte à rester sur le continent. Aux uns il inspire des craintes : « Ce n'était pas sans dessein qu'on enlevait à la Gaule toute sa noblesse; le but de César était de faire périr dans la Bretagne ceux dont il n'oserait se défaire à la face de la Gaule ». A d'autres, il engage sa parole et demande leur serment « De travailler de concert à ce qu'ils jugeront utile à la patrie ».

César apprenait ces menées par plusieurs bouches. A raison de sa grande considération pour les Éduens, il avait résolu de contenir Dumnorix et de le réprimer par toute sorte de moyens; il pensait, voyant sa démence augmenter chaque jour, à prévenir le mal qui pourrait en résulter pour lui-même et pour la République. Ainsi, comme le vent de nord-ouest, qui souffle dans ce pays la plus grande partie de l'année, s'opposait au départ, pendant vingt-cinq jours environ que l'armée fut retenue dans le port, César

eut soin de maintenir Dumnorix dans le devoir et d'être cependant informé de toutes ses démarches : enfin le temps se trouvant favorable, il ordonne aux légions et à la cavalerie de s'embarquer. Mais, tandis que tout le monde s'en occupe, Dumnorix, à l'insu de César, reprend avec la cavalerie éduenne le chemin de son pays. A cette nouvelle, César interrompt l'embarquement, suspend tout et fait partir à sa poursuite la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener ou de le tuer, s'il résiste, s'il n'obéit pas. Il croyait bien que l'homme, qui, présent, avait méprisé ses ordres, absent, ne se rendrait pas à la raison. En effet, comme on veut l'arrêter, il résiste, il oppose la force, il implore le secours de sa troupe, en criaillant : « Qu'il est libre et d'une cité libre ». D'après les ordres de César, on l'entoure, on le tue et toute la cavalerie éduenne revient sur ses pas.

Cette affaire finie, Labiénus resta sur le continent avec trois légions et moitié de la cavalerie : il devait garder les ports, pourvoir aux vivres, s'informer de ce qui se passerait et se conduire suivant le temps et les événements. César, avec deux mille chevaux et cinq légions, lève l'ancre, vers le coucher du soleil, avec un petit vent de sud-ouest : mais comme il tomba vers minuit, la flotte ne put suivre sa route ; la marée la porta trop loin, et l'on vit au jour qu'on avait laissé l'île à gauche. Alors, profitant du changement de marée, on s'efforça de gagner à la rame l'endroit où le débarquement avait été si commode l'été précé-

dent. Ce fut là qu'on ne put trop louer l'ardeur des soldats, qui, ramant sans relâche, firent voguer de pesants transports aussi vite que des galères.

III. Toute la flotte aborda vers midi sur une côte où l'on ne vit point d'ennemis ; mais, dans la suite, les prisonniers dirent à César que la crainte avait écarté du rivage un corps nombreux qui s'y était rassemblé : il s'était caché dans les montagnes, effrayé de la multitude des vaisseaux, dont il s'offrait à la vue plus de huit cents, y compris ceux que chacun avait fait faire pour sa commodité. Dès que l'armée fut à terre et qu'il eut choisi un campement convenable, César, informé par des prisonniers de la position de l'ennemi, laissa Q. Atrius au bord de la mer avec dix cohortes et trois cents chevaux pour garder la flotte, et, vers minuit, marcha contre les Barbares ; il craignait d'autant moins pour sa flotte qu'il l'avait laissée à l'ancre, sur un fond mou et sur une plage unie.

Il avait fait environ douze milles lorsqu'il découvrit au jour, les troupes de l'ennemi, qui, poussant vers la rivière sa cavalerie et ses chars pour en défendre le passage, engagea l'action de dessus la rive. Repoussé par notre cavalerie, il s'enfonça dans des bois, où se trouvait un lieu très bien fortifié par la nature et par l'art, car de grands abatis en fermaient toutes les avenues : il semblait avoir été mis jadis en cet état à l'occasion d'une guerre domestique. Les Barbares se battaient épars dans les bois et défendaient l'entrée de leur retranchement. Mais les légionnaires de la sep-

tième, ayant formé la tortue, élevèrent une terrasse tout contre, enlevèrent le poste et chassèrent l'ennemi du bois, aux dépens de quelques blessures. César défendit de le poursuivre trop loin dans sa fuite, tant parce qu'on ne connaissait pas les lieux, que parce qu'il restait peu de jour et qu'il voulait qu'on eût le temps de fortifier le camp.

Le lendemain matin, il envoya son infanterie et sa cavalerie sur trois points, à la poursuite des fuyards; elles avaient fait quelque chemin, et l'on ne voyait déjà plus que les derniers rangs, lorsque des cavaliers, dépêchés par Atrius, vinrent annoncer que, dans la nuit, une affreuse tempête avait maltraité, jeté sur le rivage presque tous les vaisseaux : rien n'avait pu résister à sa violence, ni ancres, ni câbles, ni pilotes, ni matelots : aussi les bâtiments s'étaient fort endommagés en se heurtant les uns les autres.

César, à cette nouvelle, ordonne de rappeler et de faire revenir légions et cavalerie : lui-même il retourne à sa flotte. Il voit de ses yeux à peu près ce que lui avaient annoncé la lettre et les exprès : il lui sembla cependant qu'il n'y aurait de perdus qu'environ quarante vaisseaux et qu'à force de travail on pouvait réparer le reste. Il prend donc des ouvriers dans les légions, il en fait venir du continent : il écrit à Labiénus de faire construire par ses troupes le plus de vaisseaux possible et, quoique cela exigeât beaucoup de peines et de fatigues, il résolut cependant, comme une chose très utile, de tirer à terre toute la flotte et

de l'enfermer dans la même enceinte que le camp. On y employa dix jours environ, sans interrompre le travail même pendant la nuit.

Les vaisseaux étant à sec et le camp bien fortifié, César laissa pour les garder les mêmes troupes qu'auparavant et repartit pour le canton d'où il était revenu. Les Bretons s'y étaient rassemblés en plus grand nombre et, d'un commun accord, ils avaient remis le suprême commandement et la conduite de la guerre à Cassivellaunus : les États de ce prince, séparés des cités maritimes par la Tamise, étaient environ à quatre-vingt milles de la côte. Il n'avait cessé, jusque-là, d'être en guerre avec ses voisins ; mais notre arrivée avait alors déterminé les Bretons à le nommer généralissime.

IV. L'intérieur de la Bretagne est habité par des peuples qui se prétendent nés dans l'île même : les bords de la mer le sont par des Belges[1] qui y passèrent pour faire la guerre et piller. Ils s'y fixèrent ensuite et commencèrent à cultiver la terre . ils portent en général le nom des cités dont ils sont venus. La population est immense et le bétail très nombreux ; les habitations, presque semblables à celles de la Gaule, sont très rapprochées. La monnaie est de cuivre, ou de morceaux de fer d'un poids déterminé. On trouve de l'étain dans

1. Cette assertion est trop générale : car si la Bretagne avait des *Atrebatii* et des *Belgæ*, elle avait aussi des *Parisii*, des *Cenimagni*, etc. Ce n'étaient donc pas les Belges seuls qui y avaient des colonies.

l'intérieur et du fer sur la côte, mais en petite quantité ; le cuivre leur vient du dehors. Ils ont les mêmes arbres que la Gaule, excepté le hêtre et le sapin. Ils ne se permettent de manger ni la poule, ni l'oie, ni le lièvre ; ils en élèvent cependant pour leur plaisir. Le climat est plus tempéré et le froid moins rude que dans la Gaule.

L'île est triangulaire : un des côtés regarde la Gaule. Le promontoire de Cantium, où d'ordinaire abordent les Gaulois, forme, à l'Orient, son angle supérieur ; l'inférieur est au Midi. Ce côté a cinq cents milles environ. Le second est tourné vers l'Espagne et le soleil couchant : dans cette partie est l'Hibernie, plus petite de moitié que la Bretagne, dont elle est à la même distance que la Gaule. Au centre de cette côte est l'île de Mona. Il s'en trouve aussi, dit-on, beaucoup de plus petites qui, suivant quelques écrivains, ont, au solstice d'hiver, une nuit de trente jours. Nos recherches ne nous apprirent rien là-dessus : seulement nous trouvâmes par nos horloges d'eau que les nuits étaient plus courtes que sur le continent. Les habitants donnent à ce côté sept cent milles de long. Le troisième, qui passe pour en avoir huit cents, est au Septentrion et n'a pas de terres en face. Un de ses angles regarderait tout au plus la Germanie de préférence ; ainsi le circuit entier de l'île est à peu près de deux mille milles.

Les plus civilisés des habitants sont, sans contredit, ceux du Cantium, pays absolument maritime, où les mœurs diffèrent peu de celles des Gaulois. On ne sème

guère de blé dans l'intérieur ; on y vit de chair et de laitage et l'on y est vêtu de peaux. Tous les Bretons se frottent de pastel, qui les colore en bleu[1] ; ce qui les rend hideux dans le combat. Ils portent les cheveux longs et pendants et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure. Chez eux, les femmes sont communes entre dix et douze, surtout entre les frères et les frères, les pères et les fils : mais les enfants qu'elles ont appartiennent à celui qui les connut vierges.

V. Pendant la marche, l'ennemi avec ses chariots et sa cavalerie attaqua vivement la nôtre, qui cependant eut partout l'avantage et les rejeta sur les hauteurs et dans les bois : mais, après lui avoir tué beaucoup de monde, comme elle le poursuivit avec trop d'ardeur, elle perdit quelques cavaliers. Au bout de quelque temps, tandis que nos troupes travaillaient aux retranchements, sans être assez sur leurs gardes, les Bretons, s'élançant du bois, fondirent sur le poste avancé, qu'ils chargèrent vivement. César fit marcher au secours les deux cohortes d'élite de deux légions, mais, comme elles s'étaient formées à un peu de distance l'une de l'autre, et qu'elles étaient tout étonnées de la nouvelle manière de combattre des ennemis, ceux-ci se

1. De cet usage est venu sans doute le nom de Britanni, dérivé du mot celtique Breit, *peint*, auquel on ajouta une terminaison latine. Les anciens Bretons, en se retirant en Ecosse, conservèrent cet usage qui leur valut par la suite le nom de Picti, équivalent en latin à celui de *Britanni* en langue celtique.

jetèrent entre les deux avec la dernière audace et se retirèrent sans perte. Le tribun des soldats, Q. Labérius Durus y fut tué. On détacha un plus grand nombre de troupes qui repoussèrent les Barbares.

Cette affaire, qui eut lieu aux portes du camp, sous les yeux de l'armée entière, fit voir que notre infanterie, à cause du poids de ses armes, n'avait point d'avantage contre un ennemi de cette espèce, parce que, n'osant s'écarter de ses enseignes, elle ne pouvait le poursuivre dans sa retraite ; et que la cavalerie s'exposait beaucoup en attaquant, parce que les Barbares fuyaient souvent à dessein, pour l'attirer un peu loin des légions et que, sautant alors de leurs chars à terre, ils lui livraient à pied un combat inégal. Cette manœuvre était donc également dangereuse pour notre cavalerie, soit qu'elle fût poursuivie, soit qu'elle poursuivît. Ajoutons que les ennemis ne combattaient jamais serrés, mais par pelotons très épars, et qu'ils se postaient par échelons, de façon qu'ils se succédaient et que des hommes frais remplaçaient les combattants fatigués.

Le lendemain matin on ne voyait qu'un petit nombre de Bretons, sur des hauteurs éloignées et, dans les escarmouches avec notre cavalerie, ils mirent moins d'ardeur que la veille ; mais à midi, César ayant envoyé le lieutenant C. Trébonius au fourrage avec trois légions et toute la cavalerie, ils tombèrent de toutes parts sur les fourrageurs, et même osèrent s'approcher des enseignes et des légions. Celles-ci les chargèrent

vivement, les culbutèrent et ne cessèrent de les poursuivre que lorsque notre cavalerie, se sentant soutenue par l'infanterie qu'elle voyait derrière elle, les mena l'épée dans les reins, sans leur donner le temps ni de se rallier, ni de tenir ferme, ni de sauter de leurs chars : elle en fit un grand carnage. Tous les auxiliaires se retirèrent après cette déroute et, dès lors, l'ennemi ne se présenta plus devant nous avec toutes ses forces.

Instruit de cette résolution, César conduisit son armée vers la Tamise et les états de Cassivellaunus. Le fleuve n'a qu'un seul gué, qui même est très difficile. Arrivé sur le bord, César vit un corps nombreux d'ennemis en bataille sur l'autre rive : elle était défendue par des palissades aiguës, et l'eau du fleuve cachait de pareils pieux, enfoncés dans son lit. César, l'ayant appris par des prisonniers et des déserteurs, ordonne à la cavalerie d'aller en avant, et aux légions de la suivre de près. Les soldats, quoiqu'ils n'eussent que la tête hors de l'eau, s'avancèrent si bravement et si vivement, légions et cavalerie, que l'ennemi ne pouvant soutenir leur choc, abandonna la rive et prit la fuite.

Cassivellaunus, ayant ainsi perdu tout espoir de disputer le terrain, licencia le gros de son armée et ne garda que quatre mille chars environ avec lesquels il nous suivit, s'écartant un peu de la route, se cachant dans les endroits fourrés et couverts de bois et faisant rentrer dans les forêts le bétail et les habitants des lieux où il voyait que nous passerions : et, comme il connaissait tous les chemins et tous les sentiers, si

notre cavalerie se répandait trop au loin pour piller et ravager, elle était attaquée par les chars et courait un grand danger. Cette crainte l'empêchait donc d'étendre ses courses ; César ne pouvait lui permettre de s'éloigner des légions : et le seul mal qu'éprouva l'ennemi fut celui que put lui causer dans sa marche l'infanterie, en dévastant et brûlant ses propriétés.

César cependant reçut des députés des Trinobantes, cité la plus puissante à peu près de ces cantons, de laquelle était Mandubratius, jeune homme qui, étant venu trouver César sur le continent, s'était attaché à lui. Son père, Immanuentius, avait été roi du pays ; Cassivellaunus l'avait mis à mort : le fils lui avait échappé par la fuite. La cité offrait de se soumettre et d'exécuter les ordres de César : elle le priait en même temps de protéger Mandubratius contre les violences de Cassivellaunus et de le leur envoyer pour être à la tête du gouvernement. César exigea d'eux quarante otages, avec du blé pour l'armée, et leur envoya Mandubratius. Ils exécutèrent promptement ces ordres et livrèrent les otages et le blé demandés. Voyant les Trinobantes protégés et mis à l'abri de toute insulte de la part du soldat, les Cénimagnes[1], les Ségontiaques, les Ancalites, les Bibroces, les Cassiens députèrent vers César et se soumirent.

Il apprit d'eux qu'il n'était pas loin de la ville de

1. Il est probable que ces Cénimagnes étaient originairement des Cénomans de la Gaule dont le nom s'était altéré, comme en Italie où ils s'appelèrent de même Cénimagnes.

Cassivellaunus, qui était défendue par des bois et des marais, et où les Bretons s'étaient réfugiés en assez grand nombre avec leur bétail. (Les Bretons appellent ville un bois très fourré, qu'ils entourent d'un rempart et d'un fossé, et qui leur sert d'asile lors des incursions de l'ennemi). César part avec ses légions, trouve une place bien fortifiée par la nature et par l'art, et néanmoins entreprend de donner l'assaut de deux côtés : les ennemis ne résistèrent qu'un instant et, cédant à nos efforts, se sauvèrent par une autre partie de la ville. On y trouva quantité de bétail, et l'on prit ou tua beaucoup de fuyards.

Tandis que cela se passait dans cette contrée, Cassivellaunus dépêchait des exprès dans le Cantium, que l'on a dit être près de la mer, avec l'ordre aux quatre rois de ce pays, Cingétorix, Carnilius, Taximagulus et Segonax, d'attaquer à l'improviste avec toutes leurs forces réunies et d'emporter le camp maritime. Les voyant approcher, on fit une sortie, on leur tua beaucoup de monde, sans perdre un seul homme, et l'on prit même un chef de distinction, Lugotorix. A la nouvelle de cette défaite, Cassivellaunus, ébranlé par tant d'échecs, par le ravage de ses terres, surtout par la défection des cités, adressa, par l'entremise de l'Atrébate Comius, des députés à César, pour se soumettre. Comme, à raison des brusques mouvements des Gaulois, César avait résolu de passer l'hiver sur le continent et qu'il ne restait que quelques jours d'été, qu'il était facile de lui faire perdre, il exigea des otages et

règla le tribut annuel que la Bretagne paierait au peuple romain. Il défendit impérieusement à Cassivellaunus d'inquiéter Mandubratius et les Trinobantes; puis, ayant reçu les otages, il ramena son armée sur la côte, où il trouva ses vaisseaux réparés.

On les remit à flot et, comme il avait beaucoup de prisonniers et que plusieurs vaisseaux avaient péri dans la tempête, il résolut de faire passer l'armée en deux convois. Or il arriva que, dans toutes les courses de cette année et de la précédente, de tant de navires, il n'en périt pas un seul qui eût des soldats à bord; tandis que, de tous les vaisseaux partis à vide, soit de ceux qui avaient débarqué la première division, soit de ceux que Labiénus avait fait contruire, il y en eut très peu qui prirent terre: presque tous furent rejetés en mer. César, les ayant en vain attendus quelque temps, fut obligé, vu l'approche de l'équinoxe, de mettre ses soldats plus à l'étroit, dans la crainte que la saison ne lui fermât la mer. Alors, profitant d'un grand calme, il leva l'ancre, la seconde veille étant déjà commencée, et, dès le point du jour, il atterrit avec tous ses vaisseaux en bon état.

VI. Il les fit tirer à sec, tint à Samarobriva l'assemblée de la Gaule, et mit ensuite son armée en quartiers d'hiver, mais répartie autrement que les années précédentes. Car, la récolte ayant été mauvaise à cause de la sécheresse, il fut forcé de placer les légions en diverses cités. Le lieutenant C. Fabius alla donc chez les Morins avec une légion, Q. Cicéron chez les Ner-

viens avec une autre, L. Roscius chez les Essuens avec une troisième, et T. Labiénus avec une quatrième chez les Rémois, sur la frontière des Tréviriens : trois furent postées en Belgique sous les ordres du questeur M. Crassus et des lieutenants L. Munatius Plancus et C. Trébonius ; enfin les lieutenants Q. Titurius, Sabinus et L. Arunculéïus Cotta avec cinq cohortes et la dernière légion, levée au delà du Pô, allèrent chez les Éburons, dont la plus grande partie habite entre la Meuse et le Rhin, et qui avaient pour rois Ambiorix et Caltivulcus. César crut voir, dans cette distribution des troupes, un remède facile contre la disette ; et cependant tous les quartiers n'occupaient qu'une étendue de cent milles, excepté celui de C. Roscius, qui allait dans un pays très soumis et très paisible. César résolut de rester dans la Gaule, jusqu'à ce que les légions fussent établies dans leurs cantonnements et qu'il les y sût bien retranchées.

Tasgétius était un homme de la plus haute naissance, dont les ancêtres avaient régné sur les Carnutes : César l'avait rétabli dans le rang de ses aïeux, à raison de son courage, de son attachement et des services signalés qu'il lui avait rendus dans toutes les guerres. Cette année, la troisième de son règne, ses ennemis, excités encore par plusieurs personnes de la cité, l'assassinèrent publiquement. On en rendit compte à César, qui, comme bien des gens étaient compromis, craignit qu'ils ne portassent la cité à se révolter et donna l'ordre à L. Plancus de passer aussitôt, avec sa légion,

de la Belgique chez les Carnutes, d'y prendre son quartier d'hiver, d'arrêter et de lui envoyer ceux qu'il apprendrait être les auteurs de la mort de Tasgétius. Pendant ce temps tous les lieutenants et le questeur, auxquels il avait confié des légions, l'informèrent qu'ils étaient arrivés dans leurs cantonnements et s'y étaient fortifiés.

Environ quinze jours après, une révolte éclata tout à coup de la part d'Ambiorix et de Cativulcus. Ils étaient venus au-devant de Sabinus et de Cotta, jusque sur les frontières de leur pays, et leur avaient apporté du blé ; mais, à l'instigation des agents du trévirien Indutiomarus, ils soulevèrent leur nation, surprirent les gens qui coupaient du bois et vinrent en force attaquer le camp. Nos soldats ayant promptement pris les armes et bordé le rempart, et la cavalerie espagnole, qui sortit, ayant battu celle des ennemis, ils désespérèrent du succès et retirèrent leurs troupes de l'assaut. Alors ils crièrent à leur manière : « Que quelqu'un sortît du camp pour conférer avec eux : ils avaient à faire pour l'intérêt commun des propositions, qui pourraient tout calmer ». On envoya pour les entendre C. Arpinus, chevalier romain, ami de Q. Titurius, avec Q. Junius, un espagnol, que César avait déjà plus d'une fois dépêché vers Ambiorix.

Ce prince leur dit : « Qu'il avouait devoir beaucoup à César pour les bienfaits qu'il en avait reçus : César l'avait affranchi du tribut annuel qu'il payait aux Aduatiques ses voisins et lui avait rendu son fils et celui de son frère que ce peuple avait pour otages et qu'il tenait

dans l'esclavage et dans les chaînes. Aussi, en attaquant le camp, n'avait-il suivi ni sa volonté, ni sa façon de penser ; sa cité l'y avait forcé : car telle était l'espèce de son autorité, que le peuple n'avait pas moins de pouvoir sur lui qu'il n'en avait sur le peuple. Au reste l'insurrection venait de ce que sa cité n'avait pu refuser d'entrer dans la conspiration subite des Gaulois : il pouvait bien en donner pour preuve sa faiblesse ; car il n'avait pas assez peu d'expérience pour se flatter, avec ses seules forces, de triompher du peuple romain. Mais les Gaulois avaient pris une résolution générale, et ce jour était fixé pour attaquer tous les quartiers de César, afin qu'une légion ne pût aller au secours de l'autre. Des Gaulois n'avaient guère pu refuser des Gaulois, surtout lorsqu'il s'agissait de recouvrer la liberté commune. Mais, après avoir payé sa dette à la patrie, il allait s'acquitter envers César : ainsi, par reconnaissance pour lui, il prévenait Titurius, il le priait comme son hôte, de pourvoir à son salut et à celui de ses soldats. Un corps nombreux de Germains soudoyés avait passé le Rhin ; il arrivait sous deux jours. C'était aux Romains de voir si, avant que les cités voisines en eussent vent, ils voulaient se retirer du cantonnement et rejoindre ou Labiénus, ou Cicéron, dont l'un était éloigné d'environ cinquante milles et l'autre d'un peu plus. Il leur promettait, il leur jurait sûreté parfaite au travers de son pays. Il conciliait ainsi les intérêts de sa cité, qui serait soulagée des quartiers, avec sa gratitude pour les bienfaits

de César ». Ambiorix se retire après ce discours.

Arpinus et Junius le rapportent aux deux commandants. Dans le trouble où les jetait cet événement imprévu, ils ne crurent pas devoir négliger l'avis, quoiqu'il vînt d'un ennemi. Ce qui les frappait le plus, c'est qu'à peine était-il croyable que la cité obscure et chétive des Éburons eût osé, d'elle-même, faire la guerre au peuple romain. Ils portèrent donc l'affaire au conseil, où il s'éleva de grands débats entre eux. L. Arunculéïus pensait avec plusieurs des tribuns et des premiers centurions « Qu'il ne fallait rien précipiter, ni quitter le cantonnement sans l'ordre de César : ils soutenaient que, bien retranché, l'on pouvait résister même aux Germains, quel que fût leur nombre ; la preuve en était qu'on avait soutenu vigoureusement le premier effort des ennemis, en leur blessant beaucoup d'hommes. L'on ne manquait point de blé : cependant, on recevrait du secours des cantonnements voisins et de César. Enfin, quoi de plus inconséquent et de plus honteux que de prendre une résolution extrême, d'après les conseils d'un ennemi » ?

Titurius criaillait au contraire « Qu'il serait trop tard pour prendre un parti, quand, par la jonction des Germains, l'ennemi serait plus en force, ou que les quartiers voisins auraient essuyé quelque disgrâce. On avait peu de temps pour songer à sa sûreté. Il croyait César parti pour l'Italie : autrement les Carnutes se seraient-ils portés à tuer Tasgétius? S'il n'était absent, les Éburons seraient-ils venus si effrontément nous attaquer?

Il considérait les choses et non les assertions de l'ennemi. Le Rhin était à deux pas; les Germains étaient ulcérés de la mort d'Arioviste et de nos succès précédents. La Gaule brûlait de venger tant d'outrages reçus, sa liberté ravie, la gloire de ses anciens exploits anéantie. Qui se persuaderait enfin qu'Ambiorix eût pris au hasard un parti pareil? Son avis, à lui, offrait sûreté de deux côtés. S'il n'existait rien de fâcheux, on rejoindrait sans danger la prochaine légion : si toute la Gaule était liguée avec les Germains, il n'y avait de salut que dans la célérité. Quant au parti que proposaient Cotta et ses adhérents, qu'en résulterait-il ? Si pour le moment il était sans danger, on aurait toujours à craindre un long siège et la famine ».

L'un et l'autre ayant ainsi déduit ses motifs, comme Cotta et les premiers centurions tenaient fortement à leur avis : *Emportez-le donc, puisque vous le voulez*, dit Sabinus, et d'une voix plus élevée, pour être entendu d'une grande partie des soldats ; *pour moi, je ne suis pas ici celui que le péril effraye le plus : ceux-là goûteront mes raisons, Cotta, et, s'il arrive quelque malheur, ils s'en prendront à toi, eux qui, si tu le permettais, réunis dès après-demain au cantonnement voisin, courraient une chance commune avec leurs camarades et ne périraient point par le fer et la faim, isolés et relégués loin d'eux.*

Le conseil se lève : on s'attache aux deux commandants ; on les conjure : « De ne pas rendre les choses désespérées par leur dissension et leur opiniâtreté. On pouvait, sans danger, ou rester, ou partir, pourvu que

tout le monde fût d'accord : la mésintelligence, au contraire, détruirait tout espoir ». La contestation dura jusqu'à minuit : enfin Cotta, ébranlé, se désiste ; l'avis de Sabinus l'emporte; on arrête de partir au point du jour. Le reste de la nuit se passe sans dormir, chaque soldat examinant ce qu'il peut emmener et ce qu'il lui faudra laisser de son équipement d'hiver. On imagine tout ce qui peut rendre le séjour périlleux et le danger plus grand par l'abattement et l'insomnie du soldat. Au point du jour on part du camp, en colonne fort allongée avec beaucoup de bagages, comme des gens convaincus que le conseil d'Ambiorix n'était pas celui d'un ennemi, mais d'un homme tout dévoué.

Le bruit qui se fit toute la nuit dans le camp, où l'on était resté debout, ayant appris à l'ennemi qu'on partait, il s'embusque en deux endroits du bois, où, caché dans une position avantageuse, il attendit les Romains, à deux milles environ du camp. Quand la majeure partie des troupes se fut enfoncée dans un grand vallon, il parut tout à coup sur les deux revers et, poussant l'arrière-garde d'une part, de l'autre empêchant l'avant-garde de gagner les hauteurs, il engagea le combat dans une position très mauvaise pour nos troupes.

Alors enfin Titurius, qui n'avait encore songé à rien, s'agite, court çà et là, met les cohortes en bataille, tout cela même d'un air abattu, en homme qui se croit sans ressources; comme il arrive le plus souvent quand on est réduit à prendre son parti au moment même. Mais Cotta, qui avait jugé que pareille chose

pouvait survenir en chemin et qui s'était, en conséquence, opposé au départ, n'oubliait rien de relatif à la sûreté commune : il appelait par leur nom, il encourageait les soldats, remplissait ainsi ses devoirs de général et se battait comme un soldat. Comme, attendu la longueur de la colonne, les deux chefs ne pouvaient aisément tout voir par eux-mêmes et faire, suivant les lieux, les dispositions nécessaires, ils firent proclamer d'abandonner le bagage et de se former en cercle. Quoique, dans la circonstance, ce parti ne fût pas à blâmer, il eut des suites funestes ; car, comme il parut dicté par la plus vive crainte et par le désespoir, il affaiblit la confiance du soldat et redoubla l'ardeur de l'ennemi. De plus, ce qui était infaillible, la plupart des soldats quittèrent les enseignes et coururent enlever des chariots chacun ce qu'il avait de plus précieux, faisant retentir tout le vallon de lamentations et de cris.

Mais les Barbares ne manquèrent point de conduite : car les chefs firent proclamer dans toute l'armée : « Que personne ne quittât son poste ; le butin était pour le soldat ; tout ce que les Romains abandonneraient lui appartiendrait ; qu'il songeât donc que tout dépendait de la victoire ». Nos soldats ne le cédaient ni en nombre ni en courage : abandonnés par leur chef et par la fortune, ils mettaient tout leur espoir dans leur valeur, et, partout où se jetait une cohorte, on voyait tomber un grand nombre d'ennemis. Ambiorix, le remarquant, fit donner l'ordre aux siens : « De lancer leurs traits de loin, de ne pas s'approcher et de

reculer partout où on les chargerait : vu la légèreté de leurs armes, ils ne pouvaient de front, faire de mal aux Romains trop bien exercés; quand ils se replieraient sur les enseignes, on avancerait de nouveau ». L'ordre fut parfaitement exécuté. L'ennemi fuyait avec la dernière vitesse, dès qu'une cohorte se détachait du cercle et chargeait : cependant ses flancs dégarnis étaient nécessairement exposés aux traits. Voulait-elle revenir au point d'où elle était partie? elle était en butte et au corps qui lui avait fait place et aux corps les plus voisins. Voulait-elle tenir ferme? la valeur ne pouvait se déployer et, dans ses rangs serrés, les traits d'une telle multitude ne pouvaient tomber à faux.

Malgré tous ces désavantages et quoique couverts de blessures, nos soldats se défendaient pourtant. Il était huit heures et l'action, qui avait commencé avec le jour, en avait duré la plus grande partie, sans qu'ils eussent rien fait d'indigne d'eux, lorsque T. Balventius, officier très brave et très estimé, qui avait été fait primipile l'année précédente, eut les deux cuisses traversées par une demi-pique : Q. Lucanius, du même grade, qui combattait avec la plus grande valeur, fut tué, en secourant son fils enveloppé par les ennemis : le lieutenant L. Arunculéius Cotta, tandis qu'il encourageait chaque cohorte et chaque rang, fut blessé d'un coup de fronde au visage.

Alors Sabinus consterné, voyant dans le lointain Ambiorix qui animait ses troupes, lui envoie Cn. Pompéius, son interprète, pour le prier de l'épargner lui

et ses soldats. Ambiorix répond : « Que Sabinus peut venir lui parler; il se flatte d'obtenir de son armée la vie sauve pour les Romains : quant à Sabinus il ne lui sera fait aucun mal ; il en donne sa parole ». Titurius propose à son collègue blessé de sortir avec lui de la mêlée et d'aller conférer avec Ambiorix : « Il espère en obtenir la vie sauve pour lui et les siens ». Cotta déclare qu'il n'ira point trouver un ennemi sous les armes et persiste à s'y refuser. Sabinus ordonne aux tribuns des soldats et aux premiers centurions qui étaient près de lui, de le suivre. Ambiorix, le voyant s'approcher, lui commande de jeter ses armes : il les jette et ordonne aux siens d'en faire autant. Cependant, tandis qu'il traite des conditions avec Ambiorix, qui prolonge à dessein l'entretien, on l'enveloppe insensiblement et on le tue.

Alors les Barbares crient victoire à leur manière, poussent un hurlement et fondent sur nos troupes, qu'ils mettent en désordre. Là périrent, en combattant, L. Cotta et la plupart des soldats. Le reste se retira vers le camp d'où l'on était parti. De ce nombre était le porte-aigle, L. Pétrosidius : pressé par une foule d'ennemis, il la jeta dans les retranchements et périt en combattant vaillamment, en avant du fossé. Les autres soutinrent avec peine l'assaut jusqu'au soir et, désespérant de pouvoir se sauver, s'entre-tuèrent dans la nuit, jusqu'au dernier. Un petit nombre, échappé du combat, traversa les bois au hasard, gagna le quartier de Labiénus et l'instruisit de l'événement.

VII. Enflé de sa victoire, Ambiorix part aussitôt avec sa cavalerie, ordonne à l'infanterie de suivre et, marchant toute la nuit, vient chez les Aduatiques dont ses états étaient limitrophes : il leur expose l'état des choses, les soulève et, le lendemain, arrive chez les Nerviens qu'il exhorte « à ne pas perdre cette occasion de secouer pour toujours le joug des Romains et de venger les outrages qu'ils en ont reçus. Deux lieutenants ont été tués; une grande partie de l'armée à péri : ce n'était rien que de surprendre et d'égorger la légion cantonnée sous les ordres de Cicéron. Il leur offre pour cela son secours ».

Il persuade sans peine les Nerviens, qui, dépêchant aussitôt des exprès aux Centrons, aux Grudiens, aux Lévaques, aux Pleumosiens, aux Gordunes, tous peuples dans leur dépendance, rassemblent le plus de troupes qu'ils peuvent et se jettent, à l'improviste, sur le quartier de Cicéron, qui ignorait encore la mort de Titurius. Il lui arriva de même, ce qui était inévitable, que plusieurs de ses soldats, qui coupaient du bois dans la forêt pour le chauffage et les fortifications, furent surpris et enlevés par les ennemis. Ils vinrent ensuite en force, Éburons, Aduatiques, Nerviens, tous leurs clients, tous leurs alliés, attaquer la légion dans son camp. On court promptement aux armes et l'on borde le rempart. Ce premier jour on eut peine à se défendre, parce que l'ennemi mettait tout son espoir dans la célérité, se flattant d'être toujours vainqueur s'il remportait encore cet avantage.

Aussitôt Cicéron écrit à César et promet de grandes récompenses à qui remettra ses lettres. L'ennemi, maître de tous les chemins, arrête les exprès. Comme on avait fait provision de bois de charpente, on élève cent vingt tours dans la nuit, avec une promptitude incroyable, et l'on perfectionne les ouvrages. L'ennemi dont les forces s'étaient fort accrues, renouvelle l'assaut le lendemain et comble le fossé. On se défend de la même façon que la veille, il en fut de même les jours suivants. On ne cesse pas de travailler un seul instant de la nuit ; les malades, les blessés ne peuvent prendre aucun repos : chaque nuit on apprête ce qu'il faut pour la défense du lendemain : on prépare un grand nombre de javelots de rempart, et des pieux qu'on durcit au feu. On revêt les tours de planches, les parapets et les créneaux de claies d'osier. Cicéron, quoique d'une très faible santé, ne prenait pas lui-même la nuit pour se reposer : il fallut les instances des soldats attroupés pour le forcer à se ménager.

Alors les chefs et les premiers des Nerviens, qui avaient quelque accès auprès de Cicéron ou quelques relations d'amitié avec lui, demandent une conférence : l'ayant obtenue, ils lui disent, ce qu'avait dit Ambiorix à Titurius : « Que toute la Gaule est en armes ; que les Germains ont passé le Rhin ; qu'on attaque les quartiers de César et de ses autres lieutenants. Ils lui apprennent la mort de Sabinus, et lui en montrent pour garant Ambiorix. Ils ajoutent qu'il se trompe, s'il s'attend à être secouru par des gens qui craignent pour

eux-mêmes. Tels sont cependant leurs sentiments pour Cicéron et pour le peuple romain, qu'ils ne se refusent qu'à donner des quartiers d'hiver ; ils ne veulent pas que cette habitude s'enracine. Il peut, sans avoir rien à craindre de leur part, quitter le cantonnement et prendre, en toute assurance, tel chemin qu'il voudra ». Cicéron se borne à leur répondre : « Que l'usage du peuple romain était de ne recevoir aucune proposition de la part d'un ennemi sous les armes ; s'ils veulent les quitter, il leur offre son appui près de César : qu'ils lui envoient des députés, et juste comme il l'est, ils obtiendront probablement leurs demandes ».

Déchus de cet espoir, les Nerviens entourent le camp d'un rempart de onze pieds, avec un fossé de quinze. Ils en avaient appris la manière, en vivant les années précédentes avec nos soldats ; de plus, ils se faisaient instruire par quelques-uns de nos hommes, qu'ils avaient pris. Mais, n'ayant point d'outils de fer propres à ce travail, il leur fallait couper le gazon avec leurs épées et porter la terre dans leurs mains ou dans leurs sayons[1]. On peut, d'après cela, se faire une idée de leur nombre, car, en moins de trois heures, ils eurent fait une circonvallation qui avait dix milles[2]. Les jours suivants,

1. Petit manteau que les Gaulois portaient à la guerre. Le nom de *sagum*, que lui donne César, et que les Romains avaient adopté pour désigner le vêtement court et flottant qu'ils portaient par-dessus leurs armes, est un mot d'origine celtique. *Saé*, en bas-breton, a conservé la même signification ; et nous croyons que notre mot saie peut aussi bien dériver de *Saé* que de *sagum*.

2. Il doit y avoir erreur dans l'étendue qu'on donne ici aux

ils élevèrent des tours de la hauteur de notre rempart, préparèrent des faux et firent des tortues, d'après les leçons des mêmes prisonniers.

Un grand vent s'étant élevé le septième jour du siège, ils se mirent à lancer, avec la fronde, des balles d'argile brûlantes et à darder des javelines rougies au feu sur nos huttes couvertes de chaume, à la façon des Gaulois. Le feu, qui y prit bientôt, gagna tout le camp par la force du vent. A cette vue, les ennemis s'approchent en poussant de grands cris, font avancer les tortues et les tours et appliquent les échelles au rempart. Mais telle fut l'énergie et la présence d'esprit des soldats que, rôtis de tous côtés par les flammes, accablés d'une grêle épaisse de traits, sachant que le feu dévorait le bagage et toute leur fortune, ils se battirent avec toute l'ardeur et la bravoure possibles, sans que pas un non seulement abandonnât son poste, mais même regardât presque derrière lui. Cette journée fut pour nous bien plus rude qu'aucune autre. Cependant, en résultat, les ennemis eurent un grand nombre de tués et de blessés, parce que, s'étant entassés au pied du rempart, les derniers fermaient la retraite aux premiers. Quand la flamme se fut un peu amortie, l'ennemi ayant approché du rempart une tour, au point qu'elle y touchait, les centurions de la troisième cohorte reculèrent et firent reculer leurs soldats, en invi-

lignes des Nerviens, puisque. comme on le verra plus bas, un trait lancé par-dessus portait jusqu'au camp romain, qui ne pouvait être bien grand, puisqu'il n'était que pour une légion.

tant, du geste et de la voix, les Barbares à s'avancer. Aucun ne l'ayant osé, on les assaillit de pierres de tous côtés, on les culbuta et l'on brûla leur tour.

Dans la légion étaient T. Pullion et L. Varénus, deux centurions du plus grand courage et déjà sur le point de parvenir aux premiers rangs. C'était entre eux des débats, une rivalité sans fin et, tous les ans, ils se disputaient le rang avec un acharnement haineux. Au moment où le combat était le plus animé : *Qu'attends tu, Varénus*, s'écria Pullion, *et quelle autre occasion veux-tu pour montrer ta valeur ? Voici le jour qui jugera notre querelle.* A ces mots, il sort du retranchement et fond sur le plus épais des ennemis. Et Varénus aussi ne se tient plus renfermé ; jaloux de l'opinion publique, il suit de près son rival. Pullion lance son javelot, perce et tue un Gaulois de la foule qui venait à lui : les ennemis couvrent le corps de leurs boucliers, dirigent à la fois tous leurs coups contre Pullion et lui ôtent tout moyen de retraite. Un trait perce son bouclier, s'enfonce dans son baudrier et fausse le fourreau de son épée. Lorsqu'il veut la tirer, sa main trouve un obstacle et, dans ce moment critique, les ennemis l'entourent. Son ennemi Varénus vient à son aide et le secourt dans ce danger. Aussitôt toute la foule laisse Pullion, qu'elle croit percé d'outre en outre, et se tourne contre Varénus, qui met promptement l'épée à la main et se bat de près : il tue un des ennemis et repousse un peu le reste ; mais, s'abandonnant trop, il s'abat et tombe dans un creux, où il est enveloppé.

Pullion lui porte secours à son tour et tous deux rentrent dans le camp, sans blessures et couverts de gloire. Dans ce défi, la fortune et le combat tournèrent de manière que les deux rivaux se secoururent et se sauvèrent l'un l'autre, et que l'on ne put décider lequel méritait le prix de la bravoure.

Plus la position devenait critique et périlleuse, en cela surtout que, la plupart des soldats étant couverts de blessures, on était réduit à une poignée de combattants, et plus on adressait de lettres à César: les exprès, s'ils étaient pris, périssaient dans les tourments à la vue des Romains. Dans le camp était un noble nervien nommé Verticon, qui, dès le commencement du siège, s'était rendu près de Cicéron et lui avait juré fidélité. Il engage un esclave, par l'espoir de la liberté et d'une récompense considérable, à se charger de lettres pour César. Cet homme les emporte attachées à un javelot: Gaulois, il circule, sans être soupçonné, parmi des Gaulois et parvient jusqu'à César, qui connut ainsi le danger où étaient Cicéron et sa légion.

VIII. Ayant reçu ces dépêches vers la onzième heure, César envoie sur le champ l'ordre à M. Crassus qui avait ses quartiers à vingt-cinq milles, chez les Bellovaques, de partir à minuit et d'arriver promptement avec sa légion. Crassus se met en route avec le courrier. Un autre avait porté au lieutenant C. Fabius l'ordre d'amener sa légion à un endroit du pays des Atrébates, où César savait devoir passer. Il écrit encore à Labiénus de se rendre avec la sienne sur la frontière

des Nerviens, si le service de la République le permet. Il ne crut pas devoir attendre le reste de l'armée, qui était un peu trop éloigné. Il tire, des quartiers les plus voisins, environ quatre cents cavaliers. Vers la troisième heure, les coureurs de Crassus annoncèrent son arrivée. Comme il avait dans Samarobriva les bagages de l'armée, les otages des cités, les registres publics et sa provision de blé pour l'hiver, César y laissa Crassus avec une légion. Il fit ce jour-là vingt milles et ne tarda pas à être joint sur la route par Fabius. Quant à Labiénus, vu qu'à la nouvelle de la mort de Sabinus et du massacre des cohortes, toutes les forces des Tréviriens s'étaient portées vers son camp, il craignit de ne pouvoir, dans une marche qui aurait l'air d'une fuite, résister à l'attaque des ennemis, exaltés comme il les savait par notre échec tout récent; il écrivit donc à César le risque qu'il courrait à retirer la légion de ses quartiers; il lui mandait ce qui s'était passé chez les Éburons, et l'informait que toutes les forces des Tréviriens, infanterie et cavalerie, avaient pris position à trois milles de lui.

César approuva ses raisons et, quoique après avoir compté sur trois légions il fût réduit à deux, jugeant que le salut commun dépendait uniquement de la célérité, il vint, à grandes journées, dans le pays des Nerviens. Il y apprit, par des prisonniers, ce qui se passait autour de Cicéron et dans quel danger il était. Alors il engage, par de grandes promesses, un cavalier gaulois à lui porter une lettre qu'il écrit en grec, afin

que l'ennemi, s'il l'intercepte, ne découvre pas ses projets. Il charge cet homme, s'il ne peut parvenir jusqu'au camp, de l'y lancer attachée à une javeline. La lettre portait : « Qu'il était en marche avec ses légions et qu'il arriverait bientôt : il exhortait Cicéron à se rappeler son ancienne valeur ». Le Gaulois craignit de s'exposer et lança la javeline, suivant ses instructions. Elle s'attacha par hasard à une tour et y resta deux jours, sans être aperçue. Le troisième, un soldat la vit et la porta à Cicéron, qui, l'ayant lue, assembla les troupes et les combla de joie, en la leur relisant à haute voix. On découvrait déjà, dans le lointain, la fumée des incendies, ce qui levait tout doute sur l'approche des légions.

Les Gaulois, en étant instruits par leurs coureurs, lèvent le siège et marchent à César avec toutes leurs forces, montant environ à soixante mille combattants. Cicéron, ayant le moyen d'écrire à César, demande encore à ce Verticon, dont on a parlé, un Gaulois pour porter sa lettre et l'exhorte à marcher avec diligence et précaution. Il marque à César : « Que les ennemis ont abandonné le siège, pour tourner toutes leurs forces contre lui ». César reçoit la lettre vers minuit, la communique à l'armée, l'encourage et l'anime au combat. Le lendemain, au point du jour, il lève le camp, fait environ quatre milles et découvre les troupes nombreuses des Barbares au delà d'une large vallée, où coulait un ruisseau. Il eût été fort dangereux de combattre une armée aussi forte dans une position peu

avantageuse : Cicéron, d'ailleurs, étant délivré, la célérité ne paraissait plus aussi essentielle. César se retranche donc dans la meilleure position qu'il trouve et, quoique un camp de sept mille hommes au plus, sans aucun bagage, dût naturellement être fort petit, il le resserre encore le plus qu'il peut, en rétrécissant les rues, pour le rendre tout à fait méprisable à l'ennemi. Cependant il envoie de tous côtés à la découverte, afin de savoir où il pourra le plus aisément passer le vallon.

Après quelques escarmouches de cavalerie près du ruisseau, l'on garda sa position ce jour-là de part et d'autre ; les Gaulois, pour attendre des renforts qui leur venaient ; César, pour tâcher, en jouant la crainte, d'attirer en deçà du vallon les ennemis, afin d'en venir aux mains devant son camp : s'il n'y réussissait pas, il voulait bien connaître les chemins, pour passer ensuite, avec moins de danger, le vallon et le ruisseau. A la pointe du jour, la cavalerie ennemie s'approche de notre camp et engage le combat avec la nôtre : César ordonne, à dessein, à celle-ci de céder et de rentrer dans le camp : il fait, en même temps, exhausser partout le rempart et fermer les portes, avec ordre de s'y employer avec toute l'agitation et tous les signes de frayeur possibles.

Toutes ces démonstrations engagent les ennemis à passer le vallon et à se mettre en bataille dans une mauvaise position. Comme on avait retiré les troupes, même du rempart, ils se rapprochent encore et lancent

de toutes parts des traits dans le camp. Des hérauts ont ordre de proclamer à la ronde « Que tout Romain ou Gaulois qui voudra passer de leur côté, le peut sans risque jusqu'à la troisième heure ; plus tard, il ne sera plus temps » : et tel fut leur mépris pour nous, que, masquant pour la forme, avec un simple gazon, les portes du camp, parce qu'ils jugeaient ne pouvoir les forcer, ils se mirent les uns à combler le fossé, les autres à entamer le rempart. César ayant alors fait faire une sortie par toutes les portes et lâché sa cavalerie, ils prirent la fuite à l'instant, sans qu'un seul s'arrêtât pour combattre. On en fit un grand carnage et l'on dépouilla tous les morts de leurs armes.

César défendit de les poursuivre trop loin, à cause des bois et des marais : il voyait aussi qu'ils n'abandonnaient la place qu'avec une perte considérable. Le même jour il rejoint Cicéron, sans avoir à regretter un seul homme. Il voit avec surprise les tours dressées par l'ennemi, ses tortues, sa circonvallation. Il passe en revue la légion : sur 10 soldats, il y en avait à peine un sans blessures. Il juge, d'après tout cela, quels dangers on a courus et quelle énergie on a déployée. Il donne à Cicéron et à la légion les éloges qu'ils méritent, et s'adresse nominativement aux tribuns et aux centurions dont Cicéron lui a signalé la valeur distinguée. Les prisonniers lui confirmèrent le malheur de Sabinus et de Cotta. Le lendemain, il fait assembler les troupes ; il leur expose l'événement, les console et les rassure : « Ils doivent, *leur dit-il*, être d'autant moins

affectés de la perte essuyée par la faute et l'imprudence d'un de ses lieutenants, que, grâce aux Dieux immortels, leur courage a vengé cet échec : leur affliction ne doit donc pas avoir plus de durée que n'en a eu l'allégresse de l'ennemi[1] ».

Cependant la nouvelle de la victoire de César parvient par les Rémois à Labiénus avec une promptitude si incroyable qu'éloigné, comme il l'était, de cinquante milles du quartier de Cicéron, où César n'était arrivé qu'après neuf heures, il entendit dès avant la troisième veille aux portes de son camp les cris des Rémois qui lui annonçaient le succès du combat et l'en félicitaient. Le bruit en étant parvenu à Indutiomarus, qui avait résolu d'attaquer le lendemain le camp de Labiénus, il s'enfuit de nuit, et remena dans leurs foyers tous les Tréviriens.

IX. César renvoya dans son quartier Fabius avec sa légion : il résolut, quant à lui, de faire hiverner trois légions réparties en trois cantonnements autour de Samarobriva, où il se proposa de passer l'hiver entier, attendu les grands mouvements qui avaient eu lieu dans la Gaule. Car, sur la nouvelle du désastre et de la mort de Sabinus, presque toutes les cités pensaient à prendre les armes : on s'envoyait de tous côtés des courriers et des députés ; on délibérait sur le plan qu'on suivrait, sur le point d'où l'on devait commen-

1. César, à la nouvelle de la défaite de Titurius, avait laissé croître sa barbe et ses cheveux et ne se les fit couper qu'après avoir vengé sa perte.

cer la guerre ; on tenait des assemblées, de nuit, dans des lieux déserts ; et César ne fut pas, de tout l'hiver, un moment sans inquiétude et sans recevoir quelque avis sur les conciliabules et les mouvements des Gaulois. Entre autres le lieutenant L. Roscius, qui commandait la treizième légion, lui fit savoir, « que, les cités nommées armoricaines, ayant rassemblé de grandes forces pour l'attaquer, cette armée était venue jusqu'à huit milles de son quartier ; mais qu'à la nouvelle de la victoire de César, elle s'était éloignée d'une manière qui ressemblait plus à une fuite qu'à une retraite ».

César, ayant appelé près de lui les premiers de chaque cité, intimide les uns, en leur déclarant qu'il sait ce qui se passe, rassure les autres et maintient une grande partie de la Gaule dans son devoir. Cependant les Sénonais, cité des plus puissantes et d'une grande influence, projettent d'un commun accord de tuer Cavarinus, que César leur avait donné pour roi. Ils avaient été jadis gouvernés par ses ancêtres, et par son frère Moritasgus, à l'arrivée de César dans la Gaule. Cavarinus, ayant pressenti leur dessein, prit la fuite : ils le poursuivirent jusqu'à la frontière et le privèrent de ses biens et de la royauté. Ils députèrent ensuite vers César pour se justifier : mais comme il eut ordonné au sénat entier de venir le trouver, on n'obéit pas. La chose eut tant d'influence sur les Barbares, de trouver un peuple qui provoquait la guerre, et il en résulta dans les esprits un tel changement,

qu'il n'y eut presque plus de cité qui ne nous fût suspecte, excepté les Éduens et les Rémois, pour qui César eut toujours une considération particulière, à raison de l'ancien et constant attachement des premiers pour le peuple romain, et des services récents rendus par les derniers dans les guerres de la Gaule. Je ne sais si ce mécontentement général doit étonner, pour plusieurs raisons, surtout à cause de la douleur amère que ressentaient les Gaulois d'être déchus, au point de recevoir des ordres des Romains, eux que les exploits avaient mis au-dessus de toutes les nations.

Indutiomarus et les Tréviriens n'avaient, d'un autre côté, cessé d'envoyer des députés, d'intriguer pendant tout l'hiver auprès des cités de l'autre rive du Rhin et de leur offrir de l'argent, en les assurant « que la plus grande partie de l'armée romaine avait péri et qu'il n'en restait que les débris ». Cependant ils ne purent déterminer aucun peuple à passer le Rhin : « Après ce qu'on avait éprouvé dans la guerre d'Arioviste et dans l'excursion des Tenchthères, on ne devait plus, *leur dit-on*, tenter la fortune ». Indutiomarus, déchu de cet espoir, n'en commence pas moins à lever des troupes : il les exerce, achète des chevaux des peuples voisins, attire à lui, par une forte solde, les bannis et les brigands de la Gaule ; et déjà ses préparatifs lui avaient acquis tant d'influence, que des députations accouraient de tous côtés pour lui demander soit hautement, soit en secret, sa bienveillance et son amitié.

Voyant qu'on le recherchait, que, d'un côté, le

sentiment de leurs attentats animait les Sénonais et les Carnutes; que, d'un autre, les Aduatiques et les Nerviens se préparaient à la guerre, et que, s'il sortait une fois de son pays, il ne manquerait pas de volontaires, il convoque une assemblée armée. Dans les mœurs des Gaulois, c'est par là qu'on commence la guerre : la loi oblige, sans exception, tout ce qui est dans l'âge de puberté à s'y trouver en armes, et le dernier arrivé périt, aux yeux des autres, dans toute espèce de tourments. Indutiomarus fait, dans cette assemblée, déclarer ennemi public le chef du parti contraire, Cingétorix, son gendre (qui s'était, comme on l'a dit, attaché à César, auquel il restait fidèle), et confisque ses biens : il annonce ensuite à l'assemblée « qu'appelé par les Sénonais, les Carnutes et plusieurs autres peuples, il se rendra dans leur pays par celui des Rémois, dont il ravagera les terres; mais avant tout il attaquera le camp de Labiénus ». Il donne ses ordres en conséquence.

Labiénus, renfermé dans un camp aussi bien fortifié par l'art que par la nature, ne craignait rien pour lui-même ni pour la légion ; il songeait à ne pas laisser échapper l'occasion de bien faire. Informé par Cingétorix et par ses parents du discours d'Indutiomarus, il dépêche des courriers dans toutes les cités voisines, leur demande de la cavalerie, et lui donne rendez-vous à jour fixe. Indutiomarus cependant rôdait presque chaque jour autour du camp avec la sienne, tantôt pour reconnaître les lieux, tantôt pour parlementer ou pour

intimider; et, le plus souvent, toute son escorte lançait ses traits dans le camp. Labiénus retenait les soldats au dedans et faisait son possible pour que l'on crût de plus en plus à sa frayeur.

Voyant qu'Indutiomarus s'approchait du camp avec plus de mépris chaque jour, Labiénus y fait entrer, une nuit, toute la cavalerie qu'il avait eu soin de tirer des cités voisines, et veille si exactement à ce que personne ne sorte, que les Tréviriens ne purent en aucune manière avoir ni vent ni nouvelle de la chose. Cependant, suivant son habitude journalière, Indutiomarus s'approche et passe une grande partie de la journée à la vue du camp : ses cavaliers lancent leurs traits et provoquent nos troupes au combat, avec les expressions les plus outrageantes. Comme on ne leur répond pas, ils se retirent sur le soir, quand ils le jugent à propos, et se dispersent sans ordre. Tout à coup Labiénus fait sortir sa cavalerie par deux portes : prévoyant ce qui arriva, que les ennemis épouvantés prendraient la fuite, il prescrit, il ordonne qu'on ne s'attache qu'à Indutiomarus, et qu'avant de s'en être défait, on ne frappe pas même un autre homme ; car il ne voulait pas qu'en s'arrêtant aux subalternes, on lui donnât le temps de s'échapper. Il promet à qui le tuera d'amples récompenses, et fait soutenir la cavalerie par des cohortes. L'événement prouva la sagesse de ces mesures. Comme tous n'en voulaient qu'à un seul, Indutiomarus fut atteint et tué dans le gué même du fleuve : on apporta sa tête au camp. La

cavalerie, en revenant, poursuivit et tua ce qu'elle put.

A la nouvelle de l'affaire, tous les rassemblements d'Éburons et de Nerviens se dissipèrent; et la Gaule fut depuis un peu plus tranquille.

SOMMAIRE DU LIVRE VI

I. Nouvelles levées dans la Cisalpine. Mouvements dans la Gaule. César réprime les Sénonais et les Carnutes. — II. Il marche contre les Ménapiens, qui se rendent. Les Tréviriens sont battus par Labiénus, et se soumettent. — III. César passe en Germanie une seconde fois. Mœurs des Gaulois et des Germains. Distinction des ordres dans la Gaule. Des Druides et de leur doctrine. Des Chevaliers. De la superstition et des sacrifices. Des Divinités. Des pères et des enfants. Des femmes. Des funérailles. Loi sur les nouvelles. — IV. Des Dieux et des mœurs des Germains. La propriété inconnue chez eux. Institutions militaires. Leur hospitalité. Gaulois de Germanie. Forêt Hercynie. Bêtes féroces que l'on y trouve. Bœuf ressemblant au cerf. L'élan. L'urus. — V. César rentre dans la Gaule. Il poursuit Ambiorix, qui se sauve par hasard. Dispersion des Éburons. César divise son armée et laisse une légion dans Aduatuca. Il dévaste le pays des Éburons. — VI. Le camp d'Aduatuca est attaqué par les Sicambres. Les cohortes, qui en étaient sorties pour couper du blé, sont enveloppées ; une partie périt. — VII. Retour de César

au camp. Désastre des Éburons. Ambiorix est vainement poursuivi. — VIII. César fait faire une enquête sur le soulèvement des Carnutes et des Sénonais et punit Accon. Il met ses légions en quartier d'hiver et passe en Italie.

LIVRE VI

I. S'attendant pour bien des raisons à de plus grands mouvements dans la Gaule, César chargea ses lieutenants M. Silanus, C. Antistius Reginus, et T. Sextius de faire des levées; et, comme le proconsul Cn. Pompéius restait aux portes de Rome avec un commandement, pour le service de la République, il le pria d'ordonner aux conscrits de la Cisalpine, dont il avait reçu le serment comme consul, de rejoindre leurs enseignes et de partir pour la Gaule ultérieure. César jugeait très important, même pour l'avenir, de convaincre les Gaulois que telles étaient les ressources de l'Italie, qu'après un échec on pouvait non seulement réparer en peu de temps la perte, mais encore augmenter l'armée. Pompée ayant accédé à sa demande, tant par amitié que pour le bien du service, et les trois lieutenants ayant fait promptement leurs levées, ils formèrent et lui amenèrent avant la fin de l'hiver trois légions : c'était le double de ce qu'avait perdu Sabinus. Un renfort si soudain fit connaître le mérite des institutions du peuple romain et ses ressources.

Indutiomarus ayant péri, comme on l'a vu, les Tréviriens avaient déféré le commandement à ses parents, qui ne cessaient de solliciter les Germains et de leur offrir de l'argent. Ne réussissant pas auprès de leurs voisins, ils s'adressent à des peuples plus éloignés. En ayant gagné plusieurs, ils se lient entre eux par des serments, donnent des otages pour sûreté de l'argent, traitent et s'unissent avec Ambiorix. César en étant instruit et voyant que de tous côtés on se préparait à la guerre, que les Ménapiens, les Nerviens, les Aduatiques étaient en armes, avec tous les Germains d'en deçà du Rhin, que les Sénonais ne se rendaient pas à ses ordres, et se concertaient avec les Carnutes et les cités voisines, enfin que les Tréviriens ne cessaient de solliciter les Germains par les députés, il crut devoir penser de bonne heure à la guerre.

Il rassemble donc, avant la fin de l'hiver, les quatre légions les plus voisines, se porte chez les Nerviens qui n'ont le temps ni de se réunir ni de s'enfuir, leur prend beaucoup d'hommes et de bétail, dont il gratifie son armée, ravage leurs terres et les force à se soumettre et à donner des otages. Ayant terminé promptement cette affaire, il ramène ses troupes dans leurs quartiers d'hiver. Aux premiers jours du printemps, il convoqua, suivant son usage, l'assemblée de la Gaule, et, toutes les cités y ayant député, hormis les Sénonais, les Carnutes et les Tréviriens, il considère leur absence comme un commencement de révolte et d'hostilités. Pour montrer qu'avant tout cela lui tient au cœur, il trans-

fère l'assemblée à Lutèce, ville des Parisiens. Ce peuple était limitrophe des Sénonais, et leur ancien allié ; mais il passait pour étranger à leurs complots actuels. Ayant prononcé cette translation du haut de son estrade, il part le jour même avec les légions, et se rend à marches forcées, chez les Sénonais.

Instruit de son approche, Accon, chef de la rébellion, ordonne au peuple de se retirer dans les villes : on veut le faire ; mais, avant qu'on le puisse, on apprend que les Romains arrivent : il fallut renoncer à ce projet et envoyer des députés pour fléchir César ; ils lui sont présentés par les Éduens, dont jadis les Sénonais étaient clients. César leur pardonne sans peine, à la prière des Éduens, et reçoit leur justification, jugeant que l'été n'était pas la saison des enquêtes, mais celle d'une guerre active. Il exige cent otages qu'il donne en garde aux Éduens. Les Carnutes lui envoient au même endroit des députés et des otages ; les Rémois, dont ils étaient clients, intercèdent pour eux : ils reçoivent la même réponse que les Sénonais. César achève de tenir l'assemblée et commande aux cités de lui fournir de la cavalerie.

II. Le calme étant rétabli dans cette partie de la Gaule, toutes ses vues, toutes ses idées se fixèrent sur la guerre contre Ambiorix et les Tréviriens. Il ordonne à Cavarinus de le suivre avec la cavalerie des Sénonais, de crainte que son ressentiment ou la haine qu'il s'était attirée n'excitât des mouvements dans la cité. Ce point réglé, comme il tenait pour certain qu'Ambiorix n'en

viendrait pas à une bataille, il passait en revue tous les autres projets qu'il pourrait avoir. Les Ménapiens, limitrophes des Éburons et les seuls des Gaulois qui ne nous eussent jamais envoyé de députés, avaient pour défense une continuité de bois et de marais. César savait qu'ils étaient liés par l'hospitalité avec Ambiorix, qui, grâce aux Tréviriens, était aussi devenu l'ami des Germains. Avant de l'attaquer, César crut devoir lui enlever ces alliés, de crainte que, perdant tout espoir, il ne se cachât chez les Ménapiens, ou ne se décidât à se réfugier de l'autre côté du Rhin.

Sa résolution prise, César envoie à Labiénus, campé chez les Tréviriens, deux légions avec tous les équipages de l'armée, et marche lui-même contre les Ménapiens, avec cinq légions sans bagage. Ce peuple ne rassembla point de troupes; se fiant sur la nature du pays, il se réfugia dans les marais et dans les bois, où il transporta tous ses effets. César partageant ses forces avec le lieutenant C. Fabius et le questeur M. Crassus, jette promptement des ponts, entre dans le pays par trois endroits, brûle les bourgs et les habitations, prend beaucoup d'hommes et de bétail, et force ainsi les Ménapiens à lui envoyer des députés pour demander la paix. En ayant reçu des otages, il leur déclare qu'il les traitera en ennemis s'ils reçoivent chez eux Ambiorix ou ses agents. Cette affaire terminée, il laisse pour les surveiller, l'atrébate Comius avec de la cavalerie et part pour le pays des Tréviriens.

VII Ils avaient, pendant cette expédition, rassemblé

beaucoup de cavalerie et d'infanterie et se disposaient à attaquer Labiénus qui, avec une légion, hivernait sur leurs frontières. Ils n'en étaient plus qu'à deux jours de marche, quand ils apprirent que César lui avait fait passer deux légions. Ils campent alors à quinze milles de lui, résolus d'attendre les Germains auxiliaires. Labiénus, instruit de ce dessein, laisse cinq cohortes à la garde du bagage, s'avance avec les vingt-cinq autres et beaucoup de cavalerie et se retranche à un mille de leur camp, espérant que leur témérité lui fournirait l'occasion de livrer bataille. Il en était séparé par une rivière difficile à passer, vu l'escarpement de ses rives : il ne songeait pas à la franchir, et ne croyait pas que les ennemis le fissent. Comme ils attendaient chaque jour leurs auxiliaires, il dit tout haut dans le conseil : « Que, puisqu'on annonçait l'arrivée des Germains, il ne mettrait pas au hasard le sort de son armée et le sien, et qu'il lèverait le camp le lendemain, à la pointe du jour ». Ce propos parvint bientôt aux ennemis ; car il était naturel que, dans sa nombreuse cavalerie gauloise, il se trouvât des hommes qui favorisassent d'autres Gaulois. Labiénus assemble de nuit les tribuns des soldats et les premiers centurions ; il leur expose son projet et, pour que l'ennemi croie encore mieux à sa frayeur, il ordonne de lever le camp avec beaucoup plus de bruit et de tumulte qu'il n'est ordinaire chez les Romains : ainsi le départ prit l'apparence d'une fuite. Les deux camps étaient si rapprochés que les ennemis en furent également instruits avant le jour par leurs espions.

L'arrière-garde était à peine sortie des retranchements, que les Gaulois s'animent entre eux « A ne pas laisser échapper une proie si désirée : dans la terreur où étaient les Romains, il serait trop long d'attendre le secours des Germains ; et leur honneur souffrirait, s'ils n'osaient avec tant de monde attaquer un corps si faible, et surtout qui fuyait encombré de bagages ». Ils n'hésitent pas à passer la rivière et à livrer combat dans une mauvaise position. Labiénus, qui s'y attendait, marchait lentement, feignant toujours de continuer sa route, pour les attirer tous en deçà du fleuve. Bientôt envoyant un peu en avant les bagages qu'il plaça sur une éminence ; *Soldats*, dit-il, *voilà l'occasion que vous demandiez : vous tenez l'ennemi resserré dans une mauvaise position. Montrez, sous mes ordres, le même courage que vous avez souvent déployé sous ceux de notre général ; croyez-le encore présent ; croyez être sous ses yeux.* En même temps, il ordonne de tourner les enseignes vers l'ennemi et de se former en bataille, laisse quelques escadrons à la garde du bagage, et poste le reste sur ses flancs. A l'instant nos soldats, poussant un cri, lancent leurs javelots contre les Gaulois qui, voyant contre leur espoir fondre sur eux des gens qu'ils croyaient en fuite, ne soutinrent pas même le choc, se débandèrent à la première charge et gagnèrent les bois voisins. Labiénus les poursuivit avec sa cavalerie, en prit et en tua un grand nombre. Peu de jours après, la cité se soumit ; car, à la nouvelle de cette défaite, les Germains retournèrent chez eux. Les

parents d'Indutiomarus les y suivirent : comme ils avaient été les moteurs de la révolte, ils quittèrent le pays. On donna le premier rang et l'autorité à Cingétorix, qui avait été constamment ferme dans son devoir.

III. Du pays des Ménapiens étant venu chez les Tréviriens, César résolut de passer le Rhin pour deux raisons : la première était que les Germains avaient envoyé des secours aux Tréviriens ; la seconde, qu'il ne voulait pas qu'Ambiorix trouvât chez eux un asile. Dans ce dessein, il fit faire un pont, un peu au-dessus de l'endroit où son armée avait déjà passé. L'ouvrage, conduit suivant la méthode que l'on connaît, fut achevé dans peu de jours, grâce au zèle extrême du soldat. César laissa un fort détachement près du pont, chez les Tréviriens, pour y prévenir quelque brusque mouvement et fit passer le reste des légions et la cavalerie. Les Ubiens, qui, comme on l'a dit, s'étaient soumis et avaient donné des otages, députèrent vers lui pour se justifier et lui faire connaître : « Que leur cité, fidèle à ses engagements, n'avait point envoyé de secours aux Tréviriens, ils le prient, ils le conjurent de les ménager, craignant que sa haine pour les Germains en général ne lui fasse punir les innocents pour les coupables. Veut-il de nouveaux otages? Ils en donneront ». César prit des informations et reconnut que les secours avaient été envoyés par les Suèves. Il agréa la justification des Ubiens et s'informa des chemins et des passages qui mènent chez les Suèves.

Au bout de quelques jours, il apprend des Ubiens que les Suèves rassemblent toutes leurs forces sur un point et qu'ils ont signifié aux peuples de leur dépendance de leur envoyer des renforts de cavalerie et d'infanterie. Sur cet avis, César se pourvoit de vivres et prend un campement avantageux. Il espère réduire, par la disette, des Barbares sans expérience à lui livrer bataille dans une mauvaise position. Il ordonne donc aux Ubiens de retirer leurs troupeaux dans les villes, d'y transporter tous leurs effets, d'envoyer de fréquents espions chez les Suèves et de savoir ce qui s'y passe. On obéit et on lui rapporte, quelques jours après, que, sur la nouvelle positive de l'approche des Romains, tous les Suèves et tous leurs alliés se sont retirés absolument au fond de leur pays : une forêt immense, nommée Bacénis, qui s'étendait au loin dans l'intérieur, formait entre les Suèves et les Chérusques comme un mur naturel et s'opposait à leurs incursions et à leurs ravages réciproques : c'était au bord de cette forêt que les Suèves avaient résolu d'attendre les Romains.

IV. Il ne me semble pas hors de propos, puisque j'en suis là, de parler des mœurs des Gaulois et des Germains et d'expliquer en quoi ces nations diffèrent l'une de l'autre.

Il y a des factions chez les Gaulois, non seulement dans chaque cité, dans chaque canton, dans chaque village, mais même presque dans chaque maison. Les hommes les plus généralement considérés sont les

chefs de ces factions : c'est à leur avis et à leur décision qu'on s'en rapporte en définitive dans les affaires et dans toutes les entreprises. Cela paraît s'être établi jadis, afin qu'un homme du peuple trouvât de l'appui contre un plus puissant : car nul ne souffre qu'on maltraite ou qu'on opprime un de ses partisans ; autrement il perdrait tout son crédit. Il en est de même de la Gaule en masse, car toutes les cités forment deux partis.

Lorsque César vint dans la Gaule, les Éduens étaient à la tête de l'un et les Séquaniens de l'autre. Comme ceux-là, depuis longtemps, avaient l'autorité principale et de nombreux clients, les derniers avaient fait alliance avec Arioviste et les Germains, qu'ils avaient attirés dans leur pays à force de sacrifices et de promesses. Divers succès et la destruction de toute la noblesse éduenne les avaient rendus si prépondérants qu'ils avaient enlevé une grande partie de leurs clients aux Éduens, qu'ils en avaient reçu pour otages les enfants des premières maisons, et qu'ils les avaient forcés de jurer solennellement qu'ils ne trameraient rien contre les Séquaniens : ceux-ci jouissaient enfin d'une partie de territoire, qu'ils avaient envahie, et de la suprématie de toute la Gaule. C'était cette triste position des Éduens qui avait conduit Divitiacus à Rome, pour obtenir des secours du sénat : il était revenu sans avoir réussi. L'arrivée de César ayant fait changer cet état de choses, les Éduens avaient recouvré leurs otages et leurs anciens clients, et César leur en avait fait

acquérir de nouveaux, parce qu'on voyait qu'en s'attachant à eux, on était traité avec plus de douceur et de ménagement ; et, comme ils gagnaient en crédit, en considération, en tout, les Séquaniens s'étaient vu échapper le premier rang. Les Rémois les y remplacèrent et, remarquant qu'ils jouissaient auprès de César d'une faveur égale, ceux que d'anciennes haines éloignaient absolument des Éduens se rangeaient sous la clientèle des Rémois, qui, très attentifs à les protéger, avaient acquis ainsi une influence nouvelle et soudainement établie. Tel était l'état des choses que les Éduens avaient, parmi les Gaulois, une prééminence décidée et que les Rémois tenaient le second rang.

Il n'y a, dans toute la Gaule, que deux classes que l'on distingue et qui comptent pour quelque chose ; le peuple y est presque regardé comme esclave. Il n'ose rien par lui-même et n'a part à aucune délibération. Accablé par ses dettes, par le poids des impôts, ou par les vexations des hommes puissants, le plus grand nombre s'attache au service de la noblesse, qui a sur lui tous les droits d'un maître sur ses esclaves. L'une de ces classes est celle des Druides, l'autre celle des Chevaliers.

Ceux-là s'occupent de ce qui concerne la religion, font les sacrifices publics et privés, et sont les interprètes des dieux. Une foule de jeunes gens accourt près d'eux pour s'instruire et leur état est très respecté. Car ils statuent sur presque tous les différends publics ou particuliers, et, s'il s'est commis un crime, s'il s'est

fait un meurtre, s'il y a discussion sur un héritage, sur des limites, ce sont eux qui prononcent. Ils décernent les récompenses et les peines; et, si quelqu'un, homme privé ou magistrat, ne se soumet pas à leur arrêt, ils lui interdisent les sacrifices : c'est, chez eux, la plus terrible des peines. Ceux à qui on l'inflige sont mis au nombre des impies et des scélérats; tout le monde s'en éloigne et fuit leur abord et leur entretien, de peur que leur commerce ne lui porte malheur. On ne fait point droit sur leurs demandes et ils sont exclus de toutes les dignités.

Le corps des Druides est soumis à l'autorité suprême d'un chef. A sa mort, le plus considéré d'entre eux lui succède : si plusieurs ont des droits égaux, le suffrage des Druides en décide, et quelquefois aussi la force des armes.

Dans un certain temps de l'année, ils s'assemblent au pays des Carnutes, en un lieu consacré, qui passe pour le centre de toute la Gaule. Ceux qui ont des procès y viennent de toutes parts les soumettre à leur décision et à leur arrêt. Leur doctrine, découverte, dit-on, dans la Bretagne, en a été transportée dans la Gaule et c'est encore dans cette île que vont l'étudier ceux qui veulent la connaître plus à fond.

Les Druides ne sont point dans l'usage d'aller à la guerre[1] ; ils ne paient point d'impôts comme les autres

1. C'est-à-dire qu'on ne pouvait les y forcer; mais aucune loi ne leur défendait le métier des armes, si leur humeur belliqueuse les y portait.

Gaulois ; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges. Il en résulte que beaucoup de personnes, attirées par de si belles prérogatives, viennent se mettre d'elles-mêmes sous leur direction : d'autres y sont envoyées par leurs pères et par leurs parents. On y apprend, dit-on, un grand nombre de vers ; aussi quelquefois y reste-t-on vingt ans. Ils ne se croient point permis de mettre ces vers par écrit, quoi qu'ils se servent de caractères Grecs dans presque tous les actes publics et pour les conventions particulières. Ils en agissent ainsi, ce me semble, pour deux raisons : et pour que leur doctrine ne se divulgue pas, et de peur que leurs écoliers, se fiant aux écrits, ne cessent de cultiver leur mémoire. Car il arrive presque toujours qu'on la néglige et qu'on s'applique moins à apprendre par cœur, lorsque l'on a le secours des caractères.

Ils s'attachent surtout à persuader *Que les âmes ne périssent pas, mais qu'elles passent d'un corps dans un autre.* Ils croient que ce dogme exalte le courage et fait mépriser la mort. Ils avancent encore et apprennent à la jeunesse beaucoup de choses sur les astres et leurs mouvements, sur la grandeur du monde et de la terre, sur la nature des êtres, sur la force et le pouvoir des Dieux.

Le second ordre est celui des Chevaliers. S'il en est besoin et qu'il survienne quelque guerre (or avant que César vînt chez les Gaulois, il n'y avait guère d'années qu'ils ne commissent ou qu'ils n'eussent à repousser

quelque agression), ceux-ci prennent tous les armes et chacun, suivant qu'il est plus distingué par sa naissance ou par ses richesses, s'entoure d'un plus grand nombre de clients et de gens à sa solde. C'est à cela seul qu'on reconnaît le crédit et le pouvoir.

Toute la nation gauloise est très adonnée à la superstition : de là vient que ceux qui sont attaqués de maladies graves, ou qui se trouvent dans les combats et dans quelque danger, immolent ou font vœu d'immoler des hommes : pour les sacrifier on se sert du ministère des Druides. Car ils croient que la vie d'un homme ne peut se racheter que par la vie d'un autre, et qu'il n'y a que ce moyen d'apaiser les dieux immortels. Ils ont même établi des sacrifices publics de cette espèce. Quelquefois on fait des mannequins d'une grandeur démesurée, dont les membres tissus d'osier se remplissent d'hommes vivants : on y met le feu et ces malheureux périssent dans des tourbillons de flammes. Ils croient plus agréable aux dieux le supplice des voleurs, des brigands ou de tous autres criminels; mais, à défaut de ces victimes, ils en viennent à immoler des innocents.

Leur divinité principale est Mercure, dont ils ont beaucoup de statues. Ils en font l'inventeur de tous les arts, le dieu des chemins et des voyages, et lui attribuent la plus grande influence sur le commerce et les bénéfices pécuniaires. Après Mercure, viennent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Apollon chasse les maladies; Minerve donne les principes des métiers et

des arts ; Jupiter a l'empire des cieux ; Mars préside à la guerre : quand ils ont résolu de livrer bataille, c'est d'ordinaire à lui qu'ils vouent ce qu'ils pourront prendre. Ils immolent ce qui reste d'êtres vivants et déposent en un endroit les autres choses. Plusieurs cités ont des lieux consacrés, où l'on peut voir d'énormes monceaux de ces effets ; et il n'arrive guère qu'au mépris d'un pareil vœu l'on ose cacher chez soi une portion de butin, ou soustraire quelque chose du dépôt. La peine serait le plus cruel supplice.

Les Gaulois se vantent d'être issus du dieu Dis : « Les Druides, *disent-ils*, le leur ont révélé ». C'est pour cela qu'ils mesurent le temps par le nombre des nuits et non par celui des jours. La date des naissances, le commencement des mois, celui des années s'arrangent de manière que la nuit se trouve avant le jour. Leurs autres usages ne diffèrent guère de ceux des autres nations, qu'en ce qu'ils ne permettent point à leurs fils de se présenter en public devant eux avant d'être en état de porter les armes ; parce qu'il est honteux, suivant eux, qu'un fils en bas âge paraisse en public devant son père.

Autant le mari reçoit d'argent pour la dot de sa femme, autant il met de son bien en communauté, d'après une estimation ; on dresse conjointement un état des deux sommes, les fruits en sont mis à part, et les deux portions avec les arrérages appartiennent au survivant. Les hommes ont droit de vie et de mort sur leurs femmes comme sur leurs enfants : quand quel-

qu'un d'une naissance distinguée vient à mourir, ses parents s'assemblent, et, s'il y a lieu à quelques soupçons, on donne la question aux femmes, comme on la donnerait à des esclaves : si l'on découvre quelque chose, elles périssent par le feu et dans les plus cruelles tortures.

Les funérailles des Gaulois sont magnifiques et somptueuses à leur manière. Ils jettent dans les flammes tout ce qu'ils croient avoir été cher au mort, même les animaux ; et, naguère, les esclaves et les clients, reconnus pour ses favoris, étaient brûlés avec lui, à la fin de la cérémonie.

XV. Les cités qui passent pour les mieux gouvernées ont une loi qui porte « Que celui qui apprend, chez un peuple voisin, quelque chose de relatif à l'État, doit, sans en faire part à qui que ce soit, en instruire d'abord le magistrat ». C'est qu'on a reconnu que souvent, sur un faux bruit, des hommes irréfléchis et sans expérience prenaient l'alarme, se portaient à des extrémités, et tranchaient sur les plus grands intérêts. Les magistrats informent le peuple de ce qu'ils jugent pouvoir lui être utile et tiennent le reste secret. Il n'est permis de parler d'affaires d'État que dans le conseil.

XVI. V. Les usages des Germains sont très différents : car ils n'ont point de Druides pour présider au culte et ne s'occupent guère de sacrifices. Ils ne comptent de dieux que ceux qu'ils aperçoivent et dont les bienfaits sont visibles, le Soleil, Vulcain et la Lune : ils n'ont pas même ouï parler des autres. Ils passent toute

leur vie à la chasse ou dans les exercices guerriers, et s'appliquent, dès l'enfance, à s'endurcir à la fatigue. Ils font une estime particulière de ceux qui conservent leur virginité le plus longtemps : ils croient que cela nourrit la taille et la vigueur et fortifie les nerfs. Rien à leurs yeux de plus honteux que d'avoir connu les femmes avant vingt ans ; et c'est ce qui ne peut se cacher, puisqu'ils se baignent pêle-mêle dans les rivières et que les peaux et les petits manteaux, dont ils se couvrent, laissent à nu une grande partie de leur corps.

Ils ne s'adonnent point à l'agriculture et vivent principalement de lait, de fromage et de chair. Nul n'a une portion de terre en propre ; mais, chaque année, les magistrats et les chefs assignent aux diverses peuplades et aux familles qui se sont réunies, telle étendue de terrain et dans tel canton qu'ils jugent à propos, et, l'année d'après, ils les forcent à se transporter ailleurs. Ils donnent de cela plusieurs raisons : c'est, et pour que l'attrait de l'habitude ne fasse pas échanger le goût des armes pour celui de l'agriculture ; et pour qu'on ne s'occupe pas de se former de vastes possessions et que le plus puissant n'enlève pas au plus faible la sienne ; et pour qu'en vue de se garantir du froid et du chaud on ne bâtisse pas avec plus de soin ; et pour ne pas faire naître l'amour de l'argent, source de factions et de dissensions ; et enfin pour maintenir calmes les esprits du peuple, qui se voit, du côté des richesses au niveau des plus puissants.

Le plus grand honneur pour les cités est d'avoir des frontières dévastées et d'immenses déserts autour d'elles; un des privilèges du courage étant, à leur avis, de forcer les peuples voisins à déserter leur territoire, et de ne voir personne qui ose se fixer près de soi : en même temps ils se croient plus en sûreté, n'ayant pas d'invasion soudaine à craindre. En cas de guerre offensive ou défensive, on élit des commandants militaires qui ont droit de vie et de mort : en temps de paix, il n'y a point de magistrature générale, mais les chefs des contrées et des cantons y rendent la justice et terminent les différends de leurs subordonnés. Le vol commis au delà des frontières de la cité n'a rien de honteux : il sert, disent-ils, à exercer les jeunes gens et à réveiller la paresse. Dès que, dans une assemblée, un homme de marque se déclare le chef d'une expédition, en invitant ceux qui veulent le suivre à se faire connaître, les hommes, à qui conviennent et le projet et son auteur, se lèvent et s'engagent à le seconder; ce qui leur attire beaucoup d'éloges. Celui qui ne marcherait pas ensuite serait mis au nombre des déserteurs et des traîtres, et toute confiance, dès lors, lui serait refusée.

Ils regardent comme un crime de violer l'hospitalité : celui qui s'adresse à eux, quel que soit son motif, est à l'abri de tout outrage : il devient inviolable pour eux : toutes les maisons lui sont ouvertes et on lui fournit la subsistance.

Il fut un temps où les Gaulois, plus braves que les Germains, et n'ayant pas assez de terres à raison de

leur population, portaient la guerre et envoyaient des colonies au delà du Rhin. Alors les Volces Tectosages s'emparèrent de la contrée la plus fertile de la Germanie et se fixèrent aux environs de la forêt Hercynie que je trouve avoir été connue d'Ératosthène et de quelques Grecs, qui la nomment Orcynie. Ce peuple, qui habite encore le même pays, s'est fait une grande réputation par sa justice et ses exploits. Il vit, de nos jours, dans le même dénuement et la même pauvreté que les Germains, est endurci comme eux, se nourrit et s'habille de même : mais le voisinage de la Province et la connaissance des denrées étrangères ayant donné aux Gaulois l'habitude de diverses jouissances, ils se sont, peu à peu, accoutumés à se laisser battre; et, vaincus souvent, ils ne se comparent plus eux-mêmes aux Germains pour la bravoure.

La forêt Hercynie, dont on vient de parler, a, de largeur, neuf jours de la marche d'un homme leste : les Germains n'ayant pas de mesures de distance, on n'en peut fixer autrement l'étendue. Elle commence aux frontières des Helvétiens, des Némètes et des Rauraques, et côtoie le Danube jusqu'aux frontières des Daces et des Anartiens : de là elle tourne à gauche en s'écartant du fleuve, et touche, vu son étendue, aux terres de plusieurs nations. Personne, dans cette partie de la Germanie, ne dit en avoir vu le bout, quoiqu'on y ait marché soixante jours; et l'on ne sait en quel pays elle finit. Il est certain qu'il y naît plusieurs espèces de bêtes farouches que l'on n'a pas vues ailleurs :

voici celles qui semblent les plus extraordinaires et les plus dignes de remarque.

On y trouve un bœuf de la figure du cerf[1], auquel il sort, du milieu du front, entre les oreilles, une corne plus élevée et plus droite que celles que nous connaissons; et du sommet partent, en forme de palmes, des rameaux très étendus. Le mâle et la femelle se ressemblent; la grandeur et la forme de leurs cornes sont les mêmes.

L'élan est un autre animal, semblable au chevreuil par sa figure et les taches de sa peau, mais un peu plus grand. Il a les cornes tronquées et les cuisses sans jointures ni articulations; aussi ne se couche-t-il pas pour dormir et, s'il lui arrive de tomber, il ne peut se relever et se remettre sur pied. Les arbres lui servent de couchette : il s'appuie contre et prend son repos dans une posture un peu inclinée. Quand les chasseurs ont, à sa trace, découvert sa retraite ordinaire, ils déracinent tous les arbres de l'endroit, ou les entaillent au point qu'il ne leur reste que l'apparence d'être debout. Lorsque l'élan va s'y appuyer, comme de coutume, son poids les renverse et il tombe avec eux.

Un troisième animal est l'urus ; il est de l'espèce, de la couleur et de la forme d'un taureau, et un peu moins

1. César appelle cet animal un *bœuf*, suivant l'usage des Romains qui donnaient ce nom à tous les grands quadrupèdes, qu'ils ne connaissaient pas, et qui avaient avec le bœuf quelques rapports, même très éloignés. C'est ainsi qu'ils appelèrent d'abord l'éléphant *Luca bos*.

grand que l'éléphant. Il est très fort, court très bien et fond sur tous les hommes et sur toutes les bêtes qu'il aperçoit. On s'étudie à le prendre dans des fosses, où on le tue. Les jeunes gens s'exercent et s'endurcissent à cette chasse très fatigante : ceux qui en ont tué plusieurs le prouvent en représentant les cornes, et c'est pour eux un grand sujet d'éloges. Les petits, quoique pris tout jeunes, ne peuvent s'apprivoiser et s'accoutumer à l'homme. Les cornes de l'urus, par leur ampleur, leur forme et leur nature, diffèrent beaucoup de celles de nos bœufs. Les Germains les recherchent, en garnissent les bords en argent et y boivent dans leurs festins d'apparat.

VI. Quand César eut appris, par les espions des Ubiens, que les Suèves s'étaient retirés dans les forêts, il résolut de ne pas aller plus loin, de peur de manquer de blé; parce que, comme on l'a dit, les Germains ne s'adonnent guère à l'agriculture. Mais, voulant que les barbares pussent craindre son retour et suspendissent l'envoi de leurs troupes auxiliaires, il ne fit, en ramenant son armée, couper que deux cents pieds du pont, du côté des Ubiens, construisit à l'autre bout une tour à quatre étages, laissa douze cohortes pour garder le pont, assura ce poste par de grands ouvrages, et y mit pour commandant le jeune C. Volcatius Tullus. Pour lui, songeant à poursuivre Ambiorix, il envoie en avant, dès que les blés commencent à mûrir, L. Minutius Basilus avec toute sa cavalerie, espérant tirer avantage de la rapidité de sa marche et de la saison.

Basilus avait à traverser l'Ardenne (la plus grande forêt de toute la Gaule, qui a plus de cinq cent milles en longueur, depuis les bords du Rhin dans le pays des Tréviriens, jusque chez les Nerviens). César prévient Minutius de ne point laisser faire de feu dans le camp, pour que rien n'annonce au loin son approche, et lui dit qu'il le suivra de près.

Basilus se conforme à ses instructions, fait une diligence incroyable, arrive, surprend dans les champs plusieurs Éburons et s'en saisit. Sur les renseignements qu'il en tire, il marche vers les lieux où devait se trouver Ambiorix en personne, avec quelques cavaliers. En guerre, comme en tout, la fortune peut tout : car, comme ce fut un grand hasard que Basilus tombât sur Ambiorix, qui, ne s'attendant à rien, n'était pas sur ses gardes, et se trouvât en vue, avant que des courriers ou la rumeur publique eussent annoncé notre approche, ce fut de même un grand coup du sort que ce prince se sauvât, quand on lui eut enlevé tous les moyens de défense, qu'il avait près de lui, et qu'on se fût saisi de ses chariots et de ses chevaux. Cela vint de ce que, sa maison étant entourée de bois (comme le sont en général celles des Gaulois, qui, pour éviter la chaleur, cherchent presque tous le voisinage des forêts et des eaux), sa suite et ses amis soutinrent un instant, dans un défilé, le choc de nos cavaliers. Tandis qu'on se battait, un des siens le mit sur un cheval, et les bois favorisèrent sa fuite. Ainsi le hasard servit beaucoup à le mettre dans le péril et à l'en tirer.

Était-ce à dessein et parce qu'il ne jugeait pas devoir engager une action, qu'Ambiorix n'avait pas assemblé de troupes, ou n'en eut-il pas le temps, et l'arrivée soudaine de notre cavalerie, qu'il crut suivie du reste de l'armée, l'en empêcha-t-elle ? C'est ce qu'on ignore : mais on sait qu'il envoya secrètement des exprès dans les campagnes ordonner que chacun pourvût à sa sûreté. Les uns s'enfuirent dans les Ardennes, les autres dans les marais contigus : les plus voisins de l'Océan se cachèrent dans les îles que forme la marée ; et beaucoup, abandonnant leur pays, se livrèrent, corps et biens, à leurs plus grands ennemis. L'autre roi des Éburons, Cativulcus, qui s'était ligué avec Ambiorix, ne pouvant, à cause de son extrême vieillesse, soutenir les fatigues ni de la guerre ni de la fuite, s'empoisonna avec du suc d'if, arbre commun dans la Gaule et dans la Germanie, après avoir maudit mille fois Ambiorix, l'auteur de ce funeste projet. Les Sègnes et les Condruses, établis entre les Tréviriens et les Éburons, Germains d'origine et regardés comme tels, envoyèrent prier César « de ne pas les traiter en ennemis, et de ne pas considérer tous les Germains d'en deçà du Rhin, comme faisant cause commune : pour eux, ils ne s'étaient pas mêlés de la guerre et n'avaient point donné de secours à Ambiorix ». César, ayant éclairci le fait en questionnant les prisonniers, enjoignit à ces peuples « de lui ramener les Éburons qui se réfugieraient chez eux : à cette condition, il ménagerait leur pays ».

Ensuite il fit trois corps de son armée et réunit le bagage de toutes les légions dans Aduatuca, fort situé presque au centre du pays des Éburons, où Titurius et Arunculéius avaient pris leurs quartiers d'hiver. Un des motifs qui lui fit adopter cette place, c'est que les retranchements de l'année précédente étant encore entiers, il y aurait moins de fatigue pour le soldat. Il laissa, pour garder le bagage, la quatorzième légion, l'une des trois dernières levées en Italie, et la mit avec deux cents chevaux sous les ordres de Q. T. Cicéron. Des neuf autres, il en donna trois à Labiénus pour se porter vers l'Océan, dans la partie de l'Éburonie voisine des Ménapiens, trois à Trébonius, pour dévaster le pays attenant aux Aduatiques, et voulut aller lui-même avec les trois autres jusqu'à l'Escaut qui se jette dans la Meuse, et jusqu'à l'extrémité des Ardennes, où l'on disait qu'Ambiorix s'était dirigé avec quelques cavaliers. Il dit, en partant, qu'il serait de retour le septième jour: c'était celui où l'on devait distribuer le blé à la légion qu'il laissait avec le bagage. Il exhorta Labiénus et Trébonius à revenir pour la même époque, si le bien du service le permettait, afin de prendre des mesures ultérieures, après s'être communiqué de nouveau chacun ses idées, quand on aurait connu le plan de l'ennemi.

XXXV Il n'y avait, comme on l'a dit, aucun rassemblement connu, point de poste, point de ville qui offrît de la résistance; mais la multitude éparse de tous côtés, s'était arrêté là où quelque vallon obscur, un lieu fourré,

des marais peu praticables lui offraient un asile et quelque espoir de salut. Ces endroits étaient connus du voisinage et les recherches demandaient beaucoup de précautions, non pour la sûreté du gros de l'armée (car dans la terreur et la dispersion générales de l'ennemi, elle était à l'abri de tout danger), mais pour ne pas perdre des hommes en détail, ce qui concernait aussi la conservation de l'armée : l'ardeur de piller entraînant trop loin beaucoup de soldats, et les sentiers tortueux et peu battus des forêts empêchant d'y entrer en troupe. Pour en finir et pour exterminer cette race de scélérats, il fallait faire de petits détachements et subdiviser les manipules : car, si l'on voulait les retenir sous les enseignes, suivant les règles établies et l'usage constant des armées romaines, la localité seule défendait les Barbares, qui ne manquaient pas d'audace pour s'embusquer individuellement et surprendre les soldats isolés. Au milieu de ces difficultés, on prenait toutes les précautions que pouvait dicter la prudence ; et quelque générale que fût l'ardeur de se venger, on aima mieux négliger quelques moyens de nuire, que d'exposer quelques soldats.

César cependant envoie des courriers chez les peuples voisins : il les excite par l'espoir du butin à se jeter sur les Éburons, aimant mieux compromettre dans ces forêts la vie des Gaulois que celle des légionnaires, et voulant de plus, en punition de leur énorme attentat, anéantir la race et le nom de ces perfides, sur qui fondrait une grande multitude. Bientôt on accourut de

toutes parts. Voilà ce qui se passait dans les divers cantons de l'Éburonie, et l'on approchait du septième jour où César avait promis de rejoindre les bagages et la légion.

On vit alors ce que peut le hasard et les grands événements qu'il amène. On a dit que les ennemis étaient épars et consternés, et qu'il n'en existait aucun corps, qui donnât la moindre inquiétude. Le bruit se répand au delà du Rhin chez les Germains, qu'on met à sac les Éburons et qu'on appelle tout le monde au pillage. Le peuple le plus voisin du fleuve, les Sicambres, qui avaient accueilli les Tenchthères et les Usipètes, rassemblent deux mille cavaliers et passent le Rhin sur des bateaux et des radeaux, environ trente milles au-dessous du pont à demi-coupé de César et du corps qu'il y avait laissé. Arrivés sur les frontières des Éburons, ils en enlèvent plusieurs que la fuite avait dispersés, et s'emparent de beaucoup de bétail, dont ils sont très avides. Amorcés par le butin, ils poussent plus avant : nés dans la guerre et le brigandage, ni forêts, ni marais ne les arrêtent. Ils demandent aux prisonniers où est César; on répond qu'il s'est porté plus loin ainsi que toute l'armée. Alors un des captifs: *Pourquoi*, leur dit-il, *pourchassez-vous une proie si mince et si misérable, quand vous pouvez à l'instant même être dans l'opulence? Vous seriez dans trois heures, à Aduataca : c'est là que l'armée romaine a toutes ses richesses. La garnison est si faible qu'elle ne peut pas même border le rempart, et que pas un soldat n'ose sortir des re-*

tranchements. Sur cet espoir les Germains cachent en un endroit leur butin et marchent vers Aduatuca, guidés par l'Éburon qui leur a donné ces renseignements.

D'après les ordres de César, Cicéron avait, les jours précédents, tenu très strictement les soldats renfermés dans l'enceinte du camp, sans souffrir même qu'un valet en sortît. Le septième, il douta que César lui tînt parole, surtout parce que, d'après les rapports, il avait poussé plus avant, et qu'on n'avait aucune nouvelle de son retour. Ébranlé, d'un autre côté, par les propos qu'il entendait, « Qu'autant valait un siège que sa circonspection, puisqu'il n'était pas permis de sortir du camp »; et ne croyant pas d'ailleurs qu'ayant devant soi neuf légions et une nombreuse cavalerie, on dût craindre quelque chose à trois milles à la ronde, les ennemis étant dispersés et presque détruits, il envoya cinq cohortes moissonner dans les champs voisins, qui n'étaient séparés du camp que par une seule colline. Les légions avaient laissé beaucoup de malades, dont environ trois cents qui s'étaient rétablis dans l'intervalle, se réunirent sous une enseigne et sortirent avec les cohortes. Une foule de valets, restés au camp, profita de l'occasion et suivit avec un grand nombre de bêtes de somme.

Le hasard amène, dans cet instant même, la cavalerie des Germains, qui, sans ralentir sa course, tente de se jeter dans le camp par la porte Décumane. Les bois nous masquant en ce sens, elle était si proche,

quand on la vit, que les marchands, qui étalaient sur le bord du fossé, n'eurent pas le temps de se reconnaître. Cet événement inattendu mit le trouble parmi nos soldats et la cohorte de garde eut peine à soutenir le premier choc. L'ennemi se répand de tous côtés pour chercher une entrée ; on défend les portes, mais non sans efforts : le camp partout ailleurs était hors d'atteinte par sa position et par les retranchements. L'alarme est générale : on s'entredemande la cause de ce tumulte et l'on ne s'occupe ni des lieux où il faut se porter, ni des postes où chacun doit se rendre. L'un assure que le camp est déjà pris ; l'autre soutient que les Barbares sont arrivés triomphants, après avoir exterminé le général et l'armée. La plupart, à raison du lieu, se forgent des fantômes superstitieux et rappellent le malheur de Titurius et de Cotta, qui périrent dans le même fort. Ces visions ayant répandu une terreur générale, les Barbares se confirment dans l'idée que la place est sans garnison, comme l'avait dit le prisonnier : ils s'efforcent d'y pénétrer et s'exhortent mutuellement à ne pas laisser échapper de leurs mains tant de richesses.

Dans le fort était resté malade P. Sextius Baculus, devenu primipile sous César, et que l'on a vu précédemment se signaler. Il y avait déjà cinq jours qu'il n'avait pris de nourriture. Alarmé pour la légion et pour lui-même, il sort sans armes de sa tante. Voyant l'ennemi presque dans le camp et les choses dans le plus grand danger, il prend les armes des premiers

venus et se poste sous la porte. Les centurions de la cohorte de garde l'y suivent et soutiennent quelque temps le choc avec lui. Sextius reçoit de profondes blessures et s'évanouit : on le retire à bras avec peine ; il est sauvé. Dans l'intervalle, le reste de la légion s'est assez rassuré pour oser monter sur le rempart et pour y présenter une apparence de combattants.

Nos gens avaient cependant achevé de couper leur blé. Ils entendent des cris, la cavalerie vient en avant et voit l'état critique des choses ; mais il n'y a point là de retranchements pour recevoir ceux qui ont peur. Les recrues, sans expérience de la guerre, se tournent vers le tribun et les centurions dont ils attendent les ordres. Il n'est personne de si brave que ce fait étrange ne l'étonne. Les Barbares, voyant de loin les enseignes, abandonnent l'attaque. Ils croient d'abord que les légions, fort éloignées au dire des prisonniers, sont de retour : ensuite, méprisant cette poignée d'hommes, ils la chargent de toutes parts. Les valets s'enfuient sur un tertre voisin : culbutés de là dans un moment, ils se rejettent vers les enseignes et dans les rangs ; ce qui ajoute à l'effroi du soldat. Les uns veulent qu'on forme le *coin*, pour faire promptement une trouée, puisque le camp est si près : « Qu'une partie de la troupe soit enveloppée et succombe, on aura du moins l'espoir de sauver le reste ». D'autres proposent de tenir ferme sur la colline et de courir tous le même hasard.

Ce n'était pas l'avis des vieux soldats, réunis, comme on l'a dit, sous la même enseigne ; s'excitant donc mu-

tuellement, ils se font jour à travers les ennemis, conduits par C. Trébonius, chevalier romain, qu'on avait mis à leur tête; et tous, sans exception, rentrent dans le camp sains et saufs. Les valets et la cavalerie se sauvèrent à leur suite, par la trouée qu'avait faite leur courage. Mais ceux qui s'étaient arrêtés sur la colline, n'ayant encore aucune pratique des manœuvres, ne surent ni s'en tenir à leur premier plan de se défendre sur la hauteur, ni profiter de l'exemple heureux d'énergie et de vivacité qu'on venait de leur donner; mais, en essayant de rentrer au camp, ils perdirent l'avantage du terrain. Les centurions, dont plusieurs avaient, pour leur bravoure, passé des grades inférieurs d'une autre légion aux grades supérieurs de celle-ci, ne voulurent pas flétrir leur ancienne gloire et se firent tuer en combattant très vaillamment. Leur courage ayant écarté les ennemis, une partie des soldats rentra saine et sauve au camp, contre toute espérance : le reste fut enveloppé et périt.

VII. Lorsqu'ils virent les remparts bordés de soldats, les Germains, désespérant d'emporter le camp, se retirèrent au delà du Rhin avec le butin qu'ils avaient déposé dans les bois. Telle était encore la terreur après leur départ, que C. Volusénus, qui arriva dans la nuit au camp avec la cavalerie, ne pouvait pas persuader aux troupes que César était tout près, avec l'armée en bon état. L'épouvante s'était si bien emparée de tous les esprits, qu'on disait, comme si l'on avait perdu le sens, que, hormis la cavalerie qui s'était sauvée par la

fuite, toute l'armée avait été détruite; on soutenait que, s'il ne lui était rien arrivé, les Germains n'auraient pas attaqué le camp. L'arrivée de César dissipa ces terreurs.

Connaissant les hasards de la guerre, il se plaignit uniquement de ce qu'on avait laissé les cohortes dépasser la garde du camp, parce qu'on ne devait pas donner la moindre prise aux accidents. Il jugea que la fortune avait été pour beaucoup dans l'arrivée soudaine des ennemis, et pour bien plus encore dans la chance que l'on avait eue de les repousser des portes et presque du milieu du camp. Ce qui paraissait le plus singulier dans tout cela, c'était que les Germains, ayant passé le Rhin pour ravager le pays d'Ambiorix, lui avaient rendu un service éminent, en se portant sur le camp romain.

César repartit pour désoler de nouveau les Éburons, avec beaucoup de monde rassemblé des cités voisines, et répandit ses troupes de tous côtés. On brûlait toutes les bourgades, toutes les maisons que l'on découvrait, et de toutes parts on emmenait du butin. De plus, un si grand nombre d'hommes et de chevaux dévoraient les blés abattus déjà par la saison et les pluies; en sorte que ce qui se dérobait aux poursuites du moment, semblait devoir, au départ de l'armée, périr par le besoin de tout. Il y avait tant de cavalerie répartie sur tous les points, que souvent on arriva dans des lieux où les prisonniers soutenaient non seulement qu'ils avaient aperçu Ambiorix, mais qu'il n'était pas encore tout à fai

hors de vue ; en sorte que, dans l'espoir de s'en saisir, sachant quel mérite ce serait auprès de César, on prit des peines infinies, avec un zèle qui fit faire presque l'impossible. A chaque moment on croyait comme toucher à ce comble du bonheur ; il échappait toujours à travers les bois, les défilés, les montagnes et passait, à la faveur de la nuit, dans une autre contrée, dans un autre canton, sans autre escorte que quatre cavaliers, les seuls auxquels il osât confier sa tête.

VIII. Ayant ainsi dévasté le pays, César, avec son armée, affaiblie de deux cohortes, vint à Durocortorum chez les Rémois. Il y convoqua l'assemblée générale de la Gaule, et y fit informer de la conspiration des Sénonais et des Carnutes. La peine capitale ayant été prononcée contre Accon, qui en était l'auteur, il fut mis à mort, suivant l'ancien usage : plusieurs s'enfuirent, craignant d'être condamnés. César, leur ayant interdit le feu et l'eau, mit deux légions en quartiers d'hiver sur la frontière des Tréviriens, deux chez les Lingons, et les six autres à Agendicum, chez les Sénonais : puis, après s'être assuré de blé pour l'armée, il passa, suivant sa coutume, en Italie, pour y tenir les assemblées.

SOMMAIRE DU LIVRE VII

I. Nouveaux mouvements dans la Gaule. Massacre des Romains à Genabum par les Carnutes. Menées de Vercingétorix chez les Arvernes : ses progrès. Plusieurs peuples s'unissent à lui. — II. César arrive dans la Gaule. Il passe dans l'Arvernie au travers des neiges des Cévennes. Il rassemble son armée. — III. Vercingétorix attaque les Boïens. César marche à leur secours; il saccage Genabum. Plan de Vercingétorix. Les Gaulois brûlent leurs villes. — IV. Siège d'Avaricum. Disette que César éprouve. Il essaie de surprendre l'armée gauloise. On accuse Vercingétorix de trahison. Vigoureuse défense d'Avaricum. Murs des villes gauloises. Sortie repoussée. Les femmes par leurs cris empêchent les hommes d'abandonner la ville. Elle est prise et saccagée. Vercingétorix continue la guerre. — V. Troubles chez les Éduens apaisés par César. Il envoie Labiénus contre les Sénonais; marche à Gergovie; campe en face des Gaulois. Trahison d'un chef éduen; César en prévient l'effet par sa célérité. Il tente un coup de main; il a le dessous. Discours de César à son armée. Il s'éloigne de Gergovie. Trahison de la cavalerie éduenne. César repasse la Loire. — VI. Labiénus marche sur Lutèce. Il

pense à se retirer. Ses mesures pour cela. Il défait les Gaulois. — VII. Assemblée générale des Gaulois, qui nomment Vercingétorix généralissime. Il inquiète la Province. Mesures de César. Il est attaqué. Il bat les Gaulois. — VIII. Siège d'Alésia, où s'était retiré Vercingétorix. La cavalerie en sort. Lignes de César. Toute la Gaule s'arme pour délivrer la ville. Famine dans Alésia. Discours de Critognat. L'armée gauloise arrive, attaque à plusieurs reprises les lignes, est défaite. Les assiégés livrent Vercingétorix avec les autres chefs et se rendent. Soumission des Éduens et des Arvernes. Quartiers d'hiver.

LIVRE VII

I. Voyant la Gaule tranquille César alla, comme il l'avait résolu, tenir les assemblées en Italie, où il apprit la mort de Clodius; et, d'après le sénatus-consulte qui ordonnait de faire prêter le serment à toute la jeunesse d'Italie, il s'occupa de faire des levées dans tout son gouvernement. La nouvelle en étant bientôt venue au delà des Alpes, les Gaulois supposent et ajoutent à ces bruits ce qui semblait fondé: que des mouvements à Rome retenaient César et qu'au milieu de troubles aussi grands il ne pouvait se rendre à l'armée. Entraînés par les circonstances, ceux qui déjà se voyaient avec douleur soumis au peuple romain commencent à se livrer plus ouvertement et plus audacieusement à des projets hostiles. Les principaux de la Gaule s'assemblent à l'écart, au milieu des bois : « Ils s'y plaignent de la mort d'Accon; ils se disent qu'il peut leur en arriver autant; ils déplorent le sort commun des Gaulois; ils promettent, ils offrent tout à ceux qui commenceront la guerre et rendront à la Gaule sa

liberté, au péril de leur vie. Avant que leurs projets secrets éclatent, il faut, *ajoutent-ils*, il faut surtout aviser à ce que César ne puisse rejoindre son armée; ce qui sera facile, parce qu'en son absence les légions n'oseront sortir de leurs quartiers et qu'il n'y pourra parvenir sans escorte. Enfin il valait mieux périr dans une bataille que de ne pas recouvrer et la gloire militaire et la liberté qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres ».

A la suite de ces ouvertures, les Carnutes déclarent: « Que, pour le salut public, ils braveront toute espèce de dangers; ils promettent d'être les premiers en campagne; et, comme, afin de ne rien ébruiter, on ne peut se donner d'otages pour sa sûreté mutuelle, ils demandent que les confédérés engagent leur parole et que, sur les drapeaux réunis (cérémonie qui, dans leurs mœurs, est tout ce qu'il y a de plus sacré), on leur jure de ne pas les abandonner quand ils se seront déclarés ». Tout ce qui est présent prête le serment : on fixe un jour pour l'exécution et l'assemblée se sépare.

Au jour dit, les Carnutes, sous les ordres de deux furieux, Cotuatus et Cotenodunus, se jettent, à un signal, dans Génabum, massacrent les citoyens romains qui s'y trouvaient pour affaires de commerce, entre autres un estimable chevalier romain, C. Fusius Cotta, que César avait mis à la tête des vivres, et pillent leurs effets. La nouvelle en parvint bientôt à toutes les cités de la Gaule : car, dès qu'il arrive quelque chose de notable et d'intéressant, les Gaulois se

l'apprennent par des cris poussés dans la campagne, à travers la contrée : ceux qui les entendent les transmettent plus loin, comme on fit alors. En effet la première veille ne s'était pas écoulée, que les Arvernes savaient ce qui s'était passé au lever du soleil, à cent soixante milles environ de chez eux.

Là, dans les mêmes vues, un jeune Arverne très puissant, fils de Celtillus, qui avait tenu le premier rang dans la Gaule et que sa cité avait fait mourir, parce qu'il visait à la royauté, Vercingétorix assemble ses clients et les échauffe sans peine. Dès que l'on connaît son dessein, on court aux armes. Son oncle Gobanition et les autres chefs, qui ne jugeaient pas à propos de courir une pareille chance, le chassent de la ville de Gergovie. Cependant il ne se rebute pas : il lève, dans la campagne, un corps de bandits et de misérables ; puis, amenant à ses vues tous ceux de la cité qu'il rencontre, il les exhorte à prendre les armes pour la liberté commune. Ayant ainsi réuni de grandes forces, il expulse à son tour de la cité ses adversaires, et reçoit des siens le titre de roi. Il envoie des députés réclamer partout l'exécution des promesses, et bientôt il a entraîné les Sénonais, les Parisiens, les Pictons, les Cadurces, les Turons, les Aulerces, les Lémovices, les Andes et tous les peuples qui bordent l'Océan : tous s'accordent à lui déférer le commandement.

Revêtu de ce pouvoir, il exige des otages de toutes les cités, donne ordre qu'on lui amène promptement un certain nombre de soldats et règle ce que chaque

cité doit fabriquer d'armes et l'époque où elle les livrera: surtout il s'occupe de la cavalerie. A l'activité la plus grande, il joint la plus grande sévérité: les incertains, il les détermine par la rigueur des châtiments; car un délit grave est puni par le feu et par toute espèce de tortures : pour les fautes légères, il fait couper le nez ou crever un œil, et renvoie chez eux les coupables pour servir d'exemple et pour effrayer les autres par la rigueur du châtiment.

Ayant, par ces moyens violents, rassemblé bientôt une armée, il en envoie une partie chez les Rutènes, sous les ordres de Cadurce Luctérius, homme d'une audace extrême, et va lui-même chez les Bituriges. A son approche, ceux-ci députent vers les Éduens, dont ils étaient clients, et leur demandent du secours pour mieux résister à l'ennemi. Les Éduens, de l'avis des lieutenants que César avait laissés à l'armée, leur envoient de l'infanterie et de la cavalerie. Arrivées à la Loire qui sépare les deux cités, ces troupes s'y arrêtèrent quelques jours et revinrent, sans avoir osé la passer. Les chefs dirent à nos officiers qu'ils avaient rebroussé chemin, craignant une perfidie de la part des Bituriges, dont ils avaient appris que le dessein était, s'ils passaient le fleuve, de tomber sur eux d'un côté, tandis que les Arvernes les attaqueraient de l'autre. Fut-ce par ce motif ou par trahison que les Éduens en agirent ainsi, c'est ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de positif à cet égard. Dès qu'ils se furent retirés, les Bituriges se joignirent aux Arvernes.

II. Lorsque César apprit ces événements en Italie, il savait déjà que, grâce à Pompée, les choses avaient pris une meilleure tournure à Rome : il partit donc pour la Gaule transalpine. En arrivant, il se trouva fort embarrassé sur les moyens de rejoindre l'armée : car, s'il faisait venir les légions dans la Province, il voyait qu'en route elles en viendraient aux mains sans lui. Essaierait-il de les aller trouver? mais il n'était pas prudent de confier sa personne, même aux peuples qui paraissaient encore soumis.

Cependant Luctérius, qui avait passé chez les Rutènes, les attire au parti des Arvernes. Il va de là chez les Nitiobriges et chez les Gabales, qui lui donnent les uns et les autres des otages, puis, à la tête d'une nombreuse armée, il marche pour envahir la Province du côté de Narbonne. Sur cette nouvelle, César crut devoir, préférablement à tout, partir pour cette ville. Il y arrive, rassure les peuples effrayés, établit des postes chez les Rutènes dépendant de la Province, chez les Volces Arécomices, chez les Tolosates, autour de Narbonne, et donne ordre aux renforts qu'il avait amenés d'Italie, et à une partie des troupes de la Province, de se réunir chez les Helviens, qui sont limitrophes des Arvernes. Les choses ainsi disposées, et Luctérius s'étant arrêté et même retiré, parce qu'il crut dangereux de s'engager au milieu de ces différents corps, César se rendit chez les Helviens.

Quoique dans cette saison, la plus rigoureuse de l'année, la neige encombrât les chemins des Cévennes,

qui séparent les Helviens des Arvernes, cependant, à force de travail, en faisant écarter par les soldats la neige épaisse de six pieds, César s'y fraie une route et se trouve sur la frontière des Arvernes. Tombant sur eux, quand ils ne s'y attendaient point, vu qu'ils se croyaient défendus par les Cévennes comme par un mur et que, dans cette saison, les sentiers n'en avaient jamais été praticables, même pour un homme seul, il ordonne à sa cavalerie d'étendre ses courses aussi loin que possible, afin de causer aux ennemis un plus grand effroi. La renommée et des courriers en informent bientôt Vercingétorix : tous les Arvernes éperdus l'entourent et le conjurent de penser à leurs intérêts et de ne pas laisser ravager leurs propriétés, surtout quand il voit que la guerre s'est portée en entier chez eux. Il cède à leurs prières, décampe et quitte le pays des Bituriges, pour se rapprocher du sien.

C'est ce qu'avait prévu César : au bout de deux jours, il part pour rassembler des renforts et de la cavalerie, laissant le commandement de l'armée au jeune Brutus. Il lui recommande « De pousser le plus loin possible ses partis de cavalerie : il fera en sorte de n'être pas plus de trois jours absent ». Les choses ainsi réglées, il arrive en toute diligence à Vienne, sans y être attendu : il y prend de la cavalerie fraîche, qu'il y avait envoyée déjà depuis quelques jours. Deux légions étaient en quartier d'hiver chez les Lingons : il s'y rend à travers le pays des Éduens, sans s'arrêter de jour ni de nuit, voulant, s'ils avaient eux-mêmes des

desseins contre sa personne, en prévenir l'effet par sa célérité. Arrivé chez les Lingons, il dépêche des courriers aux autres légions et les a rassemblées avant que les Arvernes aient pu savoir qu'il était de retour.

III. A ces nouvelles, Vercingétorix ramène son armée chez les Bituriges et va, de là, mettre le siège devant Gergovie, ville des Boïens, que César, après les avoir vaincus dans la même bataille que les Helvétiens, y avait placés sous la dépendance des Éduens. César fut très embarrassé sur le parti qu'il devait prendre. S'il tenait ses légions réunies le reste de l'hiver sur un seul point, il craignait que la prise d'une ville tributaire des Éduens ne le fît abandonner de toute la Gaule, parce qu'il paraîtrait que ses amis ne pouvaient compter sur lui : s'il mettait de trop bonne heure l'armée en campagne, la difficulté du transport pourrait la faire souffrir du côté des vivres. Il crut cependant plus à propos de s'exposer à tous les désagréments, que d'essuyer un pareil affront et d'aliéner ses alliés. Il exhorte donc les Éduens à lui fournir des vivres, et fait prévenir les Boïens de sa marche, en les engageant à rester fidèles et à soutenir vigoureusement les attaques de l'ennemi.

Ainsi, laissant dans Agendicum deux légions avec tous les bagages de l'armée, il part et, le lendemain, arrive près de Vellaunodunum, ville des Sénonais, et, ne voulant point laisser d'ennemis derrière lui, pour que les vivres circulassent librement, il en forme le siège. La circonvallation fut achevée en deux

jours; le troisième, la ville députa pour se rendre. César ordonna qu'on lui livrât les armes, les bêtes de somme, et six cents otages[1], et laissa, pour faire exécuter la capitulation, son lieutenant C. Trébonius et, pour ne pas perdre de temps, marcha lui-même sur Génabum, ville des Carnutes, qui, ne venant que d'apprendre le siège de Vellaunodunum et croyant qu'il durerait plus longtemps, rassemblaient des troupes pour les jeter dans Génabum.

Le second jour de sa marche, César campe devant cette ville, dont, faute de temps, il remet l'attaque au lendemain ; il ordonne de tenir prêt tout ce qu'il faut en pareil cas et, craignant que l'ennemi ne s'enfuie dans la nuit par le pont qu'il avait sur le fleuve, il commande deux légions pour la passer sous les armes. En effet, un peu avant minuit, les habitants sortent de la ville et commencent à traverser la Loire. César l'apprend par ses patrouilles, met le feu aux portes, fait entrer les légions qui avaient eu l'ordre de se tenir prêtes et s'empare de la place, dont presque tous les habitants furent pris, parce que le peu de largeur du pont et des chemins arrêta la foule de sa fuite. Il saccage et brûle la ville, abandonne le butin aux soldats et, passant la Loire, arrive sur les terres des Bituriges.

1. Le nombre de soixante otages nous semblerait plus convenable. César, L. 2, n'en demande que six cents aux Bellovaques, le peuple le plus puissant de la Belgique. Vellaunodunum n'étant probablement qu'une assez petite ville, six cents hommes en état de porter les armes, auraient fait une grande partie de sa population.

Vercingétorix abandonne son siège, à la nouvelle de l'approche de César, et vient au-devant de lui. César avait attaqué Noviodunum, ville des Bituriges placée sur sa route : des députés en étaient sortis pour le prier de leur pardonner et de leur conserver la vie ; et, pour terminer son expédition aussi rapidement qu'il en avait fait la plus grande partie, il leur avait ordonné de livrer leurs armes, de remettre leurs chevaux et de donner des otages : on en avait déjà livré une partie, on s'occupait du reste, et des centurions étaient entrés dans la ville avec quelques soldats, pour faire la recherche des armes et des chevaux, lorsque, dans le lointain, parut la cavalerie des Gaulois, qui précédait leur armée. Dès qu'ils l'aperçoivent et qu'ils ont l'espoir d'être secourus, les habitants, poussant un cri commencent à prendre les armes, à fermer les portes et à border le rempart. Les centurions qui étaient dans la ville, comprenant par leurs démonstrations qu'ils ont changé d'avis, s'emparent des portes l'épée à la main et se retirent sains et saufs avec tous leurs soldats.

César fait sortir sa cavalerie, qui engage le combat avec celle des Gaulois : la nôtre ayant le dessous, il la fait appuyer par environ quatre cents cavaliers germains, qu'il s'était attachés dès le commencement de la campagne. L'ennemi n'en put soutenir le choc, prit la fuite et se replia sur le gros de son armée, laissant beaucoup de morts. Sa déroute ayant jeté de nouveau la terreur dans la ville, les habitants saisirent ceux

qu'ils crurent avoir ameuté la populace, les amenèrent à César et se rendirent. Cette affaire finie, il marcha sur Avaricum, ville située dans un canton très fertile, et la plus grande comme la plus forte des Bituriges. Il espérait, en s'en emparant, réduire la cité entière.

Après tant d'échecs reçus coup sur coup, à Vellaunodunum, à Génabum, à Noviodunum, Vercingétorix assemble son conseil. il fait voir « Qu'on doit adopter un plan de campagne tout différent de celui qu'on a suivi jusque-là. Il faut employer tous ses moyens pour couper aux Romains le fourrage et les vivres ; chose facile, parce qu'on a beaucoup de cavalerie et qu'on est secondé par la saison. On ne peut trouver encore de fourrage dans la campagne : l'ennemi sera forcé de se disperser pour en chercher dans les maisons, et la cavalerie pourra chaque jour le détruire en détail. Enfin il fallait sacrifier à l'intérêt public les intérêts particuliers ; il fallait brûler en tous sens les bourgs et les fermes, aussi loin que paraîtraient pouvoir se porter les fourrageurs romains. Eux, ils ne manqueraient de rien, étant approvisionnés par les peuples chez qui se faisait la guerre. Les Romains, ou ne pourraient tenir contre la disette, ou s'exposeraient beaucoup en s'écartant de leur camp ; et peu importait de les tuer ou de leur enlever leurs bagages, sans lesquels ils ne pourraient faire la guerre. Il fallait encore brûler toute ville qui par son assiette ou ses fortifications n'était pas imprenable, afin qu'elle ne servît ni d'asile aux Gaulois pour se dérober au service ni de but aux

Romains pour aller enlever du butin et des vivres. Si cela semblait dur et rigoureux, on devait trouver plus dur encore de voir traîner en esclavage ses enfants et ses femmes et de périr soi-même; sort inévitable aux vaincus ».

Son avis ayant passé à l'unanimité, on brûla, dans un jour, plus de vingt villes bituriges : on fit de même dans toutes les autres cités. De tous côtés on ne voyait qu'incendies, motifs d'une affliction générale et profonde : et cependant on se consolait, par l'espoir d'une victoire presque certaine, qui indemniserait sous peu du sacrifice. On délibérait dans l'assemblée générale s'il convenait de brûler ou de défendre Avaricum. Les Bituriges se jettent aux pieds de leurs compatriotes, « Pour qu'on ne les force pas à mettre le feu de leurs mains à la ville la plus belle de presque toute la Gaule, l'ornement et le boulevard de leur cité. Ils la défendront aisément, vu sa position; car, entourée presque en entier par la rivière et par un marais, elle n'a qu'une avenue des plus étroites ». Ils obtiennent leur demande : Vercingétorix qui s'y opposait d'abord, se rend enfin à leurs prières, qui avaient ému la multitude. On jette dans la ville un corps d'élite.

Le général gaulois suit César à petites journées et campe à quinze mille d'Avaricum, dans une position défendue par des bois et des marais. A chaque heure du jour, il savait là, par des hommes affidés, ce qui se passait près de la ville, où il faisait parvenir ses ordres. Tous nos mouvements pour chercher des grains et du

fourrage étaient épiés; si nos gens se dispersaient ou s'éloignaient trop, il les attaquait et leur faisait beaucoup de mal, quoique l'on prît toutes les précautions possibles, comme de n'avoir ni d'heure ni de direction fixes.

IV. Ayant assis son camp devant la partie de la ville qui avait, comme on l'a dit, une avenue étroite entre la rivière et le marais, César fit commencer une terrasse, pousser des mantelets et travailler à deux tours : car la position se refusait à une circonvallation. Il ne cessait d'insister auprès des Boïens et des Éduens pour les vivres; mais le peu de zèle des derniers les lui rendait comme inutiles et la faible et petite cité des Boïens eut bientôt épuisé ses ressources. L'extrême difficulté d'avoir des vivres, par la nonchalance des uns et l'impuissance des autres, et la destruction des fermes firent souffrir l'armée au point qu'elle manqua de blé pendant plusieurs jours et n'eut, pour se garantir de la famine, que le bétail enlevé dans les bourgs très éloignés. Cependant on n'entendit pas un mot indigne de la majesté du peuple romain et des victoires précédentes. Bien plus, César, un jour qu'il visitait les travaux, s'étant adressé à chaque légion séparément, en disant : « Que si cette disette leur semblait trop cruelle, il lèverait le siège »; les soldats le prièrent tous de ne le pas faire : « Pendant plusieurs années qu'ils avaient servi sous ses ordres, il n'avait ni reçu d'affront, ni jamais lâché prise : ils tiendraient à déshonneur d'abandonner un siège commencé; il valait mieux endurer tout ce qu'il y a de plus fâcheux,

que de ne point venger les citoyens romains, victimes à Génabum de la perfidie Gauloise». Ils le répétaient à leurs centurions et à leurs tribuns, pour qu'ils le reportassent à César.

Les tours approchaient déjà du mur, quand des prisonniers apprirent à César que Vercingétorix, ayant consommé ses fourrages, avait rapproché son camp d'Avaricum, et qu'avec sa cavalerie et de l'infanterie légère habituée à combattre entre les chevaux, il était parti lui-même pour dresser une embuscade sur les lieux où il croyait que nos fourrageurs iraient le lendemain. D'après ces renseignements, César part à minuit en silence, et, de grand matin, arrive au camp des ennemis; ceux-ci bientôt avertis de son approche par leurs coureurs, cachent dans les bois les plus fourrés leurs chariots et leurs bagages, et mettent toutes leurs forces en bataille sur une éminence découverte. César, à cette nouvelle, ordonne de faire promptement un tas du bagage et d'apprêter les armes.

Presque tout autour d'une colline en pente douce, régnait un marécage large au plus de cinquante pieds, mais difficile à franchir. Les Gaulois, en ayant rompu les ponts, se tenaient sur cette colline, rangés séparément par cités et rassurés par la position. Ils avaient des détachements à tous les gués et à tous les passages, dans la vue de fondre sur nos soldats chancelants dans le marais, s'ils essayaient de le passer; en sorte qu'à ne considérer que la proximité des armées, on les aurait cru prêtes à combattre à chances égales, mais

un coup d'œil sur la différence des positions faisait sentir que les démonstrations de l'ennemi n'étaient qu'une vaine parade. Indignés qu'à si peu de distance il pût soutenir leur aspect, les soldats demandaient le signal du combat : mais César leur représente : « Par quels sacrifices, par la mort de combien de braves il faudrait acheter la victoire : il serait le plus coupable des hommes, si, disposés comme ils sont à tout braver pour sa gloire, leur vie ne lui était pas plus chère que la sienne ». Les ayant ainsi consolés, il les ramène le même jour au camp et s'occupe des derniers préparatifs du siège.

La rapidité de la marche des Romains, dans une conjoncture si favorable, aussitôt après le départ de Vercingétorix, le fit, à son retour, taxer de trahison : « Pour avoir rapproché son camp des ennemis, pour l'avoir quitté avec toute sa cavalerie, pour avoir laissé sans chef une armée si nombreuse ». Il répondit à ces accusations : « Qu'il avait levé le camp faute de fourrage et sur leurs propres instances ; qu'il s'était rapproché des Romains, déterminé par l'avantage d'une position qui se défendait d'elle-même : qu'on n'avait point dû sentir le besoin de cavalerie dans cet endroit marécageux, et que là, où il l'avait conduite, elle avait été utile. C'était à dessein qu'en partant il n'avait remis le commandement à personne, de peur que, pour plaire à la multitude, on n'engageât une action. Si les Romains étaient survenus par hasard, il fallait en remercier la fortune, et, si c'était sur des renseigne-

ments, rendre grâce à celui qui les avait donnés; puisque, de la colline, on avait pu reconnaître le petit nombre et apprécier le courage de ces hommes qui s'étaient honteusement retirés dans leur camp, sans oser combattre. Il ne désirait point obtenir de César, par une trahison, l'empire qu'il pouvait obtenir par une victoire, qui n'était plus douteuse à ses yeux ni à ceux des Gaulois : il remettrait, qui plus est, le généralat, s'ils se figuraient plutôt lui faire honneur que lui devoir leur salut ». *Et pour que vous sachiez*, dit-il, *que je vous parle sans feinte, écoutez des soldats romains* ». Il produit des esclaves, enlevés quelques jours avant dans un fourrage, et déjà exténués par les fers et la faim. Instruits d'avance de ce qu'ils doivent répondre : « Ils se disent soldats légionnaires : poussés par le besoin et la faim, ils étaient sortis du camp en cachette, pour tâcher de découvrir dans la campagne du bétail ou du blé. Toute l'armée éprouvait la même disette; le soldat, sans vigueur, ne pouvait déjà plus soutenir la fatigue des travaux. Le général avait, en conséquence, résolu de faire retraite, si, sous trois jours, il n'obtenait pas quelque succès dans le siège. *Voilà*, s'écrie Vercingétorix, *les services que je vous ai rendus, moi, que vous taxez de trahison; moi dont les mesures ont, vous le voyez, presque détruit par la faim et sans qu'il vous en coûte de sang une armée triomphante et si nombreuse; et j'ai pourvu à ce que, dans sa honteuse fuite, aucune cité ne l'accueille sur ses terres.*

Un cri général se fait entendre avec un cliquetis d'a:-

mes, démonstration ordinaire aux Gaulois, quand un discours leur a plu : « Vercingétorix est leur généralissime : on ne doit point douter de sa droiture et l'on ne peut conduire plus habilement la guerre ». On arrête de faire entrer dans la ville dix mille hommes choisis sur toute l'armée : on ne veut pas confier le salut de tous aux seuls Bituriges, parce que l'on sent que, s'ils conservent la ville, tout l'honneur du succès sera pour eux.

A la valeur singulière de nos troupes, les Gaulois opposaient des inventions de toute espèce ; car ils sont très industrieux et très adroits à imiter ce qu'ils ont pu voir faire. Ils détournaient nos faux avec des lacs, et, les ayant saisies, ils les attiraient à eux avec des machines. Ils ruinaient notre terrasse, en la minant avec d'autant plus d'habileté qu'ayant des mines de fer considérables, ils connaissent et pratiquent toutes sortes de galeries souterraines. Ils avaient rehaussé tous les murs avec des tours revêtues de cuir, et faisant de jour et de nuit de fréquentes sorties, tantôt ils mettaient le feu aux ouvrages, tantôt ils tombaient sur les travailleurs. L'élévation que gagnaient nos tours par l'accroissement journalier de la terrasse, ils la donnaient aux leurs en y ajoutant des mâts. Ils arrêtaient nos mines avec des pieux aigus brûlés par le bout, de la poix fondue, d'énormes quartiers de rocher, et nous empêchaient ainsi de les pousser jusqu'au rempart.

Or, telle est à peu près la forme des murailles dans toute la Gaule. Sur le sol, à la distance régulière de

deux pieds, on couche sur leur longueur un rang de poutres droites, que l'on assujettit intérieurement entre elles et qu'on revêt de terre bien foulée : à l'extérieur, on garnit de grosses pierres les intervalles. Sur cette couche bien arrangée et bien liée, on en met une seconde, en observant les mêmes espaces, de manière que les poutres ne se touchent pas, mais que, dans la construction, elles se maintiennent à une distance uniforme, un rang de pierres entre chacune. Tout l'ouvrage se continue ainsi, jusqu'à l'élévation convenable. Outre que cette alternative de poutres et de pierres, respectivement bien alignées, n'a rien de désagréable à l'œil, elle est très avantageuse pour la défense et la sûreté des places, la pierre garantissant le mur du feu et le bois du bélier : car on ne peut ni renverser ni même entamer un enchaînement de poutres de quarante pieds de long, la plupart liées entre elles dans l'intérieur.

Quoiqu'on rencontrât tous ces obstacles, et que le froid, la boue, les pluies continuelles retardassent constamment les travaux, le soldat, s'y livrant sans relâche, surmonta tout et, dans vingt-cinq jours, il eut élevé une terrasse large de trois cent trente pieds et haute de quatre-vingts. Elle touchait presque aux murs de la ville, et César qui, suivant sa coutume, passait la nuit dans les ouvrages, exhortait les soldats à ne pas interrompre un instant le travail, quand, un peu avant la troisième veille, on vit de la fumée sortir de la terrasse, à laquelle les barbares avaient mis le feu par une galerie : dans le même instant, au cri qui s'éleva le long

du rempart, l'ennemi fit une sortie par deux portes, des deux côtés des tours. Du haut de leurs murs, les uns lançaient sur la terrasse des torches et du bois sec, d'autres y versaient de la poix et des substances propres à rendre le feu plus actif; en sorte qu'on pouvait à peine savoir où se porter et à quoi remédier d'abord. Cependant, comme César avait établi un bivouac permanent de deux légions en avant du camp, et que plusieurs autres étaient dans les ouvrages, où elles se relevaient, on put bientôt d'une part faire face aux deux sorties, de l'autre retirer les tours et couper la terrasse, pendant que toute l'armée accourait du camp pour éteindre le feu.

Le jour était venu qu'on se battait encore de tous côtés, d'autant plus que les Gaulois voyaient les revêtements de nos tours brûlés, qu'ils sentaient toute la difficulté d'y porter du secours à découvert, qu'à tout moment ils remplaçaient par des hommes frais ceux qui étaient fatigués, et qu'enfin le salut de toute la Gaule leur semblait dépendre de ce moment unique. Nous fûmes alors témoins d'un trait qu'on croit devoir consigner ici, comme digne de mémoire. Devant une porte de la ville, vis-à-vis d'une de nos tours, était un Gaulois à qui l'on passait de main en main des boules de suif et de poix, qu'il jetait dans le feu. Un trait de scorpion lui perce le flanc droit; il tombe mort. Un de ses voisins passe par-dessus le cadavre, est atteint à son tour et tué de la même manière, en remplissant la même tâche. Un troisième lui succède, à celui-ci un quatrième; et le

poste ne fut abandonné que lorsque le feu de la terrasse fut éteint et que le combat eut fini par la retraite des ennemis partout repoussés.

Après avoir tout tenté, sans réussir en rien, les Gaulois, sur les instances et l'ordre de Vercingétorix, résolurent le lendemain d'évacuer la place. Ils espéraient le faire dans le silence de la nuit, sans beaucoup de perte, parce que leur camp n'était pas loin, et que les marais, que les Romains avaient partout devant eux, ralentiraient la poursuite. Déjà la nuit venue, ils se préparaient à partir, quand tout à coup les femmes sortent des maisons et se jettent aux pieds de leurs époux, en les conjurant de ne pas les livrer au supplice avec leurs enfants, à qui leur âge et leur faiblesse ne permettent pas de fuir. Les voyant persister dans leur dessein, (car, dans un grand péril, la crainte exclut le plus souvent la compassion), elles se mettent à pousser des cris, pour avertir les Romains de cette évasion, et les Gaulois effrayés renoncent à leur projet, dans la crainte que la cavalerie romaine ne s'empare des passages.

Le lendemain César, ayant fait avancer une tour, dirigeait les ouvrages qu'il avait projetés, lorsqu'il survint une forte pluie. Il remarqua que la garde se faisait un peu négligemment sur les murs et crut que l'orage favoriserait un coup de main. Il ordonne de ralentir le travail, explique ce qu'il se propose; puis, exhortant les légions, qu'il avait toutes prêtes derrière les mantelets, à recueillir enfin les fruits de la victoire pour prix de tant de fatigues, il promet de grandes

récompenses aux premiers qui mettront le pied sur le mur, et donne le signal. Soudain, de toutes parts, les soldats s'élancent et couvrent bientôt le rempart.

Consternés de cette attaque imprévue, culbutés des murs et des tours, les Gaulois se forment en coin dans la place publique et dans les endroits les plus spacieux, en vue de se défendre en bataille rangée, de quelque côté que l'on vienne à eux. Voyant qu'aucun des Romains ne descend, mais qu'ils se répandent sur toute l'enceinte, ils craignent qu'on ne leur ôte tout moyen de fuir, jettent leurs armes et gagnent d'une course les extrémités de la ville. Là, comme ils se nuisaient à eux-mêmes dans l'étroite issue des portes, nos soldats en tuèrent une partie; une autre, déjà sortie, fut égorgée par la cavalerie. Personne ne s'occupa du butin : animé par le massacre de Génabum et par les fatigues du siège, on n'épargna ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Enfin de toute cette multitude, c'est-à-dire, d'environ quarante mille individus, à peine en arriva-t-il de sains et saufs près de Vercingétorix huit cents, qui s'étaient aux premiers cris jetés hors de la ville. Il les recueillit au milieu de la nuit, en silence; et, craignant, s'ils arrivaient ensemble, que la pitié n'excitât une sédition parmi la multitude, il avait eu soin de disposer au loin, sur la route, ses amis et les premiers des cités pour les séparer et les conduire chacun dans la partie du camp affectée, dès le principe, à leur nation.

Il convoque l'armée le lendemain, la console, l'ex-

horte « à ne point se laisser abattre et décourager à l'excès par un échec. Les Romains ne devaient pas la victoire à leur valeur en bataille rangée, mais à un art, à une habileté dans les sièges, inconnus aux Gaulois. On se tromperait, si l'on ne s'attendait en guerre qu'à des succès. Il n'avait jamais été d'avis de défendre Avaricum; ils en étaient témoins. Cependant, cette perte, qui était due à la témérité des Bituriges et au trop de déférence des autres cités, il la réparerait bientôt par des avantages plus qu'équivalents. Car, les peuples qui n'étaient pas du parti du reste de la Gaule, il les y amènerait par ses soins et la Gaule entière n'aurait qu'un vœu, qu'un but unique auxquels l'univers même s'opposerait en vain: il avait déjà presque réussi. Il était juste néanmoins qu'il obtînt d'eux, au nom du salut public, de prendre la méthode de retrancher le camp, pour résister plus aisément aux attaques subites de l'ennemi ».

Son discours ne fut point désagréable aux Gaulois, surtout parce qu'un si grand échec n'avait point abattu son courage et qu'il ne s'était point caché pour se dérober aux regards de l'armée. On lui trouvait d'autant plus de prudence et de prévoyance que, quand rien ne périclitait, il avait proposé, d'abord de brûler Avaricum, ensuite de l'évacuer. Ainsi, tandis que le crédit des autres généraux s'affaiblit par un revers, son pouvoir depuis celui-là s'accrut au contraire de jour en jour: en même temps, d'après ses assertions, on comptait sur l'adhésion des autres cités. Les Gaulois

commencèrent alors, pour la première fois, à retrancher leur camp : telle était leur consternation que ces hommes, inaccoutumés au travail, crurent devoir se soumettre à tout ce qu'on leur commandait.

Vercingétorix travaille, suivant sa promesse, à réunir à sa ligue les autres cités : il en gagne les chefs par des présents et des promesses, choisissant des agents adroits, aux discours trompeurs et aux avances de qui l'on pouvait aisément se laisser prendre. Il a soin de fournir des vêtements et des armes aux réfugiés d'Avaricum. En même temps, pour compléter ses troupes affaiblies, il commande aux cités un certain nombre d'hommes, qu'on devra lui amener pour telle époque, et donne ordre de chercher et de lui envoyer tous les archers, qui sont très nombreux dans la Gaule. Il a bientôt ainsi remplacé ce qui a péri dans Avaricum. Cependant le roi des Nitiobriges, Teutomatus, fils d'Ollovicon, à qui le sénat avait accordé le titre d'ami, joint l'armée avec un gros corps de cavalerie tirée en partie de son pays, et levée en partie dans l'Aquitaine.

V. César demeura encore plusieurs jours dans Avaricum, où il avait trouvé beaucoup de blé et d'autres vivres : l'armée s'y remit de ses fatigues. L'hiver étant à sa fin, et la saison même l'appelant en campagne, il avait résolu de marcher aux ennemis, et soit de les tirer des marais et des bois, soit de les y assiéger, lorsque les premiers des Éduens vinrent en députation vers lui « Pour le prier d'accorder ses bons offices à leur cité. L'État était dans le plus grand danger : car

tandis que de tout temps on n'avait créé qu'un magistrat unique, qui jouissait de l'autorité royale, il y en avait deux en ce moment, qui se disaient tous deux nommés suivant les lois: l'un était Convictolitanes, homme de distinction et dans la fleur de l'âge ; l'autre Cotus, d'une maison fort ancienne, très puissant par lui-même et par ses grandes alliances, dont le frère, Vedeliacus, avait l'année précédente rempli la même magistrature. Toute la nation était en armes, le sénat divisé, le peuple divisé, chacun soutenant son patron. Si ce différend se prolongeait, une partie de la cité se battrait contre l'autre. C'est ce que préviendraient les bons offices et l'autorité de César ».

Quoiqu'il crût préjudiciable d'abandonner la guerre et l'ennemi, cependant comme il savait combien d'inconvénients entraînent de pareilles dissensions, il partit pour empêcher qu'une cité si importante et si étroitement unie au peuple romain, une cité qu'il avait personnellement toujours protégée et qui lui devait toute espèce de relief, en vînt aux armes et aux voies de fait, et que le parti, qui se croirait le moins fort, appelât à son secours Vercingétorix. Comme les lois des Éduens ne permettent pas aux magistrats suprêmes de sortir du territoire [1], César, ne voulant paraître enfreindre en rien ni leur droit ni leurs lois, prit le parti d'aller lui-même dans leur pays et manda tout

1. La même loi existait chez les Génois, dont les ancêtres, les Ligures, étaient Gaulois d'origine.

le sénat et les deux concurrents à Décétia. Presque toute la cité s'y étant rassemblée, il apprit de quelques personnes appelées en secret, que le frère avait proclamé son frère dans un temps et dans un lieu où cela ne devait pas se faire : les lois défendaient de plus non seulement de créer magistrats, mais même d'admettre dans le sénat deux personnes de la même famille, du vivant l'une de l'autre. César força donc Cotus à se démettre et ordonna que le pouvoir fût remis à Convictolitanes, que, suivant l'usage de la cité, les prêtres avaient élu dans l'interrègne.

Après cette décision, il invita les Éduens à oublier leurs querelles et leurs dissensions pour s'occuper uniquement de la guerre, assurés qu'ils étaient de recevoir, après la victoire, les récompenses qu'ils auraient méritées, et les chargea de lui envoyer promptement toute leur cavalerie avec dix mille fantassins, dont il ferait des détachements pour escorter ses convois. Divisant son armée en deux corps, il donne quatre légions avec une partie de sa cavalerie à Labiénus pour aller chez les Sénonais et les Parisiens : lui-même, avec le reste de sa cavalerie et six légions, il marche, le long de l'Allier, vers Gergovie, ville des Arvernes. Vercingétorix fit aussitôt rompre tous les ponts sur le fleuve, qu'il remonta par la rive gauche.

Les armées étaient en vue l'une de l'autre et l'ennemi, qui campait presque en face des Romains, veillait à ce qu'ils ne jetassent pas un pont sur la rivière ; cela devenait très embarrassant pour César qui craignit

d'être arrêté la plus grande partie de l'été par ce fleuve, rarement guéable avant l'automne. Pour y obvier, il campa dans un lieu couvert de bois, vis-à-vis d'un des ponts coupés, et, s'y tenant caché le lendemain avec deux légions, il fit partir le reste à l'ordinaire avec tout le bagage, chaque légion, pour que leur nombre parût le même, n'ayant plus que six ou sept cohortes : il ordonna de faire la plus longue marche possible, et quand, d'après l'heure, il put supposer que le gros de l'armée était arrivé au campement, il se mit à rétablir le pont sur les anciens pilotis, dont la partie inférieure était restée intact. L'ouvrage fut bientôt achevé ; il passa, prit une bonne position et rappela ses autres troupes. A cette nouvelle, Vercingétorix prit les devants à grandes journées, pour n'être pas forcé de recevoir la bataille.

De là, César vint à Gergovie en cinq marches. Ayant le jour même, après une légère escarmouche, reconnu la position de la ville assise sur une montagne fort élevée et d'un accès partout très difficile, il désespéra de l'enlever d'assaut, et ne voulut s'occuper du siège qu'après avoir assuré ses vivres. Cependant Vercingétorix campait sur une montagne près de la ville, ayant autour de lui séparément, mais à de faibles distances, les troupes de chaque cité, qui, couvrant la chaîne entière des collines, offraient de toutes part un coup d'œil effrayant. Chaque jour, soit qu'il eût à leur communiquer, soit qu'il fallût régler quelque chose, il faisait, dès l'aube, venir les chefs, dont il avait formé son

conseil, il ne se passait presque pas de jour que, pour éprouver le courage et l'ardeur de ses troupes, il n'engageât une action avec sa cavalerie, entremêlée d'archers.

En face de la ville, au pied même de la montagne, était une éminence escarpée de toutes parts et bien fortifiée : en l'occupant, nous privions probablement l'ennemi d'une grande partie de ses eaux et de la facilité de fourrager : mais elle avait une garnison, à la vérité un peu faible. Quoi qu'il en soit, César sort de son camp dans le silence de la nuit, s'empare du poste dont il culbute la garde, avant que de la ville on puisse lui envoyer du secours, y met deux légions et tire du grand au petit camp un fossé de douze pieds, pour qu'on puisse aller et venir même individuellement, sans craindre d'être surpris par l'ennemi.

Tandis que cela se passe près de Gergovie, l'éduen Convictolitanes qui, comme on l'a vu, devait sa place à César, tenté par l'argent des Arvernes, s'abouche avec quelques jeunes gens, dont les chefs étaient Litavicus et ses frères, d'une famille très distinguée. Il partage avec eux la somme, et les exhorte à se souvenir : « Qu'ils sont nés libres et faits pour commander. La cité des Éduens retardait seule le triomphe infaillible des Gaulois : son influence arrêtait les autres peuples. Qu'elle se détachât des Romains, ils n'auraient aucun moyen de se soutenir dans la Gaule. Il avait reçu plusieurs bienfaits de César, c'est-à-dire, après tout, qu'il avait obtenu justice ; mais il devait bien plus à la liberté commune. Car pourquoi les Éduens venaient-ils

discuter leurs lois et leurs droits devant César, plutôt que le peuple romain les siens devant les Éduens » ? L'influence du magistrat et l'appât du gain ont bientôt gagné ces jeunes gens ; ils offrent même de se mettre en avant. On discute alors les moyens d'exécution, car on ne se flattait pas d'amener la cité à rompre sans motif. On convient de mettre Litavicus à la tête de dix mille hommes que l'on enverrait à César ; il se chargerait de les conduire, et ses frères prendraient les devants : on arrête aussi la manière d'agir ultérieure.

Quand Litavicus ne fut plus qu'à trente milles environ de Gergovie, tout à coup il convoque l'assemblée et, les larmes aux yeux : *Où allons-nous, soldats ?* s'écrie-t-il. *Toute notre cavalerie, toute notre noblesse ne sont plus. Les Romains, sur une accusation de trahison, ont fait périr, sans forme de procès, Éporédorix et Virdumarus, les premiers de notre cité. Écoutez ceux qui se sont échappés du milieu du carnage : car, moi, dont les frères et tous les parents ont été massacrés, la douleur m'empêche de vous raconter ce qui s'est passé.* Il produit des gens qu'il avait instruits à parler suivant ses vues ; ils confirment ce qu'il vient d'avancer : « Que beaucoup de cavaliers éduens avaient été tués pour de prétendus pourparlers avec les Arvernes : ils ne s'étaient, eux-mêmes, échappés de la boucherie qu'en se cachant dans la foule des soldats ». Un cri s'élève ; les Éduens prient Litavicus de pourvoir à leur sûreté : *Comme si*, reprend-il, *il y avait à délibérer, et que ce ne fût pas une nécessité de marcher à Gergovie, pour nous joindre aux Arvernes !*

Doutons-nous qu'après ce premier forfait, les Romains ne soient en chemin pour nous exterminer? Si donc il nous reste quelque énergie, vengeons la mort de ceux qu'on a si indignement assassinés, en nous défaisant de ces brigands. Il montrait des citoyens romains, qui étaient là sous sa sauvegarde et son escorte; on leur enlève aussitôt beaucoup de vivres et de blé, puis on les fait périr par de cruels supplices. Litavicus dépêche des exprès dans tous les cantons de sa cité, les soulève par le même mensonge du massacre de la cavalerie et des chefs et les exhorte à punir cette perfidie de la même manière que lui.

Parmi les cavaliers que César avait nominativement appelés, étaient Éporédorix, jeune homme d'une grande maison et très puissant dans son pays, et Virdumarus, du même âge et non moins considéré, mais inférieur en naissance : c'était un protégé de Divitiacus, et César l'avait, de l'obscurité, fait passer aux plus grands emplois. Ils se disputaient le premier rang et, dans le dernier débat pour la suprême magistrature, l'un avait soutenu Cotus de tous ses moyens, l'autre Convictolitanes. Éporédorix, informé des projets de Litavicus, les dénonce à César, un peu avant minuit. Il le prie « De ne pas souffrir que des jeunes gens, par leurs manœuvres perverses, détachent sa cité de l'alliance du peuple romain; ce qu'il prévoit être inévitable, si tant de milliers d'Éduens se joignent à l'ennemi : car les familles ne pourraient manquer de s'intéresser à leur sort, ni la cité d'y attacher une grande importance ».

Très inquiet de cette nouvelle, parce qu'il avait toujours particulièrement affectionné les Éduens, César, sans balancer un instant, prend quatre légions sans bagage et toute sa cavalerie. Tout, dans ce moment, paraissant dépendre de la célérité, on ne prit pas même le temps de plier les tentes. César laisse, pour garder le camp, le lieutenant C. Fabius avec deux légions : il avait ordonné d'arrêter les deux frères de Litavicus, mais ils venaient de passer à l'ennemi. César exhorte les soldats « A ne pas se rebuter de la fatigue du chemin dans cette occasion décisive » : l'ardeur fut générale. Au bout de vingt-cinq milles, il découvre les Éduens et détache sa cavalerie, qui leur barre le passage et les arrête : elle avait défense de tuer. Éporédorix et Virdumarus, que les Éduens croyaient morts, ont ordre de se faire voir dans les rangs de la cavalerie et d'appeler leurs amis. On les reconnaît et, la fourberie de Litavicus étant dévoilée, les Éduens tendent les mains, font entendre qu'ils se rendent, jettent leurs armes et demandent la vie. Litavicus s'enfuit à Gergovie, suivi de ses clients : car, dans les mœurs gauloises, c'est un crime d'abandonner son patron, même dans un cas désespéré.

César dépêcha des courriers pour faire savoir aux Éduens que leurs concitoyens, qu'il avait pu exterminer suivant le droit de la guerre, lui devaient la vie. Il donna trois heures [1] à l'armée pour se reposer, et reprit la

1. Il faut entendre le commencement de la nuit ; car pour être de retour avant le lever du soleil, César dut repartir vers les neuf heures.

route de Gergovie. Presque à moitié chemin, des cavaliers, expédiés par Fabius, lui apprirent quel danger avait couru le camp : « Ils avaient été, *disaient-ils*, attaqués par de très grandes forces : des ennemis frais remplaçaient sans cesse ceux qui étaient las, et fatiguaient par leurs efforts continuels les légionnaires, forcés de ne pas quitter le rempart, vu l'étendue du camp. Une grêle de flèches et de traits de toute espèce avait blessé beaucoup de monde. Les machines avaient été un grand moyen de défense. A la retraite de l'ennemi, Fabius, ne conservant que deux portes, avait fait boucher les autres et garnir le rempart de parapets. Il s'attendait, pour le lendemain, à une affaire pareille ». Sur cela, César se hâte et, par l'extrême bonne volonté du soldat, arrive au camp avant le lever du soleil.

Cependant les Éduens, au reçu des premières dépêches de Litavicus, ne donnent pas un instant à la réflexion. Les uns sont poussés par l'avarice, les autres par la colère et par cette légèreté, si naturelle à la nation, qu'elle prend pour chose avérée un simple ouï-dire. Ils pillent les citoyens Romains, les massacrent, les réduisent en esclavage. Convictolitanes seconde l'impulsion donnée et précipite la multitude dans l'excès, afin que, le crime une fois commis, elle ait honte de revenir à la raison. Le tribun des soldats, M. Aristius, qui venait rejoindre sa légion, était à Cabillon ; on l'en tire sur parole : on force de même à en sortir ceux qui s'y étaient établis pour leur commerce : sans cesse harcelés sur la route, ils sont dé-

pouillés de tous leurs effets. On tient ce qui résiste assiégé jour et nuit et, quand de part et d'autre il a péri beaucoup de monde, on excite une plus grande multitude à prendre les armes.

Cependant, à la nouvelle que toutes leurs troupes sont au pouvoir de César, les Éduens accourent près d'Aristius. Ils l'assurent que rien ne s'est fait de l'aveu général, ordonnent une enquête sur le pillage des effets, confisquent les biens de Litavicus et de ses frères, et députent vers César pour se justifier. Il le fallait bien pour recouvrer leurs troupes; mais, entachés par un premier crime, séduits par le profit du pillage, où plusieurs avaient eu part, et frappés de la crainte d'un châtiment, ils commencent à tramer en secret des hostilités et font, par des agents, intriguer auprès des autres cités. César savait tout; cependant il parle à leurs députés avec toute la douceur possible : « L'aveuglement et l'inconséquence de la populace ne lui feront jamais penser désavantageusement des Éduens et ne pourront diminuer sa bienveillance pour eux ». S'attendant néanmoins à un mouvement plus général dans la Gaule et ne voulant pas être investi par toutes les cités, il pensait au moyen de s'éloigner de Gergovie, pour réunir de nouveau toutes ses forces : mais il fallait que son départ, qui venait de la crainte d'un soulèvement, n'eût pas l'air d'une fuite.

Occupé de ces idées, il crut avoir trouvé une occasion de bien faire. Car, en visitant les travaux du petit camp, il vit avec surprise qu'il n'y avait plus personne sur la

colline qu'occupait l'ennemi les jours précédents, et qu'il couvrait si bien, qu'à peine en voyait-on le sol. Il en demande la raison aux déserteurs dont il lui venait journellement un grand nombre; tous s'accordent à lui dire, ce qu'il savait déjà par ses espions : « Que le sommet de cette colline était presque de niveau, mais étroit et couvert de bois, là où il touchait à l'autre côté de la ville. L'on craignait beaucoup pour ce point et l'on sentait que, si les Romains s'emparaient de cette colline comme de la première, on serait comme enveloppé, sans pouvoir ni fourrager, ni sortir. Vercingétorix avait donc fait venir toutes les troupes pour fortifier cet endroit ».

D'après cela, César, au milieu de la nuit, envoie dans cette direction plusieurs escadrons, avec ordre de battre les alentours d'une manière un peu bruyante : au point du jour il fait sortir beaucoup de bagage et de mulets sans bâts et donne des casques aux muletiers, avec ordre de faire le tour des collines comme s'ils étaient de la cavalerie : avec eux partent quelques cavaliers destinés à s'étendre plus au loin, pour l'étalage. Tous doivent se rendre au même point par de longs détours. De Gergovie, qui dominait le camp, on voyait tout cela, mais à une distance d'où l'on ne pouvait découvrir ce que c'était au juste. César détache une légion vers la même colline ; quand elle a fait quelque chemin, il l'arrête dans un fond et la cache dans un bois. Les soupçons des Gaulois redoublent et toutes leurs troupes passent de ce côté du retranche-

ment. César, qui s'en aperçoit, fait couvrir les décorations, cacher les enseignes et défiler les soldats par petits pelotons, pour qu'on n'y fît pas attention de la ville. Il donne ses instructions aux lieutenants qui commandent chaque légion et les avertit surtoût : « De contenir les soldats, que l'ardeur de combattre et l'espoir du butin pourraient emporter trop loin. Il leur fait voir le désavantage que leur donne l'escarpement du terrain; la vivacité seule pouvait y parer : c'était d'un coup de main qu'il s'agissait, non d'une bataille ». Ces mesures prises, il donne le signal et fait, en même temps, monter les Éduens par un autre endroit, sur la droite.

De la plaine, ou du pied de la colline jusqu'aux murs de la ville, il y avait douze cents pas, à vol d'oiseau. La distance s'augmentait des détours à faire pour monter moins à pic. A mi-côte, les Gaulois avaient tiré, de front et suivant la disposition du terrain, un mur de six pieds de haut en grosses pierres, pour nous arrêter dans l'attaque : ils avaient ensuite abandonné tout à fait la partie inférieure; et, sur le sommet de la colline, leurs quartiers très serrés s'étendaient jusqu'aux murs de la ville. Le signal donné, nos soldats arrivent en un clin d'œil au retranchement, le franchissent, enlèvent trois quartiers et cela si rapidement qu'en pillant ils surprennent dans sa tente le roi des Nitiobriges, Teutomatus, qui s'y était endormi l'après-midi et qui ne leur échappe qu'avec peine, nu jusqu'à la ceinture et son cheval blessé. César, ayant

rempli son but, fit sonner la retraite. La dixième légion, avec laquelle il était, s'arrêta.

Les autres n'avaient pas entendu la trompette, parce qu'elles étaient au delà d'un assez large vallon ; cependant, d'après les instructions de César, les lieutenants et les tribuns essayaient de les retenir : mais, exaltés par l'espoir d'une prompte victoire, par la fuite des ennemis, par leurs anciens succès, les soldats ne voyaient rien de si difficile qu'ils n'en puissent venir à bout, et ne cessèrent de poursuivre les fuyards que sous les murs et aux portes de la place. Un cri s'étant alors élevé de toutes les parties de l'enceinte, les Barbares qui étaient à l'autre extrémité, effrayés de ce bruit soudain, crurent l'ennemi dans l'intérieur et se jetèrent hors de la ville. Les femmes laissaient tomber du haut du rempart des habits et de l'argent, et, s'avançant le sein nu, les mains étendues, suppliaient les Romains de les épargner et de ne pas en agir comme à Avaricum, où l'on n'avait fait grâce ni aux enfants ni aux femmes : plusieurs descendirent à l'aide des mains et se livrèrent aux soldats. L. Fabius, centurion de la huitième légion, avait dit ce jour-là dans les rangs : « Que les récompenses d'Avaricum l'animaient et qu'il ne souffrirait pas qu'un autre escaladât le premier les murs ». Trouvant trois hommes de son manipule, il se fait soulever par eux, monte sur le rempart, leur tend la main à son tour et les attire à lui.

Cependant les Gaulois qui s'étaient, comme on l'a

dit, portés vers le retranchement, de l'autre côté de la ville, ayant entendu les premiers cris, et pressés ensuite par de fréquents exprès qui annonçaient la prise de la ville, détachent en avant leur cavalerie et la suivent en foule. Chacun, à mesure qu'il arrive, se forme sous le mur et augmente le nombre des combattants. Leurs forces s'étant beaucoup grossies, les femmes, qui, tout à l'heure, nous tendaient les mains du haut du rempart, s'offrent aux Barbares, échevelées suivant leur usage, et les implorent, en leur présentant leurs enfants. Les Romains avaient le désavantage et du terrain et du nombre : fatigués de leur course et de la durée du combat, ils ne se soutenaient pas sans peine contre des hommes tout frais.

César, voyant s'accroître le nombre des ennemis, craignit pour ses troupes, qui se battaient dans une mauvaise position. Il envoie donc l'ordre au lieutenant T. Sextius, qu'il avait chargé de la garde du petit camp, d'en faire sortir des cohortes et de les poster sur notre gauche, au pied de la colline, en vue de rendre l'ennemi plus circonspect dans la poursuite, s'il culbutait nos gens de la hauteur; portant lui-même sa légion un peu en avant de l'endroit où il l'avait arrêtée, il attendit l'issue de l'affaire. Tandis qu'on se battait très vivement et corps à corps, l'ennemi se fiant en son nombre et en sa position, et nos soldats en leur valeur, tout à coup parurent sur notre flanc découvert les Éduens, que César avait envoyés, par un autre chemin, pour faire diversion sur sa droite. La vue de leurs armes

gauloises alarma beaucoup nos troupes, quoiqu'ils eussent le bras droit nu, en signe ordinaire de bonne intelligence; elles crurent que c'était une ruse de l'ennemi pour les induire en erreur.

En ce moment, le centurion L. Fabius et ceux qui l'avaient suivi furent enveloppés et précipités sans vie du haut du rempart. M. Pétréïus, centurion de la même légion, se vit accabler par le nombre, comme il s'efforçait de briser la porte. Ayant déjà reçu plusieurs blessures et désespérant de sa vie, *Puisque je ne puis me sauver avec vous*, dit-il à ceux de son manipule qui l'avaient suivi, *certes j'aurai du moins soin de votre salut, à vous que j'ai conduits dans le péril, entraîné par l'amour de la gloire. Songez à vous sauver, je vous en donne le moyen.* A ces mots, il se jette au milieu des ennemis, en tue deux, écarte un peu le reste de la porte, et ses soldats s'empressant de le secourir : *En vain*, reprit-il, *tentez-vous de me conserver la vie; déjà mon sang et mes forces m'abandonnent : éloignez-vous donc, tandis que vous le pouvez, et rejoignez la légion.* Un moment après il périt en combattant.

Nos soldats, pressés de toutes parts, furent culbutés avec perte de quarante-six centurions. Mais la dixième légion, placée comme réserve dans une position un peu moins mauvaise, ralentit les Gaulois, qui s'abandonnaient trop vivement à la poursuite : elle fut soutenue par les cohortes de la treizième, venues du petit camp et postées un peu plus haut, sous les ordres du lieutenant T. Sextius. Dès que les légions furent

dans la plaine, elles s'arrêtèrent et firent face aux ennemis, que Vercingétorix ramena du pied de la colline dans ses retranchements. Ce jour-là nous coûta près de sept cents hommes.

Le lendemain, César assemble l'armée, et reproche aux soldats leur présomption et leur cupidité : « Ils avaient eux-mêmes jugé de ce qu'il fallait faire et jusqu'où l'on devait s'avancer; ils ne s'étaient pas arrêtés, lorsqu'on avait sonné la retraite, et ni leurs tribuns ni les lieutenants n'avaient pu les retenir. Il leur montra ce que pouvait le désavantage de la position et leur rappela sa conduite, à lui-même, près d'Avaricum, où, surprenant l'ennemi sans général et sans cavalerie, il avait renoncé à une victoire certaine, plutôt que de l'acheter par une perte même légère, qu'aurait entraînée la défaveur de la position. Plus il admirait la grandeur de leur courage, que n'avaient pu refroidir ni les retranchements de l'ennemi, ni l'élévation de la montagne, ni les murs de la ville, plus il les blâmait d'avoir cru, dans leur insubordination présomptueuse, juger mieux que leur général du succès et de l'issue de l'événement; et, dans un soldat, il ne désirait pas moins de modestie et de retenue que de valeur et de magnanimité ».

Tel fut le discours de César, à la fin duquel « il rassura les soldats qui ne devaient pas se rebuter de ce qui était arrivé, ni attribuer au courage de l'ennemi ce qu'il avait dû à sa bonne position ». Persistant dans ses projets de départ, il fait sortir les légions des deux

camps, et les met en bataille sur un terrain convenable. Comme Vercingétorix ne quitte point, malgré cela, les hauteurs, César fait rentrer ses troupes, après une légère escarmouche où il eut le dessus : il en fut de même le lendemain et, jugeant cela suffisant pour diminuer la jactance des Gaulois, il décampe pour se rendre chez les Éduens, sans être même alors suivi par les ennemis. Le troisième jour il arriva sur l'Allier, dont il rétablit le pont, où l'armée passa.

Les deux éduens, Éporédorix et Virdumarus, vinrent alors le trouver et lui dirent : « Que, Litavicus étant parti avec toute sa cavalerie pour soulever leur cité, il était nécessaire qu'ils allassent eux-mêmes en avant, pour la raffermir dans son devoir ». Quoique César eût déjà plusieurs preuves de la perfidie des Éduens, et qu'il pensât que le départ de ces deux hommes ne ferait que hâter la révolte, il ne crut pas cependant devoir les retenir, de peur de paraître leur faire violence, ou avoir conçu quelque crainte. A leur départ, il leur expose brièvement « les services qu'il a rendus aux Éduens, ce qu'ils étaient, et leur abaissement, quand ils avaient eu recours à lui : rejetés alors dans leurs villes, dépouillés d'une partie de leurs terres, ayant perdu toutes leurs troupes, tributaires, réduits à donner ignominieusement des otages, dans quel éclat, dans quelle puissance ne les avait-il pas rétablis ? Non seulement ils avaient recouvré leur ancienne consistance, mais ils jouissaient d'une influence, d'une considération bien au-dessus de celles qu'ils avaient

jamais eues ». Après ces observations, il les congédia.

Noviodunum est une ville éduenne, située avantageusement sur le bord de la Loire. César y tenait rassemblés tous les otages de la Gaule, ses magasins de blé, le trésor, la plus grande partie de ses bagages et de ceux de l'armée : il y avait envoyé beaucoup de chevaux achetés en Espagne et en Italie à raison de la guerre. En y arrivant, Éporédorix et Virdumarus apprennent où en sont les choses dans leur cité : on avait reçu Litavicus dans Bibracte, ville de la plus grande influence ; le premier magistrat, Convictolitanes, et la plupart des sénateurs s'étaient réunis à lui ; on avait ouvertement envoyé des ambassadeurs pour faire avec Vercingétorix un traité de paix et d'alliance. D'après cela, ne croyant pas devoir négliger une si bonne occasion, ils égorgent la garnison de la place, les marchands et les voyageurs qui s'y trouvent, partagent entre eux l'argent et les chevaux, et font conduire dans Bibracte à Convictolitanes les otages des cités : puis se jugeant hors d'état de garder la ville, ils la brûlent, pour qu'elle ne serve pas aux Romains, enlèvent sur des bateaux autant de blé que le moment le permet, et jettent le reste au feu ou dans la rivière. Ensuite, rassemblant des forces dans le pays voisin, ils placent des postes et des détachements le long du fleuve, et font, en tous lieux, parade de leur cavalerie, pour répandre la terreur et pour essayer de chasser par la disette les Romains de la contrée, en leur coupant les vivres : espoir d'autant mieux fondé que la

Loire, enflée par les neiges, ne semblait guéable absolument nulle part.

Instruit de tous ces mouvements, César crut devoir faire diligence; s'il fallait essayer de jeter des ponts, il voulait combattre, avant que l'ennemi fût plus en force: car, de changer de plan, et de s'acheminer vers la Province, c'est à quoi il jugeait indispensable de renoncer même alors, soit à cause de la honte, de l'indignité de cette mesure, à la quelle s'opposaient d'ailleurs les Cévennes et la difficulté des chemins, soit surtout à cause de l'extrême désir qu'il avait de rejoindre Labiénus et les légions parties avec lui. Forçant donc sa marche et de jour et de nuit, il arrive, contre l'attente générale, sur les bords de la Loire et, la cavalerie ayant trouvé un gué passable vu l'urgence (on y avait hors de l'eau les épaules et les bras pour soutenir les armes), il la dispose de manière à rompre le courant et toute l'armée passe sans perte, à la vue des ennemis effrayés de notre premier aspect. Les troupes s'étant approvisionnées de bétail et de blé, dont on trouva les champs couverts on prit la route du Sénonais.

VI. Pendant ces expéditions de César, Labiénus laissant le dernier renfort arrivé d'Italie dans Agendicum pour garder le bagage, en était parti avec quatre légions pour Lutèce, ville des Parisiens, bâtie dans une île de la Seine. Sur la nouvelle de son approche, l'ennemi avait tiré des troupes nombreuses des cités voisines et nommé généralissime l'aulerce Camulogène, à qui, malgré son grand âge, on déféra cet honneur à cause

de ses grands talents militaires. Ayant remarqué qu'un marais continu, qui aboutissait à la Seine, offrait[1] un excellent point de défense, ce prince avait assis son camp derrière, résolu d'en défendre le passage.

Labiénus essaie d'abord de pousser des mantelets et de se faire un chemin, en comblant le marécage de fascines et de claies; mais, trouvant la chose trop difficile, il sort de son camp à la troisième veille, retourne sur ses pas et vient à Mélodunum, ville des Sénonais, bâtie, comme Lutèce, dans une île de la Seine. Il se saisit d'environ cinquante bateaux, les joint promptement l'un à l'autre et les charge de soldats. La surprise jette le trouble parmi les habitants, dont une grande partie avait joint l'armée, et Labiénus s'empare de la ville; il en rétablit le pont, coupé par les Gaulois les jours précédents, y fait passer l'armée et se remet en marche pour Lutèce, le long du fleuve. Instruits de cela par les fuyards, les ennemis s'éloignent du marais, coupent les ponts de Lutèce, brûlent la ville, et campent sur l'autre bord de la Seine, en face de Labiénus.

Déjà l'on disait que César avait abandonné Gergovie; déjà le bruit courait du soulèvement des Éduens et des succès des révoltés de la Gaule; et, dans les pourparlers, les Barbares assuraient que César, n'ayant pu ni forcer les passages, ni traverser la Loire, avait été réduit par la disette à prendre la route de la Province.

1. Le marais était probablement formé par la stagnation de la petite rivière de Bièvre.

En outre, les Bellovaques, dès longtemps rebelles dans le cœur, avaient, sur la nouvelle de la défection des Éduens, commencé à lever des troupes et se préparaient ouvertement à la guerre. Dans une pareille révolution, Labiénus sentait qu'il devait songer à tout autre chose qu'à ce qu'il avait eu jusqu'alors en vue : il ne pensait plus à attaquer et à faire des progrès, mais à ramener l'armée saine et sauve dans Agendicum. Car il se voyait serré d'un côté par les Bellovaques, le peuple de la Gaule le plus renommé pour la bravoure ; en face il avait Camulogène avec une armée toute prête et bien en ordre : enfin, un très large fleuve séparait les légions de leur place d'armes et de leurs bagages.

Contre des obstacles si grands et si subits, il ne voyait de ressource que dans l'énergie. Ayant donc sur le soir assemblé le conseil, il exhorte les officiers à mettre de l'exactitude et de la célérité dans l'exécution de ses ordres et donne les barques venues de Mélodunum à autant de chevaliers romains, qu'il charge de descendre en silence le fleuve dès la fin de la première veille, et d'aller l'attendre à quatre milles. Il laisse à la garde du camp les cinq cohortes sur lesquelles il croit pouvoir le moins compter dans une action et donne ordre aux cinq autres de la même légion de partir au milieu de la nuit avec tous les bagages et de remonter bruyamment le fleuve. Il fait encore chercher des bateaux, qu'il envoie dans la même direction, enjoignant de battre fortement l'eau avec les rames. Lui-

même il sort peu après du camp avec trois légions, qu'il conduit en silence à l'endroit où les barques devaient aborder. Comme il s'était élevé tout à coup un violent orage, on surprit en arrivant les éclaireurs de l'ennemi, qui en avait sur tous les points du fleuve, et l'infanterie le passa promptement ainsi que la cavalerie, par les soins des chevaliers romains, chargés de cette opération.

Vers le point du jour, on annonce presque à la fois aux ennemis et qu'il se fait dans le camp romain un bruit extraordinaire, et qu'un corps considérable remonte le fleuve, et que, plus bas, des troupes le traversent dans des barques. Croyant, d'après cela, que l'armée le passe sur trois points et que, consternée de la révolte des Éduens, elle se dispose à fuir, les Gaulois forment aussi trois corps, en laissent un en face de notre camp, envoient vers Métiosedum une petite division, qui doit mesurer sa marche sur celle des barques, et se porte contre Labiénus avec le reste. Au point du jour, nos légions étaient au delà du fleuve et l'on découvrit les ennemis en bataille.

Labiénus exhorte les soldats « A se souvenir de leur ancienne valeur, à se rappeler tant de succès brillants, à se croire encore sous les yeux de César, qui les a souvent guidés à la victoire », et donne le signal du combat. Du premier choc, à l'aile droite, la septième légion repousse et met en fuite les Barbares : mais, à la gauche, quoique la douzième eût fait tomber sous ses javelots les premiers rangs, le reste opposait une

vive résistance, et nul ne paraissait penser à la fuite. Leur général, Camulogène, y était en personne et les encourageait. L'issue du combat était encore incertaine, lorsque les tribuns de la septième légion, informés de ce qui se passait de ce côté, parurent sur les derrières de l'ennemi qu'ils chargèrent. Dans cette crise même, aucun ne lâcha pied; ils furent enveloppés et périrent tous : Camulogène partagea leur sort. Cependant ceux qu'il avait laissés en face du camp de Labiénus, apprenant qu'on en était aux mains, vinrent au secours des leurs et se postèrent sur une colline: mais ils ne purent soutenir le choc des légions victorieuses et se mêlèrent à la foule des fuyards. Tout ce qui ne trouva pas un asile dans les bois et sur les hauteurs fut exterminé par la cavalerie. Après cette action, Labiénus retourne à Agendicum, où il avait laissé les bagages de toute l'armée, et de là rejoint César avec toutes ses troupes.

VII. La révolte connue des Éduens rendit la guerre plus vive: ils envoient de tous côtés des agents: tout ce qu'ils ont de puissance, de crédit et d'argent, ils l'emploient à gagner d'autres cités ; nantis des otages déposés chez eux par César, ils intimident, par la menace de les faire périr, les peuples qui hésitent. Ils prient Vercingétorix de venir conférer avec eux sur les moyens de pousser la guerre. En ayant obtenu ce point, ils demandent qu'on leur remette le commandement en chef; et, la chose souffrant des difficultés, on convoque à Bibracte une assemblée générale de la

Gaule. L'affluence y fut immense ; on en passa par la majorité des suffrages : il n'en manqua pas un à Vercingétorix. On ne vit, à cette assemblée, ni les Rémois, ni les Lingons, ni les Tréviriens ; les premiers, parce qu'ils restaient attachés à Rome, les Tréviriens, parce qu'ils étaient trop éloignés et que les Germains les inquiétaient : de là vint qu'il n'en fut point parlé de toute la guerre et qu'aucun des partis n'en tira de secours. Les Éduens sont désolés d'être déchus du commandement ; ils se plaignent de ce changement de fortune ; ils regrettent les bontés de César. Cependant, après avoir entrepris la guerre, ils n'osent séparer leur cause de celle des autres cités. Éporédorix et Virdumarus, jeunes gens de la plus haute espérance, obéissent à regret à Vercingétorix.

Celui-ci demande des otages aux divers peuples et fixe un jour où devra, sans faute, se réunir toute la cavalerie, au nombre de quinze mille hommes. « Il se contentera, *dit-il*, de ce qu'il a eu jusque-là d'infanterie : il ne veut rien hasarder : il ne livrera point de bataille. Mais, avec une cavalerie nombreuse, il lui sera très facile d'empêcher les Romains de se procurer des vivres et du fourrage, si les Gaulois ont le bon esprit de gâter leurs blés et de brûler leurs maisons ; pertes domestiques qui, comme ils le voient, assureront à jamais leur puissance et leur liberté ». Ces points réglés, il demande aux Éduens et aux Ségusiens, qui touchent à notre province, dix mille hommes d'infanterie dont il

donne le commandement au frère d'Éporédorix, avec huit cents chevaux et l'ordre de porter la guerre chez les Allobroges. Il fait attaquer les Helviens par les Gabales et par les Arvernes limitrophes, et charge les Rutènes et les Cadurces de ravager les terres des Volces Arécomices. Cependant, par des agents et des députés, il cherche sous main à gagner les Allobroges, dont il se flatte que les esprits ne sont pas encore bien calmés depuis la guerre précédente. Il promet à la cité l'autorité sur toute la province et de l'argent aux chefs. Pour parer à tout cela, l'on n'avait que vingt-deux cohortes levées dans la province même, avec lesquelles le lieutenant L. César faisait face de tous côtés. Les Helviens, qui, d'eux-mêmes, en vinrent aux mains avec les Arvernes et les Gabales, furent battus et rejetés dans leurs villes et dans leurs forts, après avoir perdu beaucoup de monde et le chef de leur cité, C. Valérius Donotaurus, fils de Caburus. Les Allobroges, ayant placé de nombreux détachements le long du Rhône, défendirent leurs frontières avec beaucoup de soin et de vigilance.

Voyant que les ennemis, supérieurs en cavalerie et maîtres de tous les chemins, l'empêchaient de tirer des secours de l'Italie et de la Province, César envoya dans les cités germaines d'au delà du Rhin, qu'il avait soumises l'été précédent, et en tira de la cavalerie et de cette infanterie légère, habituée à combattre entre les chevaux. A leur arrivée, comme les Germains étaient assez mal montés, il prit et leur distribua les chevaux

des tribuns et autres officiers, même ceux des chevaliers romains et des vétérans.

Cependant, toutes les forces des Arvernes se rassemblent avec la cavalerie commandée dans toute la Gaule, et qui se trouva très nombreuse. Afin d'être plus à portée de donner du secours à la province, César gagnait le pays des Séquaniens, en côtoyant celui des Lingons. Vercingétorix vint établir trois camps, à dix milles environ des Romains, et, convoquant les principaux officiers de sa cavalerie, il leur annonce « que l'instant de la victoire est arrivé. Les Romains s'enfuient dans leur province, et quittent la Gaule : c'était assez pour recouvrer la liberté du moment, mais c'était peu pour la paix et la tranquillité futures ; car ils rassembleraient de plus grandes forces, ils reviendraient, et la guerre ne finirait pas. Il fallait les attaquer en marche, embarrassés de leurs bagages. Si l'infanterie s'arrête ponr les défendre, elle ne fera pas de chemin ; si, ce qui est bien plus probable, elle les abandonne pour songer à sa sûreté, elle perdra tout à la fois et l'honneur et les objets de première nécessité. Car, quant aux cavaliers ennemis, on ne devait pas même supposer qu'un d'entre eux osât seulement dépasser les rangs de l'infanterie. Pour animer encore les troupes, il aurait toutes ses forces en bataille en avant de son camp, ce qui jetterait la terreur chez l'ennemi ». Tous s'écrient : « Qu'il faut que chacun s'engage, par le serment le plus solennel, à ne point rentrer dans sa maison, et à n'approcher

ni de ses enfants, ni de son père, ni de sa femme, s'il n'a passé deux fois à travers l'armée ennemie [1] ».

La proposition est approuvée, tout le monde prête le serment, et, le lendemain, leur cavalerie s'étant formée en trois divisions, deux se montrent sur nos flancs et la troisième se met en devoir d'arrêter notre avant-garde dans sa marche. César, l'apprenant, fait aussi trois corps de sa cavalerie et lui ordonne d'attaquer. On se bat partout à la fois, l'armée s'arrête et les bagages se rangent au milieu des légions. Si notre cavalerie a du dessous, ou se trouve trop pressée sur un point, César y porte une colonne d'infanterie, qui ralentit la poursuite des ennemis et rassure nos escadrons par l'espoir d'être secourus. Enfin, sur la droite, les Germains s'emparent des hauteurs, dont ils culbutent les Gaulois, poursuivent les fuyards jusqu'au fleuve, où se tenait Vercingétorix avec l'infanterie, et leur tuent beaucoup de monde; le reste, voyant cela, craint d'être enveloppé et prend aussi la fuite. Alors le carnage s'étendit partout. On amena prisonniers à César trois Éduens des plus distingués : Éporédorix qui les commandait, quand, avant l'arrivée des Romains, ils en vinrent aux mains avec les Séquaniens; Cavarillus, général de leur infanterie, depuis la défection de Litavicus; et celui de leur cavalerie, Cotus, le concurrent de Convictolitanes dans les précédents comices.

1. On voit ici le type de ces serments chevaleresques : ne point coucher dans un lit, ne point manger pain sur table, etc., jusqu'à ce qu'on eût mis fin à telle ou telle entreprise.

Voyant toute sa cavalerie en fuite, Vercingétorix fit rentrer son infanterie, qu'il avait mise en bataille devant ses trois camps, et prit aussitôt le chemin d'Alésia, ville des Mandubiens, donnant aux bagages l'ordre de partir sur-le-champ et de le suivre. César, laissant les siens sur une colline, à la garde de deux légions, poursuivit les ennemis autant que le jour le lui permit, tua trois mille hommes environ de leur arrière-garde, et campa le lendemain près d'Alésia. Il en reconnut la position et, voyant les ennemis consternés de la défaite de leur cavalerie, la partie de leurs forces sur laquelle ils comptaient le plus, il encourage au travail les soldats et entreprend la circonvallation de la ville.

VIII. Elle ne paraissait pouvoir être prise que par blocus; car, située sur le sommet d'une très haute colline, dont deux rivières baignaient de deux côtés la base, elle avait devant elle une plaine d'environ trois milles de long et, partout ailleurs, elle était entourée, à une médiocre distance, par d'autres collines, tout aussi élevées que la première. La partie orientale de la montagne était couverte en entier par l'armée des Gaulois, campée au pied du rempart : en avant, ils avaient tiré un mur de six pieds de haut avec un fossé. Les lignes commencées par les Romains embrassaient onze milles : leur camp était dans une excellente position et flanqué de vingt-trois redoutes, où l'on tenait des postes de jour, dans la crainte de quelque brusque sortie ; la nuit elles avaient de forts détachements avec des sentinelles.

Les travaux commencés, il se livre un combat de cavalerie dans cette plaine de trois milles, qui, comme on l'a dit, s'étendait entre les collines. On se battit de part et d'autre avec acharnement; nos gens ayant le dessous, César les fit soutenir par les Germains et mit les légions en bataille devant le camp, de crainte d'une attaque soudaine de la part de l'infanterie ennemie. Assurée du secours des légions, notre cavalerie redouble de courage : les ennemis en déroute s'embarrassent par leur propre nombre et s'entassent dans leurs portes trop étroites : les Germains les poursuivent chaudement jusqu'à leurs retranchements et font un grand carnage. Plusieurs Gaulois, abandonnant leurs chevaux, essaient de traverser le fossé et de grimper sur la muraille. César fait faire un léger mouvement en avant aux légions placées sur le front du camp. La terreur s'empare des Barbares placés en dedans du retranchement; ils croient qu'on marche à eux de ce pas, et crient aux armes : un grand nombre se jette de frayeur dans la ville. Vercingétorix ordonne d'en fermer les portes, pour que le camp ne se dégarnisse pas. Enfin, après avoir tué beaucoup de monde, les Germains se retirent, ramenant quantité de chevaux.

Vercingétorix, avant que la circonvallation fût achevée, prit le parti de renvoyer toute sa cavalerie. Il ordonne aux partants : « De se rendre chacun dans sa cité, et de faire marcher tout ce que l'âge met en état de porter les armes. Il leur retrace les services qu'il a rendus; il les conjure de penser à le sauver et de ne

pas livrer au supplice un homme qui a bien mérité de la liberté commune. Il leur expose que leur nonchalance ferait périr avec lui quatre-vingt mille hommes d'élite, et que, calcul fait, à peine a-t-il du blé pour trente jours; mais l'économie pourra le faire durer un peu plus longtemps ». Lui ayant donné ces instructions, il fait, à la seconde veille, évader sa cavalerie par un endroit où nos lignes n'étaient pas achevées. Il ordonne, sous peine de mort en cas de désobéissance, qu'on lui apporte tout le blé, distribue par tête le bétail dont les Mandubiens avaient fait rentrer une grande quantité, établit des distributions de blé modiques et régulières, et retire dans la ville toutes les troupes qu'il avait postées en avant. Tel fut son plan pour attendre les secours de la Gaule et continuer la guerre.

César, en étant instruit par les déserteurs et les prisonniers, ordonna l'espèce de fortification suivante.

Il fit creuser un fossé de vingt pieds, perpendiculaire, aussi large par conséquent dans le fond qu'au niveau du sol, et reporta tous les autres ouvrages à quatre cents pas en arrière. Comme il avait embrassé un terrain si vaste, que les lignes ne pouvaient guère être complètement garnies de soldats, il voulait empêcher l'ennemi de venir en force attaquer nos retranchements, de nuit, à l'improviste, et de lancer de jour des traits aux travailleurs. Il fit tirer en deçà deux autres fossés aussi profonds que le premier et larges de quinze pieds : celui du centre, qui passait dans la

plaine et dans les fonds, fut rempli d'eau tirée de la rivière.

En arrière du tout, on éleva un rempart et sa terrasse de douze pieds de haut, avec un parapet, des créneaux et de longues palissades fourchues à la jonction de la terrasse et du parapet, pour arrêter l'ennemi, s'il tentait l'escalade. Le tout fut flanqué de tours, éloignées entre elles de quatre-vingts pieds.

Il fallait, tout à la fois, aller au bois, aux vivres et faire d'aussi grands ouvrages, ce qui affaiblissait nos troupes, forcées de se répandre au loin : plus d'une fois les Gaulois sortant par plusieurs portes, vinrent attaquer nos lignes avec la dernière vigueur. César crut donc devoir y ajouter encore, afin qu'on pût les défendre avec un plus petit nombre de soldats. Ainsi l'on coupa des troncs d'arbres ou de très fortes branches qu'on enfonçait, équarris à la hache et aiguisés par le sommet, dans des fosses contiguës de cinq pieds de profondeur, d'où sortait le branchage de ces pieux, que l'on assujettissait au fond, pour qu'on ne pût les arracher. Il y en avait cinq rangs, liés et entrelacés entre eux. Ceux qui s'y engageaient se perçaient eux-mêmes de leurs pointes très aiguës. Cela s'appelait des *cippes*.

Devant les cippes, on creusa en quinconce des trous profonds de trois pieds, et un peu rétrécis par le haut. On y enfonçait d'autres pieux ronds et gros comme la cuisse, très pointus et brûlés par le bout : ils ne dépassaient le sol que de quatre doigts. Autour de chaque

pieu, pour à la fois le tenir droit et l'affermir, on foulait la terre jusqu'à la hauteur d'un pied ; le reste du trou se remplissait de branchages et de broussailles qui cachaient cette espèce de piège. Il y en avait huit rangs, à trois pieds l'un de l'autre : on les nommait des *lis*, parce qu'ils ressemblaient à cette fleur.

En avant encore on semait partout et très près l'une de l'autre des plaques de fer d'un pied de long, garnies de crochets aussi de fer : elles étaient entièrement recouvertes de terre et s'appelaient des *éperons*.

Ces travaux achevés, César en fit faire d'absolument pareils en sens contraire, pour recevoir les ennemis du dehors, afin que, s'ils survenaient ils ne pussent, malgré leur nombre, investir complètement nos postes. Ces travaux poussés sur un terrain uni, autant que le permettait la localité, embrassaient quatorze milles. Pour n'être pas forcé d'exposer les troupes en les faisant sortir du camp, chacun eut ordre de s'approvisionner de fourrage et de blé pour trente jours.

Tandis que cela se passait autour d'Alésia, les principaux de la Gaule, s'étant réunis, décidaient qu'on ne ferait pas marcher, comme le voulait Vercingétorix, tout ce qui était en état de porter les armes, mais que chaque cité fournirait un nombre d'hommes déterminé. Ils craignaient que, dans la confusion inséparable d'une grande multitude, on ne pût ni la gouverner, ni reconnaître chacun les siens, ni s'assurer les vivres nécessaires. Le contingent fut fixé :

Pour les Éduens et leurs clients, les Séguſiens, les Ambivarètes et les Aulerces Brannovices, à — Hommes. 35.000

Pour les Arvernes, conjointement avec les Cadurces, les Gabales et les Velaunes, qui dépendent ordinairement des Arvernes, à — 35.000

Pour les Sénonais, les Séquaniens, les Bituriges, les Xantons, les Rutènes et les Carnutes, à — 12.000

Pour les Bellovaques, à — 10.000

Pour les Lémovices, à — 10.000

Pour les Pictons, les Turons, les Parisiens et les Suessions, à — 8.000

Pour les Ambiens, les Médiomatrices, les Pétrocoriens, les Nerviens, les Morins et les Nitiobriges, à — 5.000

Pour les Aulerces Cénomans, à — 5.000

Pour les Atrébates, à — 4.000

Pour les Bellocasses, les Lexobiens et les Aulerces Eburovices, à — 3.000

Pour les Rauraques et les Boïens réunis, à — 30.000

Pour toutes les cités que baigne l'Océan et que les Gaulois appellent Armoricaines, les Curiosolites, les Rhédons, les Ambibares, les Ossismiens, les Léonois, les Vénètes et les Unelles, à — 6.000

Les Bellovaques ne fournirent point leur contingent. Ils feraient, dirent-ils, la guerre en leur nom et à leur fantaisie, et ne recevraient d'ordres de personne. Ce-

pendant, à la prière de Comius, leur hôte, ils envoyèrent deux mille hommes. C'est ce Comius que l'on a vu précédemment rendre, dans la Grande-Bretagne, d'utiles et fidèles services à César, qui avait, en sa faveur, affranchi sa cité de toutes charges, lui avait rendu ses droits et ses lois, et lui avait même subordonné les Morins. Tel fut cependant l'accord de toute la Gaule pour recouvrer son indépendance et pour ressaisir son ancienne réputation militaire, qu'insensible au souvenir des bienfaits et à l'amitié, l'on prodiguait, pour pousser la guerre, et sa personne et sa fortune.

Lorsqu'on eut réuni près de deux cent quarante mille hommes d'infanterie[1] et de huit mille de cavalerie, on en fit la revue et le recensement chez les Éduens; on leur donna des officiers, et l'on remit le commandement en chef à l'atrébate Comius, aux deux Éduens Épérodorix et Virdumarus et à l'arverne, Vergasillaunus, cousin de Vercingétorix. On leur choisit des adjoints dans les autres cités pour former le conseil de guerre. Ils partent tous pour Alésia, pleins d'ar-

1. On ne voit pas comment l'énumération ci-dessus pourrait faire ce compte : en additionnant purement et simplement les chiffres, on n'a pas cent soixante mille. Si, lorsqu'il est dit que les Sénonais, les Séquaniens, les Bituriges, les Santons, les Rutènes et les Carnutes durent fournir chacun douze mille hommes, on entend douze mille hommes par cité, et que l'on calcule ainsi pour tous les autres peuples taxés en commun, on aura près de 60.000 combattants de trop. Au reste il y a erreur quant au contingent des Boïens et des Rauraques qui n'étaient que 55.000 y compris les femmes et les enfants, quand ils entrèrent en Gaule avec les Helvètiens ; ce qui ne suppose guère que 12.000 individus en état de porter les armes.

deur et de confiance : il n'en était pas un qui supposât qu'on pût soutenir le seul aspect d'une pareille armée, surtout dans une double attaque quand les assiégés feraient une sortie, et qu'une infanterie et une cavalerie si nombreuses paraîtraient en même temps du côté de la campagne.

Cependant on ignorait à Alésia ce qui se passait chez les Éduens. Voyant tous les vivres consommés, et l'époque passée où devait arriver le secours. Vercingétorix avait assemblé le Conseil et l'on délibérait sur le parti à prendre. Entre les divers avis, dont les uns étaient pour se rendre, les autres pour faire une sortie, tandis qu'on avait encore quelque vigueur, il ne faut pas, ce semble omettre le discours de Critognat, pour son exécrable et singulière atrocité. Cet Arverne, d'une haute naissance et très considéré : *Je ne parle point*, dit-il, *de l'avis de ceux qui donnent à la plus honteuse servitude le nom de soumission : on ne doit je crois, ni les regarder comme citoyens, ni les admettre dans nos Conseils : je combats ceux qui opinent pour une sortie, proposition qui vous semble, à tous, conforme au souvenir de notre ancienne gloire. Mais, ne pouvoir soutenir un peu de disette, ce n'est pas énergie, c'est faiblesse. Les hommes qui se dévouent à la mort se trouvent plus aisément, que ceux qui endurent patiemment la douleur. Et moi aussi, sur qui l'honneur peut beaucoup, je serais de cet avis, si je voyais qu'il n'entraînât que la perte de ma vie : mais, en prenant un parti, songeons à toute la Gaule que nous avons excitée à venir à notre secours. Quel cou-*

rage auront, croyez-vous, nos parents et nos proches, s'ils sont réduits à combattre presque sur les cadavres de quatre-vingt mille compatriotes égorgés en un seul lieu? Ne les privez pas de votre secours, eux qui, pour vous sauver, auront méprisé leurs dangers personnels; et, soit folie et témérité, soit défaut d'énergie, n'allez pas accabler toute la Gaule et la condamner à un éternel esclavage. Douteriez-vous de leurs promesses et de leur persévérance, parce qu'ils ne sont pas venus aux jours précis? Eh quoi! pensez-vous que ce soit pour se tenir en haleine, que, chaque jour, les Romains travaillent à ces fortifications extérieures? Si, tous les chemins étant fermés, vos amis ne peuvent s'annoncer par des courriers, croyez, sur ce témoignage, que leur arrivée est prochaine; c'est là ce qui effraye les ennemis et les tient nuit et jour à l'ouvrage.

Quel est donc mon opinion? C'est de faire ce que firent nos ancêtres, dans la guerre bien différente des Cimbres et des Teutons. Réfugiés dans leurs villes, réduits à la même disette, ils soutinrent leur existence avec les corps de ceux que l'âge rendait inhabiles à la guerre, et ne se livrèrent pas à l'ennemi. Et si nous n'avions pas cet exemple, je croirais bien beau de le donner aujourd'hui pour la liberté, de le transmettre à nos neveux. Car quelle guerre fut pareille à celle-ci? Si les Cimbres ravagèrent la Gaule et lui causèrent de grands maux, ils en sortirent enfin et passèrent en d'autres pays: mais, les Romains, dominés par la jalousie, que prétendent-ils, que veulent-ils autre chose que de soumettre à un joug éternel des peuples que

la renommée disait illustres et belliqueux, et de se fixer dans nos campagnes et dans nos villes? Car ils n'ont jamais eu d'autre but dans leurs guerres; et, si vous ignorez ce qui se passe chez les nations éloignées, considérez la Gaule qui vous avoisine: son droit et ses lois sont changés, la hache la menace et, réduite en province, elle gémit dans une servitude sans terme.

Les voix recueillies, il fut résolu « De faire sortir de la ville ce que l'âge ou la santé rendait inutile à la guerre, et de tout tenter avant de suivre l'avis de Critognat : cependant si le secours tardait trop et qu'on en fût réduit là, on s'y conformerait plutôt que d'en venir à capituler ou à faire la paix ». L'armée, que les Mandubiens avaient reçue dans leur ville, les força d'en sortir avec leurs femmes et leurs enfants : ils s'avancèrent vers les lignes des Romains, fondant en larmes et suppliant « Qu'on les prît pour esclaves et qu'on leur donnât des vivres ». César plaça des postes sur le rempart, pour empêcher de les recevoir.

Cependant Comius et ses collègues arrivent avec toutes leurs forces près d'Alésia, et campent sur une colline, à mille pas tout au plus de nos lignes. Le lendemain ils font sortir leur cavalerie, qui couvrait toute cette plaine que nous avons dit s'étendre sur un front de trois milles ; leur infanterie se tenait à quelque distance, cachée sur les hauteurs. D'Alésia on dominait sur la campagne : à la vue du secours, on s'empresse, on s'entre-félicite et tous les cœurs s'excitent à l'allégresse. Les troupes sortent donc et se forment devant la ville :

on remplit le premier fossé de fascines, on le couvre de claies et l'on se tient prêt pour une sortie et pour tout ce qui peut arriver.

Ayant disposé l'armée sur le double front de ses lignes, afin qu'au besoin chacun connût et prît son poste, César ordonne à la cavalerie de sortir et d'engager le combat. On pouvait le voir des divers camps, qui occupaient toutes les hauteurs, et tous les soldats, l'âme en suspens, en attendaient l'issue. Les Gaulois avaient jeté quelques archers et des fantassins armés à la légère dans les rangs de leur cavalerie, pour lui porter secours, si elle pliait, et pour soutenir le choc de la nôtre : ils surprirent et blessèrent plusieurs de nos cavaliers qui se retirèrent de la mêlée. Se flattant que l'avantage leur resterait et voyant nos gens au moment de céder au nombre, les Gaulois encourageaient les leurs par des cris et des hurlements, que poussaient de toutes parts et ceux qui étaient investis, et ceux qui venaient à leur secours. L'affaire se passant sous les yeux de tous, et nul trait de valeur ou de lâcheté ne pouvant rester caché, l'amour de la gloire et la crainte de l'infamie animaient des deux côtés à bien faire. Le soleil se couchait et l'action engagée à midi n'était pas décidée, lorsque les Germains, se serrant sur un point, chargèrent l'ennemi, l'ébranlèrent, le mirent en fuite, enveloppèrent ses archers et les taillèrent en pièces. Les Gaulois plièrent de même partout et furent poursuivis jusqu'à leur camp, sans qu'on leur donnât le temps de se reconnaître. Ceux qui étaient sortis

d'Alésia y rentrèrent tristes et désespérant presque du succès.

Le surlendemain les Gaulois, ayant, dans l'intervalle, fabriqué une grande quantité de claies, d'échelles et de crocs, sortent de leur camp à minuit, et s'approchent en silence de la contrevallation. Tout à coup, poussant un cri, pour faire connaître aux assiégés qu'ils attaquent, ils jettent leurs claies, renversent à coup de frondes, de flèches et de pierres les gardes du rempart et font toutes leurs dispositions pour l'assaut. En même temps Vercingétorix, averti par leurs hurlements, donne le signal avec la trompette et fait sortir ses troupes de la ville. Nos soldats, à chacun desquels on avait antérieurement assigné son poste, garnissent les lignes et ralentissent l'ardeur des ennemis avec la fronde, les balles de plomb, et de longs épieux qu'on tenait prêts. Dans l'obscurité qui dérobait la vue, il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre et nos machines lancèrent une grande quantité de traits. Les lieutenants M. Antonius et C. Trébonius, qui avaient ce quartier à défendre, tiraient des renforts des redoutes éloignées et les faisaient passer aux points les plus menacés.

Tandis que les Gaulois furent à quelque distance, ils tiraient meilleur parti du grand nombre de leurs traits : quand ils s'approchèrent, ils s'enferraient eux-mêmes dans les éperons enterrés, ou tombaient percés par les javelots de remparts, lancés de la terrasse et des tours. Il y eut beaucoup de blessés de part et

d'autre. Enfin, comme le jour pointait, les Gaulois, craignant d'être pris en flanc par une sortie des quartiers plus élevés, se retirèrent, sans avoir fait brèche nulle part. Les assiégés apportent cependant ce qu'avait fait préparer Vercingétorix pour une sortie : ils comblent les premiers fossés; mais, l'opération ayant traîné en longueur, ils n'étaient pas encore à portée des lignes, lorsqu'ils reconnurent que leurs amis avaient abandonné l'attaque. Ainsi, sans avoir rien fait, ils rentrèrent dans la ville.

Deux fois repoussés avec beaucoup de perte, les Gaulois délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Ayant consulté ceux qui connaissaient le pays, ils en apprirent la situation et l'état de défense de nos quartiers sur les hauteurs. Au nord était une colline que son trop grand circuit avait empêché de renfermer dans les lignes. On avait donc été forcé d'y former un camp, sur une pente douce, dans une assez mauvaise position. Les lieutenants C. Antistius Rhéginus et C. Caninius Rébilus y commandaient deux légions. Les ennemis, bien au fait des localités par leurs espions, choisissent sur toute l'armée soixante mille combattants, pris parmi les nations les plus renommées pour la bravoure, arrêtent en secret leur plan et le mode d'exécution, fixent l'heure d'environ midi pour celle de l'attaque et mettent cette élite aux ordres de l'arverne Vergasillaunus, l'un de leurs quatre chefs, et parent de Vercingétorix. Il sort du camp à la première veille, et vers le point du jour, ayant presque achevé

le trajet, il se cache derrière une montagne et laisse ses troupes se reposer de la fatigue de la nuit ; puis, quand il juge qu'il est près de midi, il marche au camp dont on a parlé. La cavalerie gauloise s'approche en même temps des lignes de la plaine ; le reste de l'infanterie se développe en avant de son camp.

Vercingétorix, qui les découvre de la citadelle d'Alésia, sort de la ville avec les siennes, emportant les perches, les claies, les galeries, les faux et tout ce qu'il tenait prêt pour une sortie. On se bat partout à la fois ; partout on attaque ; on se jette vers l'endroit qui paraît le plus faible. L'étendue des ouvrages a disséminé les Romains : sur plusieurs points, ils ont peine à se défendre. Les cris, qu'on poussait derrière eux, contribuaient beaucoup à les intimider, chacun voyant sa vie dépendre du courage d'un autre : car ce qu'on ne voit pas est, le plus souvent, ce qui fait l'impression la plus vive sur les esprits. César, placé dans un lieu d'où il pouvait découvrir ce qui se passait sur toute la ligne, envoie des renforts aux endroits les plus menacés. Les deux armées sentent que le moment est décisif et qu'elles doivent faire les derniers efforts. Les Gaulois ne voient plus d'espoir, s'ils ne forcent les lignes ; les Romains, s'ils ont l'avantage, en attendent la fin de toutes leurs fatigues.

Où l'on était pressé le plus vivement, c'était vers les hauteurs, où nous avons dit que Vergasillaunus s'était porté. L'étroit sommet, qui en dominait la pente, était d'une grande importance. Une partie des Gaulois y lan-

cent des traits; une autre forme la tortue et monte à l'assaut : des hommes frais relèvent ceux qui se fatiguent. Ils jettent tous dans les ouvrages des fascines, qui leur en facilitent l'accès et recouvrent les pièges cachés par les Romains, dont les forces et les traits s'épuisent déjà. César, informé de leur position critique, envoie à leur secours Labiénus avec six cohortes; il lui ordonne de faire une sortie, s'il craint d'être forcé, mais seulement en cas de nécessité : lui-même il parcourt les autres postes, exhortant les soldats « A ne point se laisser abattre par la fatigue : de ce jour, de ce moment, dépend tout le fruit de leurs anciennes victoires ».

Désespérant de réussir dans la plaine, à cause de la force des ouvrages, les assiégés tentent l'escalade des endroits escarpés. Ils y portent tout ce qu'ils ont préparé, écartent, par une grêle de traits, ceux qui défendent les tours; comblent le fossé de fascines et de claies, et se frayant ainsi les approches, entament la terrasse et le parapet avec des faux. César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, ensuite le lieutenant Fabius avec sept autres : enfin, l'action s'échauffant de plus en plus, il y conduit lui-même des renforts tout frais.

Ayant rétabli le combat et repoussé les ennemis, il marche vers le poste de Rhéginus et de Rébilus, suivi de quatre cohortes tirées d'une redoute prochaine, et d'une partie de sa cavalerie : le reste a l'ordre de faire le tour de la contrevallation pour prendre à dos l'en-

nemi. Labiénus, voyant que ni les fossés ni le rempart n'arrêtaient l'impétuosité des Barbares, avait rassemblé des redoutes voisines trente-neuf cohortes, comme le hasard les lui offrit; il fait prévenir César de ce qu'il croit devoir faire, et César presse le pas, pour être présent à l'action. Avertis de son approche et par la vue de ses habits, qu'il affectait de porter d'une couleur éclatante les jours de bataille, et par celle des escadrons et des cohortes, qui le suivaient et que, de la hauteur, on découvrait aisément sur le penchant de la colline, les ennemis engagent le combat.

Le cri que poussent les deux partis se répète sur le rempart et dans tous les ouvrages. Nos soldats lancent leurs javelots et chargent l'épée à la main. Tout à coup les Gaulois voient derrière eux notre cavalerie; d'autres cohortes s'avancent : ils tournent le dos et, dans leur fuite, rencontrent notre cavalerie. On fit un grand carnage. Sédulius, prince et général des Lémovices fut tué; on prit vivant l'arverne Vergasillaunus, qui fuyait. On rapporta soixante-quatorze enseignes à César; et, d'une si grande multitude, fort peu d'hommes rentrèrent au camp sans blessures. Les assiégés, voyant de la ville cette déroute et ce carnage, désespèrent de leur salut et retirent leurs troupes. A cette nouvelle, les Gaulois du camp prennent aussitôt la fuite et, si nos gens n'avaient pas été épuisés par les fréquents détachements et par la fatigue de toute la journée, on pouvait détruire toute l'armée ennemie. La cavalerie qu'on fit partir vers minuit, atteignit l'arrière-garde et

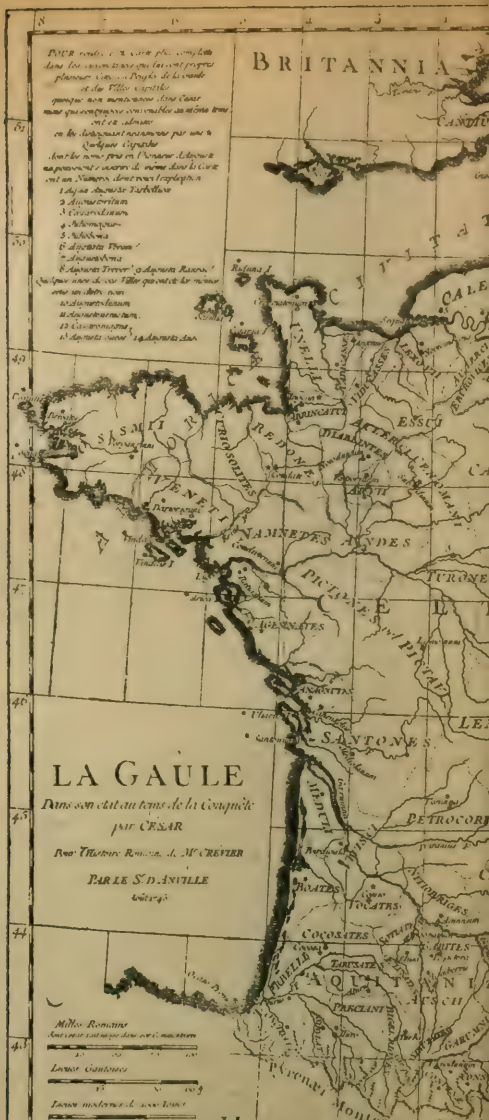
lui prit ou tua beaucoup de monde. Le reste s'enfuit et se dispersa dans les cités.

IX. Le lendemain, Vercingétorix convoque l'assemblée : il y expose « Qu'il n'a point entrepris cette guerre pour son intérêt, mais pour la liberté commune : puisqu'il faut céder à la fortune, on peut disposer de lui, soit qu'on veuille apaiser les Romains par sa mort, soit qu'on préfère de le livrer vivant ». Sur cela, l'on députe vers César. Il ordonne de remettre les armes et de représenter les chefs, et va se placer dans le retranchement, en avant du camp. Là, on amène les chefs, on livre Vercingétorix, on met bas les armes. César se réserve les Éduens et les Arvernes, en vue de s'en servir pour regagner leurs cités. Quant aux autres prisonniers, chaque soldat en eut un à titre de butin.

César ensuite va chez les Éduens qui se soumettent : il y reçoit des députés des Arvernes, qui offrent d'en passer par ce qu'il ordonnera : il exige un grand nombre d'otages, et rend aux deux peuples environ vingt mille prisonniers. Il envoie ensuite chez les Séquaniens T. Labiénus, ayant sous ses ordres M. Sempronius Rutilus, avec deux légions et de la cavalerie ; C. Fabius et L. Minucius Basilus chez les Rémois, afin qu'ils n'aient rien à craindre du voisinage des Bellovaques : C. Antistius chez les Ambivarètes, T. Sextius chez les Bituriges et C. Caninius chez les Rutènes, chacun avec une légion; et place dans Matisco et dans Cabillon, villes des Éduens sur la Saône, Q. Tullius

Cicéron et P. Sulpicius pour veiller aux vivres. Lui-même, il se décide à passer l'hiver à Bibracte.

D'après les dépêches de César, concernant cette campagne, on ordonna vingt jours de supplications à Rome.


BRITANNIA
LA GAULE
Dans son état au tems de la Conquête
par CESAR
Pour l'Histoire Romaine, &c. Mr CREVIER
PAR LE Sr D'ANVILLE
1757
SANTONES
PETROCORII
COCOSATES
AQUITANI
HISPANI

USIPII et TENCTERI
SICAMBRI
SUEVI
ADMINARETI
ACTERCI-EBURONES
NERVII
CONDRUSI
EBURONES
UBII
PEMANI
TREVERI
TANGIONES
CERESI
NEMETES
REMI
MEDIOMATRICI
CATENUNI
TRIBOCCI
TRINASSES
LEUCI
LINGONES
TULINGI
TRAIRACI
HELVETII
EDUI
SEQUANI
Alpes
MASSII
CIS-ALPINA
GALLIA
TAURINI
SENONES
SENTII
MARE GRÆCUM

LIVRE VIII ATTRIBUÉ A A. HIRTIUS PANSA

A. Hirtius, à Balbus.

Comme, dans mes refus journaliers, vous n'avez vu, Balbus, que la paresse qui s'esquive, au lieu de l'insuffisance qui s'excuse, j'ai cédé à vos continuelles instances, et j'ai entrepris la tâche la plus difficile. Les Commentaires de notre César sur la guerre des Gaules étaient incomplets ; j'en ai rédigé la suite, que je ne mets point en parallèle avec ses écrits, au milieu desquels je l'insère ; et j'ai achevé ce qui manquait, depuis les affaires d'Alexandrie jusqu'à la fin, non pas de nos discordes civiles, auxquelles nous ne voyons aucun terme, mais de la carrière de César. Puissent ceux qui me liront, savoir avec combien de répugnance je me suis chargé de ce travail. Ils en seront plus portés à m'épargner le reproche de sottise et de présomption, pour avoir entremêlé mes écrits et ceux de César.

Car tout le monde est d'accord que les ouvrages les plus travaillés des autres auteurs sont bien loin de l'élégance de ces Commentaires, qui, quoique mis au jour uniquement pour laisser aux historiens des mémoires sur tant d'opérations importantes, ont un mérite si généralement reconnu, qu'ils semblent plutôt ravir que fournir les moyens d'écrire. Nous cependant, nous les admirons en-

core plus que les autres ; car, s'ils en apprécient les beautés et la correction, nous savons, en outre, combien peu de temps et de travail ils coûtèrent. Au reste, à l'extrême élégance et à la facilité du style, César joignait un talent supérieur pour rendre compte de ses vues. Quant à moi, je n'ai pas même été le témoin des guerres d'Alexandrie et d'Afrique : et, quoique j'en tienne en partie les détails de la bouche de César, autre chose est néanmoins d'ouïr raconter des faits, que l'on admire ou dont la nouveauté séduit, autre chose d'écrire ce que l'on a vu de ses yeux.

Mais, lorsque je rassemble tous les motifs d'indulgence qui doivent empêcher de me juger par comparaison avec César, j'encours, ce semble, le reproche même de présomption que je crains, en paraissant croire que quelqu'un pourrait me mettre en parallèle avec lui.

SOMMAIRE DU LIVRE VIII

I. Nouveaux mouvements dans la Gaule. César surprend les Bituriges et poursuit les Carnutes. — II. Les Bellovaques lèvent une armée. César va contre eux avec quatre légions. Il en mande trois autres. Succès balancés. Ruse des Bellovaques, qui pensent à se retirer. Ils sont battus et se soumettent, ainsi que leurs alliés. Piège tendu à Comius par Volusénus. — III. César divise son armée. Les Andes attaquent les Pictons. Caninius marche à leur secours. Défaite des Andes par Fabius. Caninius poursuit le sénonais Drapès et le cadurce Luctérius. Soumission des Carnutes. — IV. Siège d'Uxellodunum. Défaite de Luctérius, ensuite de Drapès. Sévérité de César chez les Carnutes. Il arrive devant Uxellodunum. Continuation du siège. Sortie. Les Gaulois se rendent, faute d'eau. Rigueur de César. — V. Il visite l'Aquitaine. Quartiers d'hiver. Comius se venge de Volusénus et se soumet. — VI. Petite préface de l'auteur. Neuvième année du proconsulat de César. Il va dans la Cisalpine. Ses motifs. Réception magnifique qu'on lui fait. — VII. Il rejoint l'armée. Grands débats à Rome. On ôte deux légions à César. Il passe en Italie.

LIVRE VIII

I. Après avoir vaincu toute la Gaule, César, qui avait tenu la campagne toute l'année précédente, aurait voulu donner l'hiver à ses troupes, pour se remettre de tant de fatigues : mais on lui annonçait que plusieurs cités se liguaient et pensaient à recommencer simultanément la guerre. On en donnait une raison très vraisemblable ; c'était que les Gaulois sentaient que, quelque nombreux qu'ils fussent, ils ne pourraient résister à l'armée romaine réunie ; mais, si plusieurs cités attaquaient à la fois sur divers points, elle n'aurait ni les moyens, ni le temps, ni les forces nécessaires pour se porter partout. Or il n'était pas de cité qui ne dût s'exposer à toute espèce de maux, si, tandis qu'elle arrêterait l'ennemi, les autres pouvaient recouvrer leur liberté.

Pour ne pas laisser les Gaulois s'affermir dans ces sentiments, César remit le commandement de son quartier d'hiver au questeur M. Antonius et, la veille

des calendes de janvier, partit lui-même de Bibracte avec une escorte de cavalerie, pour aller joindre la douzième légion cantonnée sur les terres des Bituriges, tout près de la frontière des Éduens. Il prend en outre la légion la plus voisine, la onzième, et, laissant deux cohortes à la garde du bagage, il entre avec le reste dans les plaines très fertiles des Bituriges, qui, maîtres de plusieurs villes et d'un vaste territoire, et ne voyant chez eux qu'une légion, n'avaient pu s'empêcher de conspirer et de faire des préparatifs de guerre.

L'arrivée subite de César leur fit éprouver ce qui ne pouvait manquer d'arriver à des gens dispersés et cultivant leurs terres avec sécurité ; c'est que la cavalerie, les prenant au dépourvu, tomba sur eux avant qu'ils pussent se réfugier dans leurs villes : car ils ne furent pas même avertis par le signal ordinaire de l'invasion d'un ennemi, l'incendie des habitations. César l'avait interdit à ses troupes, tant pour ne point manquer de fourrage et de blé, que pour ne pas effaroucher les colons par la vue des flammes. On prit plusieurs milliers de Bituriges : ceux qui s'échappèrent dans le premier moment s'enfuirent, épouvantés, dans les cités voisines, comptant ou sur l'hospitalité privée, ou sur la conformité d'opinions : ce fut en vain. César, forçant sa marche, se trouve partout et ne donne à personne le temps de s'occuper de la sûreté d'autrui, plutôt que de la sienne propre. Son activité lui conserva les cités fidèles, et la crainte détermina ce qui chancelait à recevoir la paix. Voyant par cet exemple que la clé-

mence de César leur permettait de rentrer en grâce, et que les cités voisines en avaient été quittes pour donner des otages, les Bituriges firent comme elles, et leur soumission fut de même agréée.

Pour récompenser de tant de fatigues et de patience les soldats, qui, dans ces jours d'hiver, à travers les chemins les plus pénibles et par un froid excessif, avaient montré autant de zèle que de persévérance, César promit, à titre de butin, deux cents sesterces à chaque homme et deux mille à chaque centurion : puis, renvoyant les légions dans leurs quartiers, il retourna lui-même à Bibracte, le quarantième jour de son départ. Tandis qu'il y rendait la justice, il vint des députés bituriges lui porter plainte et lui demander du secours contre les Carnutes qui les attaquaient. Sur cela César, n'ayant passé que dix-huit jours à Bibracte, tire de leurs quartiers d'hiver sur la Saône la quatorzième et la sixième légions, qu'il y tenait, comme on l'a vu dans le livre précédent, pour assurer ses vivres, et marche avec elles pour donner la chasse aux Carnutes. Ils en eurent avis et, prenant conseil du malheur des autres, ils désertèrent les bourgs et les villes, où, afin d'être à l'abri pendant l'hiver, ils habitaient des huttes construites à la hâte pour le besoin du moment (car dernièrement, après leur défaite, ils avaient abandonné plusieurs de leurs villes). Ils prirent donc la fuite et se dispersèrent. César ne voulut pas exposer ses troupes aux violents orages, qui éclatent surtout dans cette saison. Il les cantonna donc dans Génabum,

ville des Carnutes, où les soldats logèrent partie dans les maisons des Gaulois, partie sous des cabanes bientôt élevées en chaume, qui mettaient les tentes à couvert. Cependant il envoie sa cavalerie et l'infanterie auxiliaire sur tous les points où l'on disait que l'ennemi s'était retiré. Ce ne fut pas en vain; car la plupart des soldats revinrent avec un grand butin. Chassés de leurs maisons, accablés par la rigueur de l'hiver, n'osant, par la crainte du danger, séjourner longtemps nulle part et ne trouvant pas dans les forêts un abri suffisant contre l'extrême âpreté de la saison, les Carnutes périrent en grande partie : le reste se dispersa et s'éparpilla dans les cités voisines.

II. Croyant faire assez, dans le temps le plus dur de l'année, de dissiper les rassemblements et, d'après toutes les probabilités, se croyant sûr qu'il ne pouvait éclater avant l'été aucune guerre d'importance, César mit en quartiers d'hiver à Génabum sous les ordres de Trébonius, les deux légions qu'il avait amenées. Pour lui, prévenu par plusieurs députations des Rémois, que, de concert avec les cités voisines, les Bellovaques, qui sont les plus belliqueux de tous les Gaulois et des Belges, levaient une armée sous les ordres du bellovaque Corréus et de l'atrébate Comius, et qu'elle se rassemblait sur un point, pour tomber en masse sur le pays des Suessions, annexé à celui des Rémois, il jugea qu'il était non seulement de son honneur, mais encore de son intérêt, de mettre à l'abri de toute insulte des alliés qui avaient si bien servi la Ré-

publique. Il tire une seconde fois de ses quartiers la onzième légion, écrit à Fabius de lui amener chez les Suessions les deux siennes, et en demande une des deux de Labiénus, faisant ainsi supporter à chacune à son tour la fatigue des expéditions, autant que le permettaient la position des quartiers et le bien du service, sans se reposer un instant lui-même.

Ces troupes s'étant réunies, il va chez les Bellovaques et, campant sur la frontière, il envoie de tous côtés des partis de cavalerie pour faire quelques prisonniers, dont il pourrait apprendre les desseins de l'ennemi. Les détachements reviennent et lui rapportent qu'on n'a trouvé dans les maisons que quelques individus, qui n'y étaient pas restés pour travailler aux champs (car, à la lettre, tout était désert), mais qu'on avait envoyés comme espions. César les questionna sur le lieu du rassemblement et sur les projets des Bellovaques; ils répondirent : « Que tous les Bellovaques en état de porter les armes, réunis aux Ambiens, aux Aulerces, aux Calètes, aux Velocasses et aux Atrébates, avaient établi leur camp sur une hauteur, entourée et défendue par un marais, après avoir fait passer tous les bagages dans des forêts plus reculées. Plusieurs de leurs chefs les avaient excités à la guerre; mais la multitude était surtout portée pour Corréus, parce qu'on savait qu'il avait en horreur le nom romain. Comius avait, depuis quelques jours, quitté le camp pour aller chercher un corps très nombreux de Germains auxiliaires, qui n'était plus qu'à fort peu de distance. Au

reste, à la très grande satisfaction de tous les subalternes et du consentement unanime des commandants, si, comme on le disait, César n'avait avec lui que trois légions, les Bellovaques avaient résolu de lui présenter la bataille, de peur de se voir ensuite dans la nécessité bien plus dure et plus malheureuse d'en venir aux mains avec son armée entière. S'il amenait de plus grandes forces, ils ne quitteraient pas la position qu'ils avaient choisie; cependant ils dresseraient des embuscades pour empêcher les Romains de se procurer, soit le fourrage, qui, vu la saison, était rare et disséminé, soit du blé, soit d'autres provisions ».

Tel était le résumé de plusieurs déclarations uniformes. César trouvant ce plan rempli de sens et bien éloigné de la témérité ordinaire des Barbares, crut devoir tout essayer pour que l'ennemi, méprisant notre petit nombre, en vînt plus promptement à une bataille. Il avait les septième, huitième et neuvième légions, toutes de vétérans d'une valeur singulière, et, dans la onzième, une jeunesse d'élite et de la plus grande espérance, mais qui, malgré ses huit ans de service, n'avait pas, en comparaison, la même réputation d'expérience et de bravoure. Ayant donc assemblé le conseil, il y expose ce qu'il vient d'apprendre, et répand l'assurance dans tous les cœurs. Pour essayer d'amener les ennemis à combattre, en ne leur montrant que trois légions, voici comme il ordonne sa marche : la septième, la huitième et la neuvième étaient en avant; venaient ensuite tous les bagages, peu considérables pourtant,

comme c'est l'ordinaire dans les expéditions, la onzième légion faisait l'arrière-garde, afin qu'il ne parût pas aux ennemis plus de troupes qu'ils n'en demandaient eux-mêmes. Ayant ainsi formé comme un bataillon carré, il arrive avec son armée en présence des ennemis, bien plus tôt qu'ils ne l'attendaient.

Les Gaulois, dont César connaissait les projets pleins d'assurance, voyant inopinément venir à eux d'un pas ferme les légions rangées comme pour une action, se mettent en bataille en avant de leur camp : mais, soit crainte de l'événement, soit surprise de notre arrivée, soit désir de connaître quel parti nous prendrions, ils n'abandonnent pas la hauteur. César, quoiqu'il eût souhaité de combattre, fut cependant étonné de la multitude des ennemis. Il assied son camp en face du leur, dont il n'était séparé que par un vallon plus profond que large, et le fait fortifier d'un rempart de douze pieds de haut, avec un parapet proportionné. Il ordonne de creuser un double fossé de quinze pieds à fond de cuve, d'élever quantité de tours à trois étages, et de jeter de l'une à l'autre des ponts en planches, défendus de front par des claies d'osier, afin d'opposer aux ennemis un double rang de combattants, dont l'un, moins exposé vu l'élévation des ponts, lancerait ses traits et plus loin et avec plus d'assurance, et dont l'autre, placé plus près des assaillants sur la terrasse même, serait, par les ponts, à l'abri des traits qui retomberaient : il mit des portes et des tours plus élevées aux issues. Ces ouvrages

avaient un double but : car il espérait que leur masse et ses précautions donneraient de la confiance aux Barbares ; et, lorsqu'il faudrait aller chercher au loin du fourrage et des vivres, il considérait que le camp, vu sa force, pourrait se défendre avec peu de troupes.

Cependant il se livrait fréquemment de légers combats entre des partis sortis des deux camps. Le marais était entre deux ; et pourtant nos auxiliaires, Germains ou Gaulois, le passaient quelquefois et poursuivaient chaudement l'ennemi, qui, de son côté, le franchissant un autre jour, leur faisaient perdre du terrain. Au reste, dans les fourrages journaliers, il arrivait ce qui arrive nécessairement lorsqu'on va fouiller des habitations isolées et disséminées, que l'ennemi surprenait, dans des lieux fourrés, nos gens épars : ce qui, tout en ne nous coûtant que quelques bêtes de somme et quelques valets, encourageait néanmoins les visions insensées des Barbares ; d'autant plus que Comius qui, comme on l'a dit, était allé chercher les Germains, en avait amené quelques-uns ; et, quoique ce ne fût que cinq cents cavaliers, les Gaulois en avaient plus de jactance.

Voyant, au bout de plusieurs jours, que l'ennemi ne sortait pas de son camp, défendu par le marais et par sa position, et qu'on ne pouvait ni l'y attaquer, sans perdre beaucoup de monde, ni l'entourer d'une circonvallation, sans avoir plus de troupes, César écrit à Trébonius de se faire joindre, dans le plus bref délai,

par la treizième légion, cantonnée chez les Bituriges sous les ordres du lieutenant T. Sextius, et de la lui amener à grandes journées avec les deux siennes. Cependant il détache à tour de rôle la cavalerie des Lingons, des Rémois et des autres cités, dont il en avait tiré beaucoup, pour soutenir ses fourrageurs et réprimer les brusques excursions de l'ennemi.

La chose ayant lieu tous les jours, l'habitude fit diminuer de précaution ; effet ordinaire de l'uniformité. Connaissant les stations journalières de nos cavaliers, les Bellovaques embusquent de l'infanterie d'élite dans des lieux couverts de bois et, le lendemain, envoient du même côté de la cavalerie pour attirer d'abord la nôtre vers le piège, la cerner et l'attaquer ensuite. Le malheur tomba sur les Rémois, qui étaient ce jour-là d'escorte ; car, découvrant tout à coup la cavalerie ennemie, et, vu leur nombre supérieur, méprisant sa faiblesse, ils la poursuivirent trop vivement et furent enveloppés par l'infanterie. Déconcertés de cette attaque, ils se retirèrent plus vite qu'il n'est ordinaire dans les affaires de cavalerie, et perdirent Vertiscus, leur commandant et le chef de leur cité, qui, quoique son âge lui permît à peine de se tenir à cheval, n'avait cependant voulu, suivant l'usage des Gaulois, ni s'en faire une excuse pour ne pas accepter le commandement, ni qu'on se battît sans lui. Ce succès et la mort du général rémois accrurent la jactance et la présomption des Gaulois, et nos gens apprirent, à leurs dépens, à mieux reconnaître les

lieux avant de s'y établir, et à poursuivre plus modérément un ennemi qui plie.

Chaque jour cependant il se livrait quelque combat, sous les yeux des deux armées, aux endroits guéables du marais. Dans un de ces chocs, les Germains, que César avait fait venir d'au delà du Rhin pour combattre parmi la cavalerie, traversèrent intrépidement le marais tous ensemble, et poursuivirent le gros des Gaulois avec plus d'acharnement que de coutume, après avoir tué le petit nombre qui avait fait résistance. La terreur s'empare et de ceux que l'on chargeait de près, et de ceux que les traits atteignaient au loin, et même de ceux de la réserve, postée comme de coutume à quelque distance : tous prennent honteusement la fuite et, chassés de hauteurs en hauteurs, ne s'arrêtent pas qu'ils ne soient rentrés dans leur camp. La frayeur en emporta plusieurs encore plus loin. Cet échec jeta parmi eux une terreur si grande, qu'il fut difficile de juger s'ils étaient plus insolents après un succès inespéré, qu'ils n'étaient timides après un léger revers.

Après être restés longtemps dans cette position, les généraux bellovaques, informés que le lieutenant Trébonius s'approchait chaque jour avec ses légions, renvoient de nuit, dans la crainte d'un siège tel que celui d'Alésia, tout ce que l'âge et le défaut d'armes ou de forces, leur rendait inutile, avec le reste des bagages. Le jour les ayant surpris, tandis qu'ils faisaient défiler cette bande effrayée et sans ordre (car l'usage

es Gaulois est de se faire suivre par une multitude de
hariots, même dans leurs expéditions), ils se rangent en
ataille devant leur camp, pour que les Romains ne se
ettent à leur poursuite que quand les bagages se
eront éloignés. César jugeait qu'il devait, non pas
ttaquer, sur une colline aussi raide, des gens en
éfense, mais porter les légions assez en avant pour
ue les barbares, nous ayant tout près d'eux, ne pus-
ent sans péril abandonner leur poste. Considérant
onc qu'il se trouvait entre les deux armées un marais
fficile à franchir, obstacle qui pouvait ralentir la viva-
té de la poursuite, et que la colline au delà, qui
uchait presque au camp des ennemis, n'était séparée
u nôtre que par un petit vallon, César jette des ponts
ur le marais, y fait passer les légions et gagne rapide-
ent le sommet uni de la colline, dont la pente
surait ses flancs: il porte ensuite ses légions en
taille sur la dernière hauteur et les y déploie sur un
rrain, d'où les traits des machines pouvaient tomber
ans les rangs ennemis.

Rassurés par leur position, les barbares se tenaient
êts à combattre, si les Romains essayaient de gravir
colline; mais ils n'osaient faire défiler leurs troupes
r divisions de peur d'être culbutés séparément: ils
staient donc en bataille. César, voyant leur persévé-
nce, laisse vingt cohortes sous les armes et fait tracer
campement qu'il ordonne de retrancher: l'ouvrage
hevé, il met au-devant ses légions en bataille, et la
valerie se tient au repos, les chevaux bridés. Voyant

les Romains prêts à les poursuivre et ne pouvant, sans vivres, passer la nuit ni rester plus longtemps dans l'endroit, les Bellovaques, pour faire leur retraite, s'avisèrent de ceci : Ils se firent passer de main en main et placèrent devant leurs rangs les bottes de paille et les fagots, dont ils avaient quantité dans leur camp et sur lesquels ils s'asseyaient. Sur le soir, à un signal, ils y mettent le feu partout à la fois : un rideau de flammes les dérobe aussitôt à la vue des Romains et, dans l'instant, ils s'enfuient à toutes jambes.

Quoique l'embrasement empêchât César de s'apercevoir de leur départ, cependant, comme il soupçonnait qu'ils n'avaient fait cela qu'en vue de s'échapper, il mit en mouvement les légions et envoya la cavalerie à la poursuite ; néanmoins, craignant que ce ne fût un piège et que l'ennemi, restant dans sa forte position, n'essayât de nous attirer dans une mauvaise, il avançait lentement : les cavaliers n'osant la plupart entrer dans la flamme et dans la fumée, qui étaient très épaisses, et ceux qui s'y hasardèrent, voyant à peine le poitrail de leurs chevaux, ils craignirent une embuscade et donnèrent aux Bellovaques tout le temps de se retirer. S'étant esquivés ainsi avec autant de frayeur que d'adresse et sans aucune perte, ils campèrent dans une très forte position, à dix milles au plus de l'ancienne. Là, dressant des embuscades de cavalerie et d'infanterie, ils faisaient beaucoup de mal à nos fourrageurs.

Cela devenait même très fréquent, lorsqu'un pri-

sonnier apprit à César que le général des Bellovaques, Corréus, avait choisi sur toute l'armée six mille hommes des plus braves de l'infanterie et mille de la cavalerie, pour les embusquer dans un canton où, vu l'abondance blé et du fourrage, il soupçonnait que les Romains enverraient fourrager. Instruit de ce projet, César fait sortir plus de légions que de coutume, envoie en avant la cavalerie, par laquelle il faisait d'ordinaire soutenir les fourrageurs, et l'entremêle de pelotons d'infanterie légère : lui-même, il s'approche le plus qu'il peut avec les légions.

Ayant choisi pour le lieu de l'action une plaine, d'un mille au plus en tous sens, entourée d'une rivière très profonde ou des bois très fourrés, les ennemis l'avaient cernée de leurs troupes, comme de filets. Notre cavalerie, au fait de leur plan, arrive sur le lieu par escadrons, tenant ses armes prêtes et parfaitement disposée à combattre, parce qu'elle était appuyée par les légions. A son approche, Corréus, croyant avoir trouvé l'occasion d'agir, se montre d'abord avec une poignée de monde et charge les premiers escadrons. Ils soutiennent avec fermeté le choc, évitant de se serrer sur un point; manœuvre qui, dans un combat de cavalerie, comme elle est le plus souvent le résultat de la peur, occasionne de la perte, à raison du nombre même.

Comme on se maintenait en escadron, sans laisser prendre en flanc les petits pelotons qui se battaient tour à tour, le reste de la cavalerie ennemie s'élance du bois, tandis que Corréus est aux mains. L'action

s'engage chaudement sur plusieurs points et se soutient à chance égale. Peu à peu cependant le gros de l'infanterie sort de la forêt en bon ordre et fait plier notre cavalerie, que soutient aussitôt notre infanterie légère, qui avait, comme on l'a dit, devancé les légions, et qui, placée entre les escadrons, se bat avec intrépidité. L'on se choque quelque temps avec une ardeur égale ; ensuite, comme l'exigeait le genre de l'affaire, ceux qui avaient résisté aux premiers efforts des embusqués obtiennent l'avantage, par cela même qu'étant sur leurs gardes, ils n'avaient rien souffert de l'embuscade.

Cependant les légions s'approchaient de plus en plus et les coureurs vinrent annoncer à la fois à nos gens et aux ennemis, que César arrive avec les légions en bataille. A cette nouvelle, assurés du secours des cohortes, nos soldats redoublent d'efforts : ils craignent, si l'affaire traîne en longueur, que les légions ne semblent partager avec eux l'honneur de la victoire. Les ennemis perdent courage et cherchent à fuir par divers chemins ; c'est en vain : car, cette enceinte impraticable, où ils voulaient enfermer les Romains, ils s'y trouvent pris eux-mêmes. Vaincus enfin, culbutés, frappés de terreur, ils s'enfuient au hasard, ayant perdu la plus grande partie des leurs. Les uns gagnent la forêt, les autres le fleuve ; mais, vivement poursuivis dans la déroute, ils sont égorgés par nos soldats. Corréus, cependant, supérieur à tous les revers, ne veut ni sortir de la mêlée ni se jeter

dans le bois : en vain on l'invite à se rendre ; il continue à se battre très vaillamment, blesse plusieurs soldats et force ainsi les vainqueurs enflammés de colère à lui lancer leurs javelots.

Ce fut la fin de l'affaire. César, entrant le moment d'après sur le champ de bataille, jugea qu'abattus par un si grand échec, les ennemis, dès qu'ils en auraient la nouvelle, abandonneraient leur camp, que l'on disait n'être pas à plus de douze milles de ce lieu de carnage : ainsi, quoique le fleuve s'opposât à sa marche, il le fit passer à l'armée et marcha en avant. Quelques fuyards, qui, quoique blessés, avaient évité la mort à la faveur des forêts, furent recueillis par les Bellovaques et leurs alliés. Voyant tout contre eux, informés de la mort de Corréus, de la perte de leur cavalerie et de leur plus brave infanterie, et persuadés que les Romains s'approchent, ils convoquent soudain l'assemblée, au son de la trompette, et l'on s'écrie : « Qu'il faut envoyer des députés et des otages à César ».

La proposition étant généralement approuvée, l'atrébate Comius s'enfuit chez le peuple germain, dont il avait emprunté des secours pour cette guerre. Les autres chefs députent sur-le-champ vers César, ils le prient « De se contenter du châtiment qu'ils viennent d'éprouver : il est tel que, n'eussent-ils encore rien souffert, César, humain et clément comme il est, ne le leur aurait certes pas infligé, s'il avait pu le faire sans combat. La cavalerie bellovaque était écrasée : il avait

péri plusieurs mille hommes d'infanterie d'élite : à peine s'était-il sauvé des témoins de l'action. Dans un pareil malheur, un grand bien cependant pour les Bellovaques était la mort de Corréus, le promoteur de la guerre, et qui avait soulevé la populace : car jamais, lui vivant, le sénat n'avait eu, dans la cité, autant de pouvoir que la multitude ignorante ».

En réponse aux supplications des députés, César leur rappela « Que l'année précédente, à la même époque, les Bellovaques et les autres cités de la Gaule avaient commencé la guerre : qu'ils avaient, eux, persisté dans leurs projets avec la dernière opiniâtreté, sans que la soumission des autres les eût ramenés à la raison. Il sentait, il savait qu'il était très aisé de rejeter ses fautes sur les morts; mais nul homme, n'ayant pour lui qu'une misérable populace, n'était dans le cas d'allumer et de faire la guerre contre la volonté des gens de bien, malgré le sénat et l'opposition des grands; cependant il se contenterait du châtiment qu'ils s'étaient eux-mêmes attiré ». Les députés rapportent dans la nuit cette réponse aux Bellovaques et l'on rassemble des otages. Il accourt alors des députés des autres cités, qui attendaient l'événement. Elles donnent des otages, et tout rentre dans l'obéissance, excepté Comius, que la crainte empêchait de se fier à qui que ce fût. Car l'année précédente, tandis que César rendait la justice dans la Gaule citérieure, T. Labiénus, sachant que Comius intriguait près des cités pour former une ligue contre les Romains,

jugea qu'on pouvait, sans perfidie, étouffer son infidélité. Pensant bien qu'il ne viendrait pas au camp, s'il l'y mandait, et que cela le mettrait sur ses gardes, il chargea C. Volusénus Quadratus de s'en défaire, sous prétexte d'une entrevue, et lui donna pour cela des centurions choisis. Quand ils furent en présence, Volusénus ayant, comme on en était convenu, pris la main de Comius, un centurion, comme irrité de cette démonstration extraordinaire, voulut le tuer et n'y réussit pas, les amis du prince s'y étant opposés à temps : cependant le premier coup le blessa grièvement à la tête. On tire l'épée de part et d'autre, mais les deux partis pensaient plus à se retirer qu'à se battre ; les Romains, parce qu'ils croyaient Comius blessé à mort, les Gaulois, parce que, reconnaissant le piège, ils craignaient plus que ce qu'ils voyaient. D'après cela Comius avait résolu, disait-on, de ne jamais se présenter devant aucun Romain.

III. Après avoir vaincu les peuples les plus belliqueux, voyant qu'aucune cité n'armait, en vue de faire résistance, mais que, pour se soustraire à la dénomination actuelle, beaucoup de gens émigraient des villes et désertaient les campagnes, César résolut de faire marcher l'armée sur différents points. Gardant avec lui le questeur M. Antonius et la onzième légion, il fait partir le lieutenant C. Fabius avec vingt-cinq cohortes pour une autre extrémité de la Gaule, parce qu'on lui mandait que quelques cités y avaient pris les armes, et qu'il ne croyait pas que le lieutenant C. Ca-

ninius Rébilus, qui commandait dans le pays, y fût assez fort avec deux légions. Il rappelle près de lui T. Labiénus ; et, la douzième légion que ce lieutenant avait commandée pendant l'hiver, il la fait passer dans la Gaule cisalpine, pour protéger les colonies de citoyens romains, afin que quelque invasion ne leur fît pas éprouver la même disgrâce qu'aux Tergestins, que, dans une de leurs incursions soudaines, les Barbares avaient surpris l'année précédente.

De sa personne, il va ravager et dévaster le pays d'Ambiorix. Errant, effrayé comme l'était ce chef, s'il désespérait de l'avoir en sa puissance, il pensait devoir du moins détruire si bien dans la contrée les habitants, le bétail et les maisons, que l'auteur de tant de maux, Ambiorix, détesté des siens, si par hasard il en existait encore, ne pût jamais revenir dans la cité. César fait parcourir soit aux légions, soit aux troupes auxiliaires, l'Éburonie dans tous les sens : on pille, on ravage, on brûle, on égorge, il y eut un grand nombre d'Éburons de pris ou de tués. Ensuite César envoya Labiénus avec deux légions chez les Tréviriens, qui, ayant toujours les armes à la main, à cause du voisinage de la Germanie, et ne différant guère des Germains pour la façon de vivre et la férocité, n'obéissaient jamais, s'ils n'y étaient contraints par une armée.

Cependant Duracius, qui, lorsqu'une partie de sa cité s'était révoltée, avait toujours persisté dans l'amitié des Romains, fait savoir par lettres et par courriers au lieutenant C. Caninius, que les ennemis se sont rassem-

blés en force sur les frontières des Pictons. D'après cela, Caninius se porte sur la ville de Limonum. Apprenant, en approchant, et d'une manière positive, que Duracius y est assiégé par plusieurs milliers d'hommes, il campe dans une forte position. Le général ennemi, l'ande Dumnacus, informé de son arrivée, tourne toutes ses forces contre les légions et se met en devoir d'assiéger notre camp ; mais après avoir perdu plusieurs jours et beaucoup de monde sans pouvoir faire la moindre brèche aux lignes, il reprend le siège de Limonum.

Dans le même temps, le lieutenant C. Fabius recevait la soumission de plusieurs cités et s'en assurait par des otages. Mais, informé par les lettres de Caninius, de ce qui se passait chez les Pictons, il marche au secours de Duracius. Dumnacus, sachant qu'il s'avance et n'espérant pas s'échapper, s'il est forcé de tenir tête en dehors aux Romains, et tout à la fois de surveiller et de contenir les assiégés, se retire brusquement de devant Limonum avec son armée, et croit n'être bien en sûreté que lorsqu'il aura repassé la Loire, qu'il fallait traverser sur un pont, à raison de sa grandeur. Quoiqu'il ne fût pas encore à la vue des ennemis et n'eût pas fait sa jonction avec Caninius, Fabius néanmoins, sur les renseignements de gens qui connaissaient le pays, se persuada que l'ennemi effrayé gagnerait l'endroit qu'il gagnait en effet. Il marche donc avec ses troupes vers le même pont, ordonnant à sa cavalerie d'aller en avant autant que possible, mais

de manière à rentrer au camp le soir, sans harasser les chevaux. Elle atteint, suivant ses ordres, l'armée de Dumnacus, l'attaque et, tombant sur des troupes en fuite, effrayées, et ayant le sac sur le dos, leur tue beaucoup de monde, et fait un grand butin. Après ce succès elle revient au camp.

La nuit suivante, Fabius détache encore sa cavalerie toute prête à combattre, afin de retarder la marche du gros des ennemis, jusqu'à ce qu'il l'atteignît lui-même. Pour se conformer à ses intentions, le préfet Q. Atius Varus, homme d'un courage et d'une prudence à l'épreuve, anime sa troupe, arrive à la vue des ennemis, poste bien une partie de ses escadrons et engage le combat avec le reste. La cavalerie ennemie tient ferme plus hardiment, soutenue par l'infanterie, qui toute entière fait halte et vient à son secours. L'action devient très vive. Nos gens, méprisant des ennemis battus la veille, trouvaient honteux de leur céder et, sachant de plus que les légions approchaient, ils brûlaient de terminer promptement le combat par eux-mêmes, et chargeaient intrépidement l'infanterie : l'ennemi, ne croyant pas qu'il arrivât plus de forces qu'il n'en avait vu la veille, pensait avoir trouvé l'occasion d'exterminer notre cavalerie.

Quand on se fut battu quelque temps avec acharnement, Dumnacus mit le reste de ses troupes en bataille, afin qu'à leur tour elles soutinssent sa cavalerie : alors apparaissent soudain à l'ennemi les légions en ordre très serré. A cet aspect les Barbares, infanterie et cava-

lerie, sont frappés de terreur : ils mettent le désordre dans la colonne des bagages et fuient çà et là, tous à la débandade, en poussant des hurlements. Animés par l'orgueil de la victoire, nos gens, qui venaient de se battre avec courage, tandis qu'on leur tenait tête, jettent un cri général, se répandent autour des fuyards et ne cessent de tuer, tant que leurs chevaux ont de la force pour courir et leurs bras de la vigueur pour frapper. Ainsi l'on prit une grande partie des bagages et l'on tua plus de douze mille Barbares, soit armés, soit à qui la peur avait fait jeter leurs armes.

Quand la Gaule se souleva, le sénonais Drapès s'entourant de bannis, promettant aux esclaves la liberté, ramassant de tous côtés des scélérats et recueillant les brigands de tous les pays, avait enlevé des bagages et des convois aux Romains. Comme il était certain qu'avec deux mille hommes au plus rassemblés dans la déroute, il se dirigeait vers la Province, de concert avec le cadurce Luctérius, qui, comme on l'a vu dans le livre précédent, avait voulu y faire une incursion, au commencement de la révolte de la Gaule, le lieutenant Caninius se mit à leur poursuite avec deux légions afin de prévenir l'effroi, le dégât même, que pourrait causer le brigandage de ces scélérats, à la honte de l'armée romaine.

C. Fabius, avec le reste de l'armée, se porta chez les Carnutes et dans les autres cités dont il savait que les troupes s'étaient trouvées à son affaire avec Dumnacus : car il ne doutait pas que cet échec récent ne les rendît

plus traitables, mais que, si on leur donnait du temps, les sollicitations du même chef ne parvinssent encore à les soulever. Fabius recouvra ces cités avec autant de bonheur que de promptitude. En effet, les Carnutes qui, quoique souvent châtiés, n'avaient jamais parlé de paix, vinrent à soumission et donnèrent des otages; et les cités nommées armoricaines, qui sont à l'extrémité de la Gaule, sur les bords de l'Océan, firent aussitôt ce qu'on exigea, déterminées par l'exemple des Carnutes et par l'approche de Fabius et de ses légions. Dumnacus, chassé de son pays, errant et se tenant caché, fut réduit à gagner, seul, les cantons les plus éloignés de la Gaule.

IV. Mais, sachant que Caninius s'avançait avec ses légions, Drapès et Luctérius jugèrent que, poursuivis par une armée, ils ne pouvaient entrer dans la Province, sans s'exposer à une perte certaine, et n'ayant plus, dès lors, la liberté d'étendre leurs courses, ils se retirèrent sur les terres des Cadurces. Comme autrefois, avant ses malheurs, Luctérius avait beaucoup de pouvoir chez ses concitoyens ; comme, toujours le premier à remuer, il avait acquis sur ces Barbares une grande influence, on le reçut avec ses troupes et celles de Drapès dans Uxellodunum, ville singulièrement forte d'assiette, dont les habitants, ses anciens clients, se joignirent à lui. Caninius y accourant aussitôt, reconnut que, de tous côtés, la place avait pour défense des rocs très escarpés qu'auraient peine à gravir des hommes armés, ne fît-on aucune résistance : mais,

comme il aperçut des bagages si considérables qu'en cherchant à les sauver, on ne pourrait échapper à la cavalerie ni même aux légions, il divisa ses cohortes et forma trois camps, sur trois points très élevés, entre lesquels il entreprit de tirer une circonvallation peu à peu, suivant que le lui permettraient ses forces.

A la vue de ces travaux, ceux de la ville, se rappelant le sort sinistre d'Alésia, craignent d'éprouver un blocus et un destin pareils : Luctérius surtout, qui en avait couru les hasards, les avertit de penser aux vivres. Il fut donc unanimement résolu qu'une partie des troupes resterait avec le bagage, et que, suivis du reste, les chefs iraient chercher du blé. La chose ainsi convenue, Drapès et Luctérius sortent la nuit suivante de la ville, y laissant deux mille hommes : au bout de quelques jours, ils ont ramassé beaucoup de blé sur les terres des Cadurces, dont les uns avaient la volonté de leur en fournir, les autres ne pouvaient les empêcher d'en prendre. Plusieurs fois ils tentèrent, de nuit, des coups de main sur nos redoutes ; ce qui détermina Caninius à suspendre le travail de la circonvallation, de crainte de ne pouvoir la garnir, quand elle serait achevée, ou de n'avoir que des postes trop faibles en plusieurs endroits.

Ayant rassemblé beaucoup de blé, Drapès et Luctérius, pour le faire entrer peu à peu dans la ville, en campent à dix milles au plus et se partagent les fonctions du commandement. Drapès, avec une partie des troupes, reste à la garde du camp : Luctérius dirige

le convoi vers la place. Il dispose ses postes et, vers la dixième heure de la nuit, il commence à faire passer du blé dans la ville, par des sentiers étroits et couverts de bois. Les sentinelles du camp entendent du bruit ; on envoie à la découverte et l'on apprend ce qui se passe. Caninius fait armer promptement les cohortes des redoutes voisines et tombe, à la pointe du jour, sur les voituriers, qui, dans l'effroi de l'attaque imprévue, s'enfuient vers leur escorte. Plus animés contre des gens armés, nos soldats, dès qu'ils les aperçoivent, fondent sur eux et ne font pas un seul prisonnier. Luctérius s'échappa avec quelques hommes et ne rentra pas au camp.

Caninius, après ce succès, apprit que Drapès campait à dix milles au plus, avec l'autre partie des troupes. Plusieurs prisonniers s'accordant là-dessus, il sentit qu'ayant défait un des généraux, il lui serait aisé d'écraser les restes d'une armée consternée, et regarda comme très heureux qu'il ne se fût échappé personne du carnage, pour en porter la nouvelle à Drapès. Comme au reste il ne voyait nul risque à faire une tentative, il envoie en avant du côté de l'ennemi, toute sa cavalerie, avec l'infanterie prodigieusement agile des Germains, laisse une légion à la garde des trois camps et marche avec l'autre, qui n'avait que ses armes. Comme il approchait de l'ennemi, ses coureurs vinrent lui dire que les Barbares, ayant, suivant leur coutume, négligé les hauteurs, étaient campés dans un fond sur le bord d'une rivière ; que, n'étant

pas sur leurs gardes, ils avaient été chargés par les Germains et par la cavalerie, et qu'on en était aux mains. Sur cet avis, Caninius fait avancer la légion en bataille : on donne partout le signal et l'on s'empare des hauteurs. Découvrant alors les enseignes de la légion, la cavalerie et les Germains font les plus grands efforts ; en même temps les cohortes chargent de tous côtés. Tout est ou tué ou pris ; on fait un grand butin, et Drapès lui-même reste prisonnier.

Après un succès si heureux, qui coûtait à peine quelques blessures, Caninius revient continuer le siège. Ayant détruit les ennemis du dehors, dont la crainte l'empêchait de multiplier ses postes et d'achever la circonvallation, il fait pousser de tous côtés les travaux. Fabius le joint le lendemain avec ses troupes et se charge d'une partie de l'ouvrage.

Cependant, laissant chez les Bellovaques le questeur M. Antonius avec quinze cohortes, pour ôter aux Belges tout moyen de remuer de nouveau, César parcourt lui-même les autres cités dont il exige un plus grand nombre d'otages. Trouvant tous les esprits alarmés, il les rassure et les tranquillise. Arrivé chez les Carnutes, qui, comme on l'a dit au livre précédent, avaient commencé la guerre, il vit que le sentiment de ce délit leur inspirait de vives craintes : voulant les en délivrer au plus tôt, il demanda, pour l'envoyer au supplice, Gutruatus[1], l'auteur de cet attentat et le

1. Ce nom ne se trouvant nulle part dans les livres précédents, il est probable que le texte est corrompu, et qu'il faut

promoteur de la guerre. Quoique cet homme ne se fiât pas même à ses concitoyens, cependant, comme tout le monde y mit ses soins, il fut bientôt saisi et conduit au camp. César, contre son caractère, fut obligé de le livrer au supplice, à la demande des soldats attroupés, qui rejetaient sur cet homme tous les périls et toutes les pertes de la guerre : il mourut sous les verges et on lui coupa la tête.

César reçut là plusieurs dépêches de Caninius, qui l'informait de ses succès contre Drapès et Luctérius, et de la résolution ou persistaient les assiégés. Quoiqu'il méprisât cette poignée d'hommes, César jugea cependant que leur obstination méritait un châtiment sévère, afin que la Gaule entière ne vînt pas à croire que c'était la persévérance et non la force qui lui avait manqué pour résister aux Romains; et que d'autres cités, se fiant sur des avantages de position, ne songeassent pas à recouvrer de même leur liberté. Car, et il ne l'ignorait pas, tous les Gaulois savaient que son commandement ne devait plus durer qu'un été : si donc ils pouvaient résister jusqu'alors, ils n'auraient ensuite rien à craindre. Ainsi chargeant le lieutenant Q. Kalenus de le suivre à marches réglées avec deux légions, il part lui-même en toute diligence avec la cavalerie, pour joindre Caninius.

Arrivé devant Uxellodunum, contre l'attente générale,

lire *Cotuatus*, qui est cité, au commencement du Livre VII, comme un des deux chefs Carnutes qui égorgèrent les Romains à Génabum.

il vit que la circonvallation était achevée et qu'en aucune manière on ne pouvait abandonner le siège : ayant, d'une autre part, appris par les déserteurs que les assiégés avaient du blé en abondance, il essaya d'abord de leur ôter l'eau. La montagne escarpée en tout sens, sur laquelle se trouvait la ville, était entourée presque en entier par une rivière, qui coulait au fond du vallon, et la nature des lieux empêchait de la détourner. Car tel était son lit au pied de la montagne, qu'on ne pouvait, en creusant des fossés, lui donner aucune autre direction. Mais, du côté des ennemis, l'accès en était si raide et si malaisé que, si l'on s'y opposait, ils ne pourraient ni descendre ni remonter par cette pente rapide, sans risquer d'être blessés ou même tués. En conséquence, César place des postes d'archers ou de frondeurs, établit même des machines en face des sentiers les moins rudes et prive les assiégés de l'eau de la rivière. Dès lors, pour en puiser, la ville n'eut plus qu'un endroit unique.

C'était une grande fontaine qui jaillissait au pied même du mur, dans la partie de la ville où la rivière, qui l'entourait d'ailleurs, laissait un isthme d'environ trois cents pieds de large. Tout le monde désirait que l'on pût ôter cette ressource aux assiégés ; César seul le jugea faisable : il fit pousser des mantelets vers cette partie de la montagne, et l'on commença une terrasse, mais avec des peines infinies, toujours l'épée à la main. Car les assiégés, nous attaquant de la hauteur, combattaient de loin sans s'exposer et blessaient beau-

coup de monde : néanmoins le soldat s'obstinait à pousser les mantelets et à vaincre les obstacles locaux à force de travail. On dirigeait en même temps, vers la source de la fontaine, une mine masquée par des mantelets, genre de travail qui pouvait se faire sans danger et sans que l'ennemi s'en méfiât. On éleva une terrasse de soixante pieds de haut, et l'on y plaça une tour de dix étages. Elle n'était pas au niveau des murs ; la chose était impossible : mais elle dominait le sol de la fontaine, jusqu'aux avenues de laquelle portaient les traits des machines ; et, les assiégés ne pouvant plus sans péril y puiser de l'eau, le bétail, les bêtes de somme et même la plupart des hommes mouraient de soif.

Alarmés d'une chose aussi fâcheuse, les assiégés remplissent des tonneaux de bardeau, de suif et de poix, et les roulent tout enflammés contre nos ouvrages : ils font en même temps une sortie très vigoureuse, afin que le danger du combat nous empêche d'éteindre l'incendie. Un grand feu se développe tout à coup au milieu des ouvrages ; car tout ce qu'on lâchait des hauteurs, arrêté par la terrasse et les mantelets, embrasait l'obstacle même. De notre côté, quoique le désavantage de la position rendît ce genre de combat doublement périlleux pour le soldat, il faisait face à tout, avec un courage à l'épreuve. Car l'action se passait sur une éminence, à la vue de l'armée ; de part et d'autre, on poussait de grands cris : ainsi, pour que sa bravoure fût bien connue et bien prouvée, chacun

s'offrait les plus ostensiblement possible aux traits, au feu des ennemis. Voyant beaucoup de ses soldats blessés, César ordonne aux cohortes de gravir de tous côtés la montagne, en jetant de grands cris, comme si l'on allait à l'assaut : cela fut exécuté. Ceux de la ville, alarmés et ne sachant ce qui se passe ailleurs, rappellent leurs troupes de l'attaque des ouvrages, pour garnir le rempart. Ainsi finit le combat; nos soldats éteignirent en partie le feu et le coupèrent en partie.

Les assiégés persistaient pourtant à se défendre : une grande partie était morte de soif; le reste, s'obstinait dans sa résolution. Enfin, les mineurs coupèrent les canaux de la fontaine et la détournèrent. Le dessèchement subit de cette source intarissable porta le désespoir des assiégés au point qu'ils y virent non l'ouvrage des hommes, mais la volonté des Dieux. La nécessité les força donc de se rendre.

Sachant que sa douceur était généralement connue, César ne craignit point que l'on attribuât sa rigueur à la cruauté de son caractère : et, comme il ne voyait point de fin à la guerre, si plusieurs cités, en diverses contrées, essayaient de se révolter de même, il crut qu'il fallait un exemple pour intimider les autres. Il fit donc couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes et les renvoya comme témoins vivants de la façon dont il punissait les brigands. On a vu que Caninius avait pris Drapès : soit indignation et chagrin d'être dans les fers, soit crainte d'un châtiment plus

sévère, il s'abstint quelques jours de nourriture et mourut ainsi. J'ai dit que Luctérius s'était sauvé du carnage : sentant dans le cœur combien César devait être son ennemi, sans cesse il changeait de retraite, parce qu'il trouvait dangereux de séjourner dans le même lieu, et se mettait dès lors à la discrétion de beaucoup de monde : il tomba, vers le même temps, dans les mains de l'arverne Épasnactus, grand ami des Romains, qui, sans hésiter, le chargea de chaînes et le conduisit à César.

Cependant Labiénus battit dans un combat de cavalerie les Tréviriens qui perdirent beaucoup de monde, ainsi que les Germains, qui ne refusaient jamais de troupes contre les Romains. Leurs chefs tombèrent vivants entre nos mains, et avec eux Surus, éduen très distingué par sa naissance et sa valeur, le seul de sa cité qui n'eût pas encore mis bas les armes.

V. Sur cette nouvelle, César, voyant que tout lui avait réussi par toute la Gaule, et la jugeant définitivement assujettie par ses précédentes victoires, voulut visiter l'Aquitaine qu'il n'avait pas vue, mais dont P. Crassus lui avait soumis quelques nations. Il partit donc avec deux légions pour y passer la fin de l'été, ce qu'il exécuta avec autant de promptitude et de bonheur que le reste; car toute les cités lui envoyèrent des députés et lui donnèrent des otages. Ensuite il se rendit à Narbonne, sous une escorte de cavalerie, ayant chargé ses lieutenants de mettre l'armée en quartiers d'hiver. Il établit quatre

légions dans la Belgique, avec les lieutenants M. Antonius, C. Trébonius, P. Vatinius et Q. Tullius ; il en envoya deux chez les Éduens, dont il connaissait la prépondérance dans toute la Gaule ; deux chez les Turons, sur la frontière des Carnutes, pour contenir tous les peuples qui touchent à l'Océan ; et les deux dernières chez les Lémovices, tout près des Arvernes, afin qu'aucune partie de la Gaule ne fût sans troupes.

Il ne passa que peu de jours dans la Province pour en visiter rapidement les assemblées, juger les différends qui concernaient le public et récompenser ceux qui l'avaient bien servi : car il avait un talent singulier pour connaître quels avaient été les sentiments des individus à l'égard de la République, lors du soulèvement de toute la Gaule, à laquelle il avait résisté, grâce aux fidèles secours de la Province. Il rejoignit ensuite les légions de Belgique et passa l'hiver à Némétocenna.

Il y apprit qu'il y avait eu une affaire entre notre cavalerie et Comius l'atrébate. Car, en arrivant dans ses quartiers, M. Antonius trouva bien la cité des Atrébates fidèle à son devoir : mais, depuis qu'il avait été blessé, comme on l'a dit plus haut, Comius se tenait sans cesse prêt à seconder tous les mouvements de ses concitoyens, qui, s'ils pensaient à la guerre, trouveraient aussitôt un instigateur et un chef. Les voyant soumis, il s'entretenait de brigandage, lui et sa cavalerie, infestant les chemins et souvent enlevant des convois que l'on conduisait à nos quartiers.

M. Antonius avait pour préfet de cavalerie C. Volusénus Quadratus, qui passait l'hiver près de lui ; Antonius l'envoie à la poursuite de la cavalerie ennemie : or, à la valeur la plus distinguée, Volusénus joignait une grande aversion pour Comius : motif pour remplir sa commission avec plus de zèle. Il lui dresse donc des embuscades, l'attaque et le bat plusieurs fois. L'action fut plus vive dans la dernière rencontre ; Volusénius, brûlant de prendre Comius lui-même, s'opiniâtre à le poursuivre avec quelques cavaliers : Comius, qui fuit rapidement, attire fort loin Volusénus et tout à coup, invoquant le secours de ses fidèles compagnons, « Qui ne voudront pas, *s'écrie-t-il*, laisser sans vengeance les blessures qu'il reçut de la perfidie » ; il fait volte-face et, devançant les autres, s'abandonne tête baissée sur le préfet. Tous ses cavaliers l'imitent, font tourner le dos à notre poignée d'hommes et la poursuivent. Comius, pousse son cheval à toute bride, joint Quadratus et lui traverse le milieu de la cuisse, d'un violent coup de sa lance. Nos gens, voyant leur commandant blessé, n'hésitent pas à faire volte-face ; ils repoussent les Barbares par une charge vigoureuse et leur blessent beaucoup de monde : une partie des ennemis fut tuée en fuyant, une autre resta prisonnière. Leur chef dut son salut à la vitesse de son cheval, et l'on rapporta au camp le préfet assez grièvement blessé pour qu'on le crût en danger de mort.

Au reste, soit que la vengeance de Comius fût satisfaite, soit qu'il eût perdu la plus grande partie de son

monde, il envoya des députés à M. Antonius : « Il s'engageait à vivre où on le lui prescrirait, a faire ce qu'on lui ordonnerait et donnait pour sûreté des otages; seulement, à raison de ses craintes, il demandait à ne paraître devant aucun Romain ». Antonius jugeant sa demande fondée sur une crainte légitime, la lui accorda et reçut ses otages.

VI. *Je sais que César a donné le journal de chaque année, et je n'ai pas cru devoir le faire parce que, l'année suivante, sous le consulat de L. Paulus et de C. Marcellus, il ne se passa rien d'important dans la Gaule. Pour que l'on sache cependant où étaient César et son armée, j'ai pris le parti de le dire en quelques mots, que je joins à ce commentaire.*

En passant l'hiver dans la Belgique, César avait uniquement en vue de maintenir le calme dans les cités, et de leur ôter toute idée et tout motif de reprendre les armes : car il ne désirait rien moins que d'être, au moment de son départ, obligé d'entamer quelque guerre, qu'il laisserait derrière lui, quand il ramènerait son armée, et où toute la Gaule entrerait volontiers, n'y voyant plus qu'un péril éloigné. Il traite donc les cités avec distinction, comble leurs chefs de présents, n'impose aucune nouvelle charge, et, faisant de l'obéissance le parti le plus avantageux, maintient aisément la paix dans la Gaule, fatiguée de tant de défaites. Ensuite, contre sa coutume, il part à la fin de l'hi-

ver pour l'Italie, en toute diligence, afin de visiter les villes municipales et les colonies et de leur recommander son questeur, M. Antonius, qui briguait le sacerdoce. Car, outre qu'il s'employait volontiers pour cet intime ami, qu'il avait envoyé un peu en avant former sa demande, il voulait se montrer avec énergie contre la faction et le pouvoir de quelques hommes, qui prétendaient, en rejetant M. Antonius, ébranler le crédit de César, au moment où il quittait son commandement. Quoiqu'il eût appris sur le chemin d'Italie qu'Antonius était nommé augure, il crut néanmoins avoir de justes raisons pour visiter les villes municipales et les colonies : il voulait les remercier d'avoir servi son ami par l'affluence de leurs suffrages et leur recommander en même temps ses intérêts, pour les élections de l'année suivante : car ses adversaires se vantaient insolemment d'avoir fait créer consuls[1] L. Lentulus et C. Marcellus, qui devaient le dépouiller de ses honneurs et de tous ses pouvoirs, et d'avoir arraché le consulat à Servilius Galba, quoiqu'il fût plus en crédit et qu'il eût eu le plus de suffrages, parce que outre son amitié pour César, il lui était attaché par les rapports intimes, qu'ils avaient eus dans la Gaule.

César fut reçu dans toutes les villes municipales et dans toutes les colonies avec une effusion de cœur et des honneurs incroyables ; car on le voyait pour la pre-

1. Lentulus et Marcellus n'entrèrent en fonction que l'année suivante ; mais ils étaient Consuls désignés.

mière fois depuis le soulèvement de toute la Gaule. On n'oublia rien de ce qu'on peut imaginer pour parer les portes, les rues, tous les lieux, en un mot, où il devait passer; tous les habitants venaient avec leurs enfants, au-devant de lui. Partout on immolait des victimes; et des tables, des lits dressés remplissaient les places et les temples, comme aurait pu l'exiger l'allégresse du triomphe le plus désiré; tant étaient grandes la bonne volonté des moins riches et la magnificence des plus opulents.

VII. Après avoir parcouru toute la Gaule cisalpine, César revint avec la plus grande promptitude à Némétocenna près de l'armée, et, donnant ordre à toutes les légions de se réunir sur la frontière des Tréviriens, il s'y rendit et passa la revue générale. Il établit commandant de la Gaule cisalpine, T. Labiénus, afin qu'il eût plus de moyens de briguer le consulat, et ne fit, pendant l'été, de mouvements, que ce qu'il en fallait pour entretenir la santé du soldat, en changeant de campement. Quoiqu'il fût averti que quelques personnes travaillaient à le dépouiller d'une partie de son armée, en faisant intervenir le sénat, et qu'on lui répétât que ses ennemis intriguaient auprès de Labiénus; il ne crut rien au préjudice de cet officier et l'on ne put l'amener à rien faire contre l'autorité du sénat: car il pensait que, si les opinions étaient libres, il gagnerait facilement sa cause devant les pères conscrits.

En effet, C. Curion, tribun du peuple, qui s'était chargé de défendre les intérêts et l'honneur de César,

avait proposé souvent, dans le sénat, « Qu'on désarmât et qu'on licenciât les troupes de part et d'autre ; car, si celles de César offusquaient certaines personnes, les forces de Pompée et son pouvoir n'étaient pas moins suspects au forum[1] : la ville se verrait ainsi libre et indépendante ». Non seulement Curion l'avait proposé ; le sénat avait commencé de lui-même à aller aux opinions, lorsque les consuls et les amis de Pompée s'opposèrent à ce qu'on délibérât, et sortirent, après avoir paré le coup.

C'était une preuve positive de la façon de penser du sénat en général, et bien conforme à un fait antérieur. Car, au mépris de la loi de Pompée et de Crassus, Marcellus, l'année précédente, avait attaqué César dans ses droits, en faisant prématurément un rapport au sénat sur les provinces de son commandement[2]. Quand on eut traité la question, Marcellus, qui cherchait son élévation dans l'odieux qu'il verserait sur César, avait passé d'un côté, mais la majorité du sénat avait passé de l'autre ; ce qui ne découragea pas les ennemis de César, mais les avertit de former des liaisons plus étendues, afin de forcer le sénat à en passer par ce qu'ils auraient résolu.

D'après un arrêté que le sénat prit ensuite, Pompée

1. C'était l'endroit où se rassemblait le peuple, qui voyait dans Pompée le chef de l'Aristocratie, ou du parti des nobles, comme les nobles voyaient dans César celui de la Démocratie, ou du parti populaire.

2. Marcellus demandait de plus que César, vu qu'il était absent, ne pût être admis comme candidat pour le consulat.

et César durent donner chacun une légion pour la guerre des Parthes. C'était clairement à César seul qu'on ôtait ces deux légions: car Cn. Pompéius donna, comme étant à lui, la première légion qu'il avait envoyée à César, légion formée de levées faites dans la province de celui-ci. Cependant, quoique personne ne doutât qu'on le dépouillait pour plaire à ses ennemis, il rendit cette légion à Pompée et, d'après le sénatus-consulte, remit, pour son compte, la quinzième, qu'il avait en garnison dans les places de la Gaule citérieure, où il la remplaça par la treizième.

Alors il mit son armée en quartiers d'hiver; cantonna Trébonius avec quatre légions dans la Belgique et fit passer C. Fabius avec quatre autres chez les Éduens; persuadé qu'on n'avait rien à craindre pour la Gaule, si nos troupes en imposaient à l'extrême valeur des Belges, et à la très grande influence des Éduens.

César partit ensuite pour l'Italie, où il apprit en arrivant que les deux légions, dont il s'était dessaisi, et qui, suivant le sénatus-consulte, devaient marcher contre les Parthes, restaient en Italie, aux ordres de Pompée, à qui le consul Marcellus les avait remises. Quoique personne, après cela, ne doutât de ce qui se préparait contre César, il résolut cependant de tout souffrir, tandis qu'il lui resterait quelque espoir de terminer ses différends par les lois plutôt que par l'épée.

FIN DE LA GUERRE DES GAULES.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR JULES CÉSAR..... 1

INDICATIONS SUR LES MESURES DE TEMPS, LES DISTANCES ET LES MONNAIES ROMAINES..... 9

SOMMAIRE DU LIVRE I..... 11

LIVRE I..... 13

SOMMAIRE DU LIVRE II..... 57

LIVRE II..... 59

SOMMAIRE DU LIVRE III..... 83

LIVRE III..... 85

SOMMAIRE DU LIVRE IV..... 105

LIVRE IV..... 107

SOMMAIRE DU LIVRE V..... 131

LIVRE V..... 133

SOMMAIRE DU LIVRE VI..... 175

LIVRE VI..... 177

SOMMAIRE DU LIVRE VII..... 209

LIVRE VII..... 211

LIVRE VIII ATTRIBUÉ A HIRTIUS PANSA..... 277

SOMMAIRE DU LIVRE VIII..... 279

LIVRE VIII..... 281

2837-6-12. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

DE LA

IBRAIRIE ERNEST FLAMMARION

PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

es Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

95 centimes le volume broché. Relié toile : **1** fr. **75**

VOLUMES PARUS

RISTOPHANE, Théatre	2 vol.
EAUMARCHAIS, Théatre	1 vol.
ERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie	1 vol.
OCCACE, Le Décaméron	2 vol.
OILEAU, Œuvres poétiques et en prose	1 vol.
OSSUET, Oraisons funèbres	1 vol.
— Discours sur l'histoire universelle	1 vol.
RANTOME, Les Dames Galantes	1 vol.
CAMOENS, Les Lusiades	1 vol.
CASANOVA (Jacques), Mémoires	6 vol.
CESAR (Jules), Commentaires sur la Guerre des Gaules	1 vol.
CHATEAUBRIAND, Atala, René, Le Dernier Abencérage	1 vol.
— Génie du Christianisme	2 vol.
COMTE (Auguste), Philosophie positive	4 vol.
CORNEILLE, Théatre	2 vol.
DANTE, La Divine Comédie	1 vol.
DESCARTES, Discours de la Méthode, Méditations métaphysiques	1 vol.
DIDEROT, La Religieuse ; Le Neveu de Rameau	1 vol.
ESCHYLE, Théatre	1 vol.
FÉNELON, Télémaque	1 vol.
— Éducation des Filles ; Lettre a l'Académie	1 vol.
FOË (Daniel de), Robinson Crusoé	1 vol.
GOETHE, Werther, Faust, Hermann et Dorothée	1 vol.
HOMÈRE, Iliade	1 vol.
— Odyssée	1 vol.
KANT (Emmanuel), Critique de la Raison pure	2 vol.
KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville allemande, Minna de Barnhelm	1 vol.
LA BRUYERE, Caractères	1 vol.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves	1 vol.
LA FONTAINE, Fables	1 vol.
— Contes	1 vol.

LA ROCHEFOUCAULD, Maximes	1 vol.
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane	2 vol.
LESSING, Théâtre	1 vol.
LE TASSE, Jérusalem délivrée	1 vol.
MAISTRE (X. DE), Œuvres	1 vol.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité	2 vol.
MARIVAUX, Théâtre choisi	1 vol.
MOLIÈRE, Théâtre	4 vol.
MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance	4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes	1 vol.
— De l'esprit des Lois	2 vol.
MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835	1 vol.
— Poésies nouvelles, 1836-1852	1 vol.
— Comédies et proverbes	2 vol.
— Nouvelles	1 vol.
— Contes	1 vol.
— La confession d'un Enfant du siècle	1 vol.
— Mélanges de littérature et de critique	1 vol.
— Œuvres posthumes	1 vol.
OVIDE, Les Métamorphoses	1 vol.
PASCAL, Pensées	1 vol.
— Les Provinciales	1 vol.
PELLICO (SILVIO), Mes Prisons	1 vol.
PERRAULT (CH.) et **Mme d'AULNOY,** Contes	1 vol.
PLINE LE JEUNE, Lettres; Panégyrique de Trajan	1 vol.
RABELAIS, Œuvres	2 vol.
RACINE, Théâtre	2 vol.
REGNIER (MATHURIN), Œuvres complètes	1 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions	2 vol.
— — Julie ou la nouvelle Héloïse	2 vol.
— — Du Contrat social; Lettre à M. d'Alembert	1 vol.
— — Émile, ou de l'Éducation	2 vol.
SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell	1 vol.
SCOTT (WALTER), Ivanhoé	2 vol.
— — La jolie Fille de Perth	2 vol.
SEVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies	1 vol.
SHAKESPEARE (WILLIAM), Œuvres dramatiques (traduction couronnée par l'Académie française)	8 vol.
SOPHOCLE, Théâtre	1 vol.
SPINOZA, Éthique	1 vol.
STAËL (Mme de), De l'Allemagne	2 vol.
— Corinne, ou l'Italie	2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme	1 vol.
SUÉTONE, Les douze Césars	1 vol.
VILLON (François), Œuvres	1 vol.
VIRGILE, L'Enéide	1 vol.
VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique	1 vol.
— Histoire de Charles XII, roi de Suède	1 vol.
— Siècle de Louis XIV	2 vol.
— Romans	2 vol.
WISEMAN (Cnal), Fabiola	1 vol.

etc., etc., etc.

AUTEURS CÉLÈBRES

à 60 centimes le volume

jolie reliure spéciale à la collection, 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, *à* **60** *centimes* volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes tions des meilleurs écrivains modernes et contemporains. Sous un format commode et pouvant en même temps ir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque nzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

. AICARD (JEAN). . . . Le Pavé d'Amour.
. AIMARD (G.). . . . . Le Robinson des Alpes.
. AJALBERT (JEAN). . . En amour.
. ALARCON (A. DE). . . Un Tricorne.
. — Le Capitaine Hérisson.
. ALEXIS (PAUL). . . . Les femmes du père Lefèvre.
. ALLARD (RENÉE). . . Le Roman d'une provinciale.
. ARCIS (CH. D'). . . . La Correctionnelle pour rire.
. — La Justice de Paix amusante.
. ARÈNE (PAUL). . . . Le Canot des six Capitaines.
. — Nouveaux contes de Noël.
. AUBANEL (HENRY) . . Historiettes.
. AUBERT (CH.). . . . La Belle Luciole.
. — La Marieuse.
. AURIOL (GEORGE) . . Contez-nous ça !
. AUTEURS CÉLÈBRES. . Chroniques et Contes.
. AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS. (Illustrations).
. BALLIEU (JACQUES). . Les Amours fatales. Saïda.
. BALZAC (H. DE) . . . Le père Goriot.
. — La Peau de chagrin.
. — La Femme de trente ans.
. — Le Médecin de campagne.
. — Le Contrat de mariage.
. — Mémoires de deux jeunes mariées.
. — Le Lys dans la Vallée.
. — Histoire des Treize.
. — Ursule Mirouët.
. — Une ténébreuse affaire.
. — Un début dans la Vie.
. — Les Rivalités.
. — La Maison du Chat-qui-Pelote.
. — Une double famille.
. — La Vendetta.

N°		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet..
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
517.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
546.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
579.	BEAUMARCHAIS. . . .	Le Barbier de Séville.
580.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
31.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
205.	—	Dacolard et Lubin.
157.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
575.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
594.	—	Le Roman de l'Idéal.
589.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde) (Les Deux
225.	—	Venge ou meurs !) Criminels).
575.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
511.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
45.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOSQUET (E.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.	—	10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.). . . .	Colette.
54.	—	Le Mariage d'un Forçat.

5.	BOUVIER (A.)	Les Petites Ouvrières.
3.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
7.	—	Les Pauvres.
6.	—	Les Petites Blanchisseuses.
8.	BOUVIER (JEAN) . . .	Fille de chouan.
1.	BRÉTIGNY (P.). . . .	La Petite Gabi.
0.	BRISSE (BARON) . . .	Petite cuisine des Familles.
1.	BRUNEL (GEORGES). .	La Science à la Maison.
9.	BUSNACH (WILLIAM) .	Le Crime du bois de Verrières.
5.	CAHU (THÉODORE) . .	Le Sénateur Ignace.
5.	—	Le Régiment où l'on s'amuse.
9.	—	Combat d'Amours.
4.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
6.	—	Celles qui se donnent.
2.	CAMÉE	Un Amour russe.
7.	CANIVET (CH.). . . .	La Ferme des Gohel.
5.	—	Enfant de la Mer (couronné).
5.	CASANOVA (J.). . . .	Sous les Plombs.
6.	CASIMIR DELAVIGNE. .	Les Enfants d'Edouard.
0.	CASSOT (C.).	La Vierge d'Irlande.
4.	CASTANIER (P.) . . .	Le Roman d'un Amoureux.
7.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
5.	CHAMISSO (A. DE) . .	Pierre Schlémihl (Illustrations).
5.	CHAMPFLEURY. . . .	Le Violon de faïence.
7.	CHAMPSAUR (F.). . .	Le Cœur.
2.	Chanson de Roland (La)	
4.	CHATEAUBRIAND . . .	Atala, René, Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.). . . .	La Belle Alliette.
0.	—	Lilie. Tutue. Bebeth.
0.	—	Le Procès Pictompin.
8.	CHINCHOLLE (CH.) . .	Le Vieux Général.
0.	CIM (ALBERT). . . .	Les Prouesses d'une Fille.
9.	—	Les Amours d'un Provincial.
4.	—	La Petite Fée.
5.	CLADEL (LÉON) . . .	Crête-Rouge.
8.	CLARETIE (JULES) . .	La Mansarde.
5.	COLOMBIER (MARIE) .	Nathalie.
8.	—	Sacha.
1.	CONAN DOYLE	Le Capitaine de l'*Etoile polaire*.
3.	CONSTANT (BENJAMIN).	Adolphe.
5.	COOPER (FENIMORE) .	Le Tueur de daims.
2.	COQUELIN CADET. . .	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
7.	CORA PEARL	Mémoires.
8.	CORDAY (MICHEL) . .	Misères secrètes.
0.	—	Mon lieutenant.
3.	COTTIN (MADAME) . .	Elisabeth.
6.	COURTELINE (G.) . .	Le 51e Chasseurs.
3.	—	Madelon, Margot et Cie.
8.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
7.	—	Boubouroche.
2.	—	Ombres parisiennes.

N°		
271.	COUTURIER (CL.) . .	Le Lit de cette personne.
557.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
258.	DANTE.	L'Enfer.
560.	DARZINS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
151.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
552.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
542.	—	Le Prince Pogoutzine.
552.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.). . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.)	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.). . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.). . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.). . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
514.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
557.	—	Les Précoces.
543.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.).	Ces bons petits collèges.
531.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (F.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
568.	—	Eloge de la folie (couronné).

N°		
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	EXCOFFON (A.). . . .	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS) .	Le Gardian de la Camargue.
164.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX)	Avez-vous cinq minutes ?
1.	FLAMMARION (CAMILLE)	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Éruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel ?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames.
515.	FRAGEROLLE et COSSERET.	Bohême bourgeoise.
480.	GALLUS (EMMANUEL) .	La Victoire de l'Enfant.
540.	GARCHINE	La Guerre.
476.	GARNERAY (LOUIS). .	Voyages, aventures et combats.
477.	—	Mes Pontons.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
53.	—	Avatar. — Fortunio.
159.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
591.	GAWLIKOWSKI	Guide complet de la Danse.
597.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
549.	GINESTET (H. DE) . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.) Seconde	nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172.	GOGOL (NICOLAÏ). . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Tarass Boulba.
567.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
23.	GORON	Un beau crime.
177.	GOZLAN (LÉON). . . .	Le Capitaine Maubert.
561.	—	Polydore Marasquin.
563.	GRÉBAUVAL (A.) . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.)	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.).	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
508.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY . . .	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
507.	GUICHES (GUSTAVE). .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chautard.
250.	GUYOT (YVES)	Un Fou.
548.	GYP	Dans l'Train.
102.	HACKS (Dr CH.). . . .	A bord du courrier de Chine.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.

N°		
406.	BAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	BALT (Mme ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
358.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
455.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
592.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dette d'honneur.
515.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
135.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). .	La Bande Michelou.
583.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°		
176.	LESSEPS (FERDINAND DE).	Les Origines du Canal de Suez.
459.	LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.	
566.	LEX	Comment on se marie.
215.	LHEUREUX (P.). . . .	P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288.	—	Le Mari de Mlle Gendrin.
185.	LOCKROY (ED.)	L'Ile révoltée.
459.	LONGFELLOW	Evangéline.
16.	LONGUS.	Daphnis et Chloé.
195.	MAËL (PIERRE) . . .	Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209.	—	Le Torpilleur 29.
264.	—	La Bruyère d'Yvonne.
554.	—	Le Roman de Joël
35.	MAISTRE (X. DE). . .	Voyage autour de ma Chambre.
40.	MAIZEROY (RENÉ) . .	Souvenirs d'un Officier.
59.	—	Vava Knoff.
148.	—	Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159.	—	La Dernière Croisade.
182.	MARGUERITTE (P.). .	La confession posthume
86.	MARTEL (T.)	La Main aux Dames.
252.	—	La Parpaillotte.
562.	—	L'Homme à l'Hermine.
455.	—	Dona Blanca.
472.	—	La Tuile d'or.
481.	—	La Prise du bandit Masca.
82.	MARY (JULES). . . .	Un coup de Revolver.
175.	—	Un Mariage de confiance.
245.	—	Le Boucher de Meudon.
64.	MAUPASSANT (GUY DE).	L'Héritage.
111.	—	Histoire d'une Fille de Ferme.
479.	MAYNE-REID (CAPITAINE).	Le Chef blanc.
489.	—	Les Chasseurs de Chevelures.
54.	MELANDRI (ACHILLE) .	Ninette.
11.	MENDÈS (CATULLE). .	Le Roman Rouge.
44.	—	Pour lire au Bain.
65.	—	Monstres parisiens.
94.	—	Le Cruel Berceau.
114.	—	Pour lire au Couvent.
154.	—	Pierre le Véridique, roman.
196.	—	Jupe courte.
211.	—	Jeunes Filles.
254.	—	Isoline.
250.	—	L'Art d'Aimer.
266.	—	L'Enfant amoureux.
588.	—	Verger-Fleuri.
90.	MÉROUVEL (CH.). . .	Caprice des Dames.
110.	MÉTÉNIER (OSCAR) . .	La Chair.
227.	—	Myrrha-Maria.
270.	—	La Grâce.
521.	—	La Croix.
170.	MEUNIER (V.)	L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52.	MICHELET (MADAME) .	Quand j'étais Petite.

N°		
65.	MIE D'AGHONNE . . .	L'Écluse des Cadavres.
115.	—	L'Enfant du Fossé.
218.	—	Les Aventurières.
485.	MOINAUX (JULES). . .	Les gaietés bourgeoises.
118.	MOLÈNES (E. DE). . .	Pâlotte.
150.	MONSELET (CHARLES) .	Les Ruines de Paris.
259.	MONTAGNE (ÉD.). . .	La Bohème camelotte.
95.	MONTEIL (E.)	Jean des Galères.
370.	MONTET (JOSEPH). . .	Le justicier.
155.	MONTIFAUD (M. DE). .	Héloïse et Abélard.
558.	MOREAU (HÉGÉSIPPE).	Le Myosotis.
504.	MORIAL-VAUTHIER . .	Les Rapins.
69.	MOULIN (MARTIAL). .	Nella.
290.	—	Le Curé Comballuzier.
267.	MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER.	Aventures de Mathurins.
216.	MULLEM (L.)	Contes d'Amérique.
161.	MURGER (HENRI). . .	Le Roman du Capucin.
487.	MUSSET (ALFRED DE).	Mimi Pinson.
488.	—	Frédéric et Bernerette.
510.	NACLA (VICOMTESSE) .	Par le Cœur.
584.	—	Par-ci, par-là.
4.	NAPOLÉON I[er]	Allocutions et Proclamations militaires.
509.	—	Messages et Discours politiques.
249.	NERVAL (GÉRARD DE).	Les Filles du feu.
555.	—	Aurélia.
199.	NEWSKY (P.).	Le Fauteuil Fatal.
571.	NION (FRANÇOIS DE) .	L'Usure.
512.	NOEL (ÉDOUARD). . .	L'Amoureux de la Morte.
19.	NOIR (LOUIS)	L'Auberge maudite.
132.	—	La Vénus ivrée.
205.	—	Un Tueur de Lions.
457.	—	Trésor caché.
465.	—	Au fond de l'abîme.
242.	NOIROT (E.).	A travers le Fouta-Djallon.
202.	PARDIELLAN (P. DE) .	Poussière d'Archives.
574.	—	L'implacable service.
486.	—	Impressions de campagne, 1795-1809.
295.	PAZ (MAXIME). . . .	Trahie.
95.	PELLICO (SILVIO). . .	Mes prisons.
585.	PELLOUTIER (LÉONCE).	Ma tante Mansfield.
441.	PERRAULT (PIERRE) .	L'Amour d'Hervé.
277.	PERRET (P.).	La fin d'un Viveur.
427.	—	Petite Grisel.
576.	PÉTRARQUE ET LAURE.	Lettres de Vaucluse.
226.	PEYREBRUNE (G. DE) .	Jean Bernard.
595.	PICHON (LUDOVIC) . .	L'Amant de la Morte.
127.	PIGAULT-LEBRUN. . .	Monsieur Botte.
75.	POÉ (EDGAR)	Contes extraordinaires.
195.	PONT-JEST (R. DE). .	Divorcée.
175.	POTHEY (A.).	Le Capitaine Régnier.
188.	—	La Fève de Saint-Ignace.

N°		
160.	POUCHKINE.	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE). .	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ) . .	Manon Lescaut.
319.	RAIMES (GASTON DE) .	L'Epave.
316.	RATAZZI (Mme). . . .	La Grand-Mère.
256.	REIBRACH (J.). . . .	La Femme à Pouillot.
258.	RENARD (JULES). . .	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY). . .	La Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
500.	—	Les Dames de Neufve-Eglise.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL) . . .	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE) .	Le Portrait de Berthe.
353	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN). . .	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres.
292.	ROCHEFORT (HENRI) .	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (Mlle) . . .	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME) . . .	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
595.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE).	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES). . .	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE).	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL). . .	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN). .	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
413	SCOTT (WALTER). . .	Le Nain noir.
415	—	Le Château périlleux.
98.	SIEBECKER (E.) . . .	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND) .	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Maïma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les cas difficiles.
506.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED). . .	La Linda.
213.	—	Etiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN) . . .	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC). .	Le Lion amoureux.
246.	SPOLL (E. A.). . . .	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.) . . .	Le Château de la Rage.

N°		
59.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.). . . .	Le Grisou.
435.	THÉO-CRITT.	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ). .	Le Mariage de Gérard.
92.	—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	—	Contes tendres.
469.	THIRION (E.)	Mamzelle Misère.
475.	TISSOT (VICTOR). . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOÏ	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Maître et serviteur.
559.	—	A la Hussarde.
577.	—	Napoléon et la Campagne de Russie.
587.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
425.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOÏ ET BONDAREFF	Le Travail.
526.	TOPFFER (R.)	La Bibliothèque de mon Oncle.
527.	—	Nouvelles genevoises.
85.	TOUDOUZE (G.). . . .	Les Cauchemars.
55.	TOURGUENEFF (I.) . .	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
212.	—	Devant la Guillotine.
461.	TRISTAN BERNARD . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
502.	UZANNE (OCTAVE) . .	La Bohème du Cœur.
565.	VALDÈS (ANDRÉ) . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD . . .	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de gare.
541.	VAUCAIRE (MAURICE) .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA)	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.). . . .	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.).	L'Homme au Chien muet.
569.	VIGNÉ D'OCTON (P.). .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE). . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Échafaud.
100.	VOLTAIRE.	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
447.	X... (Mme). . . .	Mémoires d'une Préfète de la 3e République.
275.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD . .	Sur le tard.
84.	ZACCONE (PIERRE) . .	La Duchesse d'Alvarès
185.	—	Seuls !
5.	ZOLA (ÉMILE). . . .	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
105.	—	Nantas.
122.	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Férat.
255.	—	Jean Gourdon.
265.	—	Sidoine et Médéric.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

à 75 centimes le volume broché

André (Emile). — **100 façons de se défendre dans la rue SANS armes.** Orné de 50 illustrations. Un vol.

— **100 façons de se défendre dans la rue AVEC armes.** Petit manuel pratique de la canne, du bâton à deux mains, du tir au revolver, etc. Orné de 50 illustrations. Un vol.

Berthe (Comtesse). — **La politesse pour tous.** Un vol.

Blanchon (H.-L. Alphonse). **100 façons d'augmenter ses revenus pendant ses loisirs.** Un vol.

Brisse (Baron). **Petite cuisine des familles.** Un vol.

Christie et Chareyre. — **L'Architecte-Maçon.** Un vol.

Cim (Albert). — **Petit manuel de l'amateur de livres.** Un volume illustré.

Cornié (G.). — **Manuel pratique et technique du vélocipède.** Un vol.

Fonclose (Mme Marguerite de). — **Guide pratique des travaux de dames.** Illustré de figures et modèles. Un vol.

Gawlikowski. — **Guide complet de la danse.** Un vol.

Klary (C.). — **Manuel de photographie pour les amateurs** Un vol.

L. C. **Nouveau guide pour se marier,** suivi du Manuel du parrain et de la marraine. Un vol.

Longueville (Adhémar de). — **Manuel complet de tous les jeux de cartes,** suivi de l'Art de tirer les cartes. Un vol.

Monin (Dr E.). — **Hygiène de la femme.** Préceptes médicaux pratiques. Un vol.

Poutier (Aristide). — **Manuel du Menuisier-modeleur.** Un vol.

Ricquier (Léon). — **Le moyen de savoir parler en public.** Un vol.

Sabatier (E.). — **Manuel de l'Agriculture.** Un vol.

Scribe (Désiré). — **Le petit secrétaire pratique.** Un vol.

Staffe (Baronne). — **Indications pratiques pour réussir dans le monde, dans la vie.** Un vol.

— **La distinction et l'élégance chez la femme.** Un vol.

— **Indications pratiques concernant l'élégance du vêtement féminin.** Un vol.

Terrode (L.). — **Manuel du serrurier.** Un vol.

Vignes (E.) — **L'Électricité chez soi.** Un vol.

Villard (J.). — **Manuel du chaudronnier en fer.** Un vol.

André (Émile). — **100 coups de jiu-jitsu.** Un volume in-16 illustré . . . . . Prix **1 fr. 25**

LES PIÈCES A SUCCÈS

Publication illustrée de simili-gravures, tirage de luxe sur papier couché

Prix de chaque fascicule grand in-8°, **60 cent.**

La collection des **PIÈCES A SUCCÈS** *ne contient, en effet, que des œuvres qui ont été jouées et qui ont bien mérité leur titre. Dans ces Pièces on a pu établir comme une sorte de classement. Certaines peuvent être représentées* **intégralement** *par de très jeunes gens dans des institutions, d'autres dans les salons, etc.*

	Hommes	Femmes
Peuvent être jouées dans les institutions :		
Le Gendarme est sans pitié, par Georges COURTELINE et NORÈS	4	»
Le Sacrement de Judas, par Louis TIERCELIN	4	1
Monsieur Badin, par Georges COURTELINE	3	»
La Soirée Bourgeois, par Félix GALIPAUX	2	1
Le Commissaire est bon enfant, par G. COURTELINE et Jules LÉVY	7	1
Les Oubliettes, par BONIS-CHARANCLE	4	1
Capsule, par Félix GALIPAUX	2	1
Peuvent être jouées dans tous les salons, intégralement ou avec de légères modifications :		
Silvérie, par Alphonse ALLAIS et Tristan BERNARD	2	1
Mon Tailleur, par Alfred CAPUS	1	2
Les Affaires Étrangères, par Jules LÉVY	2	3
Le Seul Bandit du Village, par Tristan BERNARD	4	2
La Visite, par Daniel RICHE	2	1
La Fortune du Pot, par Jules LÉVY et Léon ABRIC	2	2
Service du Roi, par Henri PAGAT	3	2
L'Inroulable, par Pierre WOLF	1	2
Conviennent plus spécialement aux théâtres libres :		
Lui, par Oscar MÉTÉNIER	2	2
La Cinquantaine, par Georges COURTELINE	1	1
Le Ménage Rousseau, par Léo TRÉZENIK	1	4
En Famille, par Oscar MÉTÉNIER	3	2

PIÈCES A SUCCÈS (*Suite*)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern Vois et Alin Monjardin.	2	2
La Casserole, par Oscar Méténier	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar Méténier (*Prix* 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest Vois	5	1
Caillette, par H. de Gorrse et Ch. Meyreuil	4	2
Paroles en l'air, par Pierre Veber et L. Abric . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges Courteline	1	1
Trop Aimé, par Xanrof.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par Millanvoye et Cressonois	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre Veber	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste Germain . .	2	2
Dent pour Dent, par H. Kistemaeckers	3	1
Petin, Mouillarbourg et Consorts, par Georges Courteline	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules Chancel	5	1
La Berrichonne, par Léo Trézenik	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. Schneider et A. Sciama	1	2
L'Affaire Champignon, par G. Courteline et P. Veber.	7	2
Le Pauvre Bougre et le **Bon Génie**, par Alph. Allais.	2	1
Les Crapauds, **La Grenouille**, par Léon Abric. . .	2	1
Les Cigarettes, par Max Maurey.	3	1
Nuit d'été, par Auguste Germain	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. Redelsperger	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules Lévy	1	3
La Grenouille et le Capucin, par Franc-Nohain . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. Delorme et Francis Gally.	2	3
Cher Maître, par Xanrof	3	1
Ceux qu'on trompe, par Grenet-Dancourt	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre Veber.	2	2
Blancheton père et fils, par G. Courteline et P. Veber.	14	4
Un Début dans le monde, par Max Maurey et P. Mathiex.	1	5
Pour la Gosse, par Jules Lévy	3	3

Joli emboîtage pour **25** *pièces. . . . Prix* . **2** *fr.* **50**

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché ; relié toile, 1 fr. 50

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin de Tarascon.** Illustrations de G. Dutriac.
AICARD (JEAN), de l'Académie française. — **Tata.** Illustrations de Suzanne Minier.
GYP. — **Le Friquet.** Illustrations de P. Kauffmann.
COURTELINE (GEORGES). — **Coco, Coco et Toto.** Illustrations de A. Barrère.
RODENBACH (GEORGES). — **Bruges-la-Morte.** Illustrations de Marin Baldo.
LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux.** Illustrations de Bigot-Valentin.
ESPARBÈS (GEORGES D'). — **Le Roi.** Illustrations de H. Lanos.
JANE DE LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama.** Illustrations de Ch. Atamian.
WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce !** Illustrations de Fabiano.
THEURIET (ANDRÉ). — **Mon Oncle Flo.** Illustrations de Ernest Bouard.
LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot.** Illustrations de A. Vallet.
LEMAITRE (CLAUDE). — **Cadet Oui-Oui.** Illustrations de Simont.
HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — **L'Amour en Italie.** Illustrations de Marin Baldo.
FLAMMARION (CAMILLE). — **Stella.** Illustrations de Suzanne Minier.
DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin sur les Alpes.** Illustrations de G. Dutriac.
CORDAY (MICHEL). — **Le Charme.** Illustrations de Jordic.
CORBARD (PIERRE). — **La Bohème s'amuse.** Illustrations de Mirande.
MAËL (PIERRE). — **Pilleurs d'Épaves.** Illustrations de Lanos.
PROVINS (MICHEL). — **Nos petits Cœurs.** Illustrations de Métivet.
DANRIT (Capitaine). — **Robinsons Sous-marins.** Illustrations de G. Dutriac.
CUNISSET-CARNOT. — **Étrange fortune.** Illustrations de G. Fraipont.
FRÉMEAUX (PAUL). — **Les derniers jours de l'Empereur.**
Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.
ARÈNE (PAUL). — **Domnine.** Illustrations de Koister.
ALLAIS (ALPHONSE). — **Pas de bile !** Illustrations de L. Métivet.
DAUDET (ALPHONSE). — **Sapho.** Illustrations de Ch. Atamian.
LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — **Mam'zelle Vertu.** Illustrations de Jordic.
ESPARBÈS (GEORGES D'). — **Les Mystères de la Légion Étrangère.** Dessins de M. Mahut ; croquis par des soldats légionnaires.

etc., etc, etc.

1916. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. 5-12.

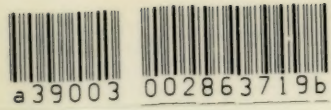
2112 376
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

U013 MAR 2006
APR AVR 1 1 2006
U028 MAR 2006
NOV 3 0 2006
UONOV3 0 2006
MAR 1 4 2008
U012 MAR 2008

U012 MAR 2008


a39003 002863719b

PA CE
6235
.A2F4 1912

CESAR, JULES
COMMENTAIRES SUR LA GUERRE 1457423